Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/espagnolsetportu00quil

Espagnols et Portugais

chez eux

A LA MÊME LIBRAIRIE

DU MÊME AUTEUR :

Suédois et Norvégiens chez eux. Un volume in-18 jésus, broché. **3 50**

(Ouvrage couronné par l'Académie française.)

Coup d'œil. — Le monde : la saison d'été; Noël et les plaisirs d'hiver; la vie de société, etc. — Les classes bourgeoises : noblesse et bourgeoisie suédoises; les classes en Norvège; le peuple, etc. — La vie agricole : le climat; le peuple des campagnes, etc. — Pêcheries, commerce, industrie : les fjords, les côtes; morue, hareng, baleine; forêts et mines, etc. — La vie religieuse et intellectuelle : la religion, le clergé; les Universités. — La littérature. — La femme. — La politique, etc.

333-05. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 5-05.

267e

M. QUILLARDET

Espagnols et Portugais chez eux

91710
9/9/08.

Librairie Armand Colin
Paris, 5, rue de Mézières
1905

Tous droits réservés.

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays,
y compris la Hollande.

Published May, 31. nineteen hundred and five.
Privilege of Copyright in the United States reserved,
under the Act approved March, 3. 1905,
by Max Leclerc and H. Bourrelier, proprietors of Librairie Armand Colin.

L'ESPAGNE

I

LA VIE A MADRID

Aspect moderne de la capitale. — Les plaisirs. — La distinction native. — La rue de la Désillusion. — Les rendez-vous à la rue d'Alcala. — La fête de Noël. — Les courses de taureaux moralisatrices. — La grande loterie de *Navidad*. — Les séances au *Congreso*. — Le cléricalisme, voilà l'ennemi! — La neige à Madrid. — La Parade. — Honnêtes pour quelques sous. — Madrid mauresque.

Presque toujours on aborde l'Espagne avec des idées toutes faites. Il y a encore des gens attardés qui croient à l'Espagne romantique. Plus fréquemment, à force d'avoir entendu parler de ses malheurs, on s'attend à trouver un peuple en deuil, pleurant sur les ruines de Sion; et l'on est tout surpris d'y voir les gens vivre comme ailleurs, s'amuser comme ailleurs, travailler comme ailleurs, un peu moins toutefois.

« Mais Madrid est tout à fait moderne », me disaient d'un air légèrement désappointé, des Américains, toujours sous l'impression des souvenirs de la guerre.

Quand, par une belle journée de novembre, arrivant

par la jolie gare du Midi, je me rendis à la Plaza de Colon, je trouvai le trajet vraiment enchanteur. Les arbres des avenues avec leurs feuilles d'or, la façade du Prado, la fontaine de Cybèle toute blanche, le Musée moderne, tout brillait au soleil. Les Recoletos étaient remplis d'élégants promeneurs et de voitures très bien attelées de chevaux de race. C'est, il est vrai, le plus beau coin de Madrid, mais il est digne de n'importe quelle grande capitale.

Madrid est un peu comme Vienne, presque exclusivement et avant tout la Cour, *la Corte*, la résidence des personnages officiels et du beau monde. Les gens qui travaillent semblent en moindre proportion qu'ailleurs, et ce sont les autres, le public des théâtres, des promenades, des amusements de toutes sortes, qui donnent la note dominante. Le Madrilène par excellence est homme de plaisir et de *farniente* s'il en fut, dont toute l'occupation consiste à s'amuser ou du moins à essayer de le faire, à faire du jour la nuit et *vice versa*.

Le vrai Madrilène est noctambule; il se couche à trois heures du matin, se lève à midi; après son déjeuner et une station au café, il se rend, s'il est affligé d'une fonction quelconque, à un semblant de travail en attendant l'heure de la promenade réglementaire, où, paré et galant, il ira admirer les dames, leur « jeter des fleurs », ces compliments classiques peu variés, mais toujours gracieux à entendre : *Que bonita! Que guapa! Que simpatica!* que l'on prodigue autant sur les bords du Manzanarès que sur ceux du Guadalquivir.

Le soir, il va au théâtre, au *Real*, à l'Opéra, ce qui est très bien porté, très cher aussi; tout le monde ne

peut pas s'y payer un abonnement, et cependant tout le monde y a sa loge ou son fauteuil ; il va à l'*Español*, à la *Comedia*, à la *Princesa*, et surtout aux nombreux petits théâtres : *Larra*, *Zarzuela*, *Apollo*, *Moderno*, etc., où se joue la petite pièce en un acte, à la trame simple, à la musique facile.

Ce n'est pas seulement le beau, le grand monde qui mène plus ou moins ce genre de vie, c'est une quantité d'employés, de bureaucrates, de fonctionnaires qui, dévorés de l'envie de briller et n'ayant rien de mieux à faire, s'évertuent à essayer d'être du monde ou d'en avoir les semblants et déploient une ingéniosité autrement laborieuse que le plus rude travail, jeûnant pour prendre un abonnement au *Real*. Beaucoup roulent carrosse, pour qui il serait plus sain d'aller à pied.

On s'habille comme partout ; l'élégance de Madrid, c'est à peu près celle de Paris ou de toute autre grande ville, avec plus de simplicité et moins de « chic ». Le chic manque ; mais on a mieux, on a la race. A côté d'une Parisienne, la Madrilène pourrait avoir l'air d'une provinciale, mais d'une provinciale de grande maison.

Comme toujours, la trop grande renommée nuit à la réalité ; un peu désappointé, on constate que toutes les Espagnoles ne sont pas jolies, il s'en faut. Du reste, ce n'est point à Madrid, c'est à Séville, à Valence qu'on trouve les célèbres beautés espagnoles. Mais la régularité des traits, l'éclat des yeux, la grâce des attitudes, l'harmonie des proportions sont choses si ordinaires, qu'au bout d'un certain temps vous ne vous en apercevez plus. Cela vous entoure, vous enveloppe comme une agréable atmosphère.

Quelque chose cependant de la vieille Espagne persiste encore : d'abord des mantilles, — trop peu, la charmante coiffure étant dédaignée, réservée aux vieilles têtes ou aux sorties sans apparat ; en toute autre circonstance, le chapeau a pris sa place. Puis des *capas*, — trop de capas, trop de ces « burnous noirs » aux plis flottants, au mol balancement, incommodes pour le travail et symbolisant bien la flânerie mauresque. Tout le monde porte plus ou moins la capa ; même les élégants qui, à l'ordinaire, endossent le pardessus, en ont une pour la petite tenue. On a dit que l'Espagne ne serait européanisée que lorsque la dernière capa aurait disparu : comptez celles qui restent rien qu'à Madrid, et vous verrez combien l'européanisation est loin encore.

A mesure que l'Espagne progresse, la capitale s'anime, perd son aspect de ville oisive, de ville de fonctionnaires. Quantité d'industries se fondent, grandissent, pour fournir aux besoins locaux : fabriques d'objets de ménage et d'ameublement, ateliers divers. On voit défiler des bandes d'ouvriers, des ouvrières enveloppées dans leur grand châle à damier, la tête couverte d'un fichu. Le commerce a pris des allures plus larges. Au centre, Puerta del Sol, Carrera, calle Mayor, calle de Sevilla, les beaux magasins étincellent et flamboient ; mais près de là, derrière les arcades de la Plaza de la Cruz, de la rue de Tolède, ou bien dans les rues montueuses du nord, est la petite boutique sombre où, entre le marchand qui surfait du double et le client qui rabat de moitié, c'est un duel inévitable et interminable. Règle générale, marchandez toujours ; vous n'y risquez rien et vous pouvez y gagner beaucoup.

Dans ces rues étroites, symétriques, tantôt s'alignant parallèles et monotones, tantôt aboutissant à de petits carrefours, s'entassent la population laborieuse, les serfs du comptoir, les employés. On y trouve la rue « de la Désillusion », *del Desengaño*, bien trop petite pour tous les locataires à qui elle conviendrait. Par là, peu de percées, ni places ni squares; pas d'oasis de végétation. Il semble que toute la verdure, les vastes espaces soient réservés aux deux extrémités, au quartier aristocratique à l'est, à l'ouest à celui du Palais. Aussi dans beaucoup de máisons du centre, la moitié des chambres donnent sur des cours intérieures d'où ne vient ni air ni lumière.

En général, les maisons n'ont guère que quatre étages; mais jamais, au grand jamais, on ne demeure au quatrième, ayant trouvé, outre le nom d'entresol pour baptiser le premier étage, celui de « principal » pour le second. Ici, le premier étage, c'est donc en réalité le troisième, et le quatrième devient le second. Combien d'autres fois encore nous découvrirons que le nom et la chose sont deux!

Beaucoup d'améliorations ont été apportées dans ces derniers temps; les pavés glacials disparaissent sous les tapis; on sait mieux se chauffer; on a des poêles, des « salamandres », bien que l'antique brasero se montre encore trop souvent. L'éclairage électrique devient la règle aussi bien en province qu'à Madrid; nombre de sociétés étrangères ont donné l'impulsion, et l'Espagne, en cela, est plus avancée que nous. De toutes manières l'électricité semble avoir pris possession de la capitale; la Puerta del Sol est devenue un vrai garage de tramways électriques.

Sous le modernisme, persistent toujours les vieilles habitudes, les traditions religioso-galantes.

Un des coups d'œil de Madrid, le dimanche, c'est de voir, sur le large trottoir, devant les deux églises à la mode de la rue d'Alcala, celle de San José et celle de Calatrava, les beaux jeunes gens attendant les dames à la sortie de la messe de midi. Le « Tout-Madrid » amoureux est là, c'est dire qu'il y a beaucoup de monde : lieutenants multicolores, avocats, étudiants, etc., les yeux braqués sur le portail et qui ce jour-là ont fait l'effort surhumain de se lever assez tôt pour être prêts vers une heure et demie.

Aussitôt qu'*Elles* paraissent sur le seuil, c'est un feu nourri d'œillades, de regards furtifs, un échange de signes cabalistiques, avec des serrements de mains et de tendres causeries, si l'on est en relations de société. Après l'accomplissement de cet exercice religieux, on descend faire une promenade jusqu'à la Castellana.

Cet agréable mélange de messe et de galanterie est bien dans les traditions nationales. Au reste les pratiques extérieures, ou passent inaperçues dans le mouvement de la capitale, ou n'ont guère l'air religieux. J'ai passé à Madrid les fêtes de Noël ; jamais je n'avais entendu pareil vacarme. Huit jours à l'avance tous les gamins sont munis d'une sorte de petit tambour percé d'un trou où le frottement d'un bâton produit un vrai rugissement de fauve. Le vacarme est à son comble dans la nuit de Noël ; les honnêtes gens ne mettent pas les pieds dehors, la messe de minuit étant un rendez-vous populacier. En famille, on mange le dindon rôti, le *turron* d'Alicante, le nougat d'amandes ou de noisettes.

Pâques est annoncé d'une façon sinon plus religieuse, du moins autrement gracieuse. Pendant la semaine sainte, toutes les dames reprennent, pour leurs visites aux églises, la mantille, qui revient à cette occasion orner les têtes les plus jolies, les plus aristocratiques. On l'exhibe dans toutes ses variétés; *tocas*, *mantos* de blonde ancienne, les dentelles précieuses sortent des cartons. Le jeudi saint, c'est la mantille blanche, les fleurs dans les cheveux, les riches toilettes claires; le vendredi, c'est le grand deuil, robes et mantilles noires, et je ne sais vraiment quel jour les femmes sont le plus jolies; aussi les admirateurs ne chôment pas; tous les hommes font la haie dans la rue, aux portes des églises; c'est là encore une des traditions « religieuses ».

Mais le grand plaisir national c'est toujours la *corrida*. Quand on a vu la foule se ruant enivrée vers le cirque qui se remplit d'une masse humaine frémissante, on comprend combien ce plaisir lui tient à l'âme.

Il y a des courses à Madrid tous les dimanches d'été. A l'occasion du couronnement du roi, plus de cent taureaux furent mis à mort. Et non seulement on se passionne pour celles auxquelles on assiste, mais on s'intéresse à celles de toute l'Espagne. Les journaux sont remplis de télégrammes concernant les courses des villes de province, en relatant les phases et incidents, par exemple : « Séville quatre heures trente, troisième taureau » (ici son nom, sa provenance, son pelage, son caractère, son allure), tel *banderillero* a bien placé ses banderilles, le *torero* a fait tel grand coup. On s'occupe même des courses d'Amérique; on reçoit des télégrammes de Mexico, de Caracas.

L'élément masculin domine aux courses et généralement les femmes s'en montrent peu enthousiastes. Jamais je n'ai vu jeter dans l'arène éventails ou bracelets comme le rapportent certains amateurs de romantisme. Les courses ont certes beaucoup d'adversaires, à peu près tous les gens éclairés, toute l'élite intellectuelle, pourrait-on dire, qui proteste énergiquement contre le goût national, ce qui peut faire espérer qu'il changera. Mais il faudra du temps, c'est tellement dans le sang, si profondément enraciné. La race des taureaux ibériques fut toujours renommée par sa bravoure, chevaliers et hidalgos prirent goût à les défier; c'est le Cid qui, d'après la légende, en aurait amené la mode, continuée dans l'aristocratie jusqu'aux Bourbons. Alors, pour plaire au roi, la noblesse cessa d'y prendre part. Elles devinrent des spectacles avec des acteurs payés, on construisit des arènes. On voit que l'Espagne avec les Bourbons gagna par ricochet le grand art de la tauromachie; et si elle s'est quelquefois fatiguée des Bourbons, de la tauromachie jamais.

Cette passion semble, au contraire, augmenter, puisque l'on construit des arènes là où on y paraissait le moins disposé, par exemple en Galice; Bilbao, si peu espagnol par ailleurs, a les siennes, et Barcelone en a deux. En 1902, le nombre total des courses pour toute l'Espagne fut de 527 et celui des taureaux tués de 2 753.

En attendant leur suppression, ne les critiquez pas vous-même, ô étranger, car on vous répondra invariablement que cela vaut mieux que les combats de coqs, les courses de chevaux, le jeu à Monte-Carlo, l'alcoolisme en France, l'ivrognerie et la boxe

en Angleterre, le knout en Russie; quoiqu'en Espagne on cumule largement les plaisirs et que les combats de coqs, par exemple, y soient des plus goûtés.

Un journal de Madrid disait gravement que les jours de course il n'y avait pas une rixe dans la rue, ni un ivrogne au violon, ni de « cocottes » dans les loges comme en France. Les courses de taureaux moralisatrices! On n'avait pas encore trouvé cela.

Un grand jour aussi, c'est celui du tirage de la loterie de Noël. La loterie, on le sait, est une institution de l'État; elle a son administration, ses fonctionnaires, ses bureaux de vente de billets et rapporte au Trésor de cinquante à soixante millions.

Tout a été dit de son action démoralisatrice sur un peuple si nonchalant et fataliste. Il est inutile de répéter les leçons de morale que le moindre beau parleur espagnol débite au café là-dessus — en revenant d'acheter son billet. La loterie ne crée pas un vice qui existe; toutefois elle l'encourage, surtout dans le peuple des provinces à qui elle fournit l'occasion de jeter au hasard ses quelques sous.

Les tirages ordinaires ont lieu tous les vingt jours, et sont très suivis; mais les deux tirages sensationnels sont ceux de Pâques et de Noël, le dernier surtout. Le gros lot est de cinq millions de pesetas, le second lot de deux millions, chiffres bien faits pour exciter les convoitises. Comme les billets coûtent cher, mille francs, on les divise en dixièmes qui sont eux-mêmes fractionnés en parties de plus en plus minimes. La spéculation s'en empare et en fait hausser le prix; c'est une vraie bourse aux billets. Toute l'Espagne est en l'air; à Madrid, dès la veille, une queue énorme stationne devant l'hôtel de la Monnaie où

ont lieu les tirages, bien que les trois quarts des gens sachent qu'ils ne pourront pas entrer dans la salle trop petite; mais du moins ils seront plus près au moment émouvant où sortira le *Gordo*, « le Gros »!

Alors camelots, marchands de listes et de journaux se ruent au dehors, luttant à qui le premier annoncera le résultat : « Le *gordo* est tombé à Madrid, ou à Valence, à Alicante » — à moins que ce ne soit à l'étranger. Le second *gordo* ne s'avisa-t-il pas une fois d'échoir à un Portugais; ce fut une désolation patriotique.

Il n'y a pas de fête nationale comme notre 14 juillet. On voit bien, de temps en temps, les édifices publics illuminés et des tapisseries pendre aux fenêtres, mais personne n'y fait attention, et si un étranger demande ce que cela signifie, il est très rare que quelqu'un puisse le renseigner. Le journal vous apprendra le lendemain que c'était la fête de quelque personnage royal. Celle du roi se célèbre principalement par de grandes réceptions au palais.

Ceci ne veut pas dire qu'on se désintéresse de la politique, puisque c'est au contraire l'obsession générale, et que, citadins et paysans, peuple et bourgeois, tout le monde s'en mêle. A Barcelone, on parle catalanisme et républicanisme; dans les campagnes, socialisme et caciquisme; à Madrid, cléricalisme et anticléricalisme, et partout on est d'accord pour tomber sur le *Gobierno*, ce malheureux gouvernement, cause de tout le mal.

A Madrid, cela se corse de l'animation des débats parlementaires. Les jours de grands tournois, on assiège le palais du *Congreso*, la Chambre des députés qui fait si bon effet à la large descente de la Carrera,

avec son portique à colonnade et les deux lions de la façade, sévères gardiens de la légalité.

La salle a très bon air, tapissée de velours rouge, sauf le fameux *banco azul*, le banc bleu des ministres. Graves et immobiles, comme des statues, deux massiers en superbe costume, toques à plumes blanches, écusson royal sur la poitrine, la masse d'armes sur l'épaule et se relevant d'heure en heure, encadrent le président. Les députés, tous en redingote, sont d'une correction exemplaire. On me dit qu'il n'y a pas de buvette. Ceux qui ont soif se rafraîchissent à leurs frais. Tout ce que la munificence nationale leur offre, ce sont des bonbons à croquer et à offrir aux belles dames de leur connaissance qui, aux grands jours, viennent, selon le cliché consacré, égayer la salle de la note claire de leurs toilettes. Il faut voir l'air de supériorité de ces dames quand l'huissier leur apporte solennellement leur petit paquet de sucre d'orge.

Il n'y a pas de tribune dans ce parlement qui compta des orateurs comme Castelar, qui a aujourd'hui MM. Salmeron, Menendez Alvarez, Canalejas. J'entendis ce dernier, dans un débat fameux, à propos des empiétements du clergé. Il lançait de foudroyantes apostrophes, variantes du célèbre : « le cléricalisme, voilà l'ennemi ». Derrière moi, des spectateurs buvaient ses paroles; l'un d'eux, quand l'orateur hors d'haleine faisait une pose, ne se tenait pas d'impatience : *Anda! Anda*! va donc! va donc! criait-il, si fort, que j'avais peur qu'on ne vînt nous expulser.

L'éloquence classique, pompeuse, à grands effets, commence à être démodée; on préfère aujourd'hui

un genre plus froid, plus académique et, même à la Chambre, le genre ancien est un peu « pompier ».

Beaucoup d'anciennes fêtes ont perdu leur caractère original; jadis à la Saint-Antoine, se faisait au milieu d'une foule énorme la bénédiction des bêtes de trait, chevaux, mules, que leurs conducteurs amenaient, glorieusement harnachées, à l'église de la calle Hortaleza. Aujourd'hui, la foule y va encore, mais c'est à peu près tout; de loin en loin, passe un cavalier sur son cheval pomponné. A *la Verbena de San Isidoro*, en mai, la fête patronale, on peut voir les restes des vieilles mœurs populaires et romantiques. Le carnaval est très animé, mais sans originalité, avec ses confettis, ses chars fleuris. La principale attraction, c'est l'entrain de la foule sous les rayons du soleil du printemps.

Le printemps est fort agréable ici. En général je trouve qu'on calomnie le climat de Madrid; il n'est intolérable que pendant les fortes chaleurs. L'hiver ne s'y fait sentir que par intermittences; on crie souvent : « La neige arrête les trains, Madrid est sous la neige! » Il faut songer que la capitale est à plus de 600 mètres d'altitude, que tout près de là, le chemin de fer passe à plus de 1 000 mètres. On n'a pas fini de crier que déjà la neige a disparu sous le radieux soleil.

Les brusques variations sont le pire inconvénient; dans une même journée, parfois en même temps, vous pouvez geler à l'ombre et griller au soleil. L'automne est la meilleure saison, quand les arbres de la Castellana se revêtent de teintes d'or, que le soleil moins ardent, brille dans le ciel clair et que l'air piquant

des montagnes fouette le sang et les nerfs, répandant l'entrain et la vie.

Comme toute ville espagnole qui se respecte, Madrid fourmille de mendiants; on a beau faire, essayer des secours à domicile pour en débarrasser la rue, ils y reviennent toujours, il la leur faut, il leur faut harceler le passant. Si encore ils avaient gardé de la couleur locale; mais ils se sont modernisés, ils n'ont plus l'air de « caballeros », ne vous appellent plus *hermano*; c'est le mendiant banal.

Si vous voulez voir du populaire, allez à la parade, dans la grande cour du palais. C'est un fort joli coup d'œil. Tous les jours à midi, on relève la garde, qui défile lentement aux sons répétés de cette marche royale, sautillante et guillerette, l'hymne national de la grave Espagne. L'aubade donnée aux personnes royales, qui ne se montrent jamais, profite aux flâneurs, aux vagabonds, aux sans-travail, à tout un peuple en souliers éculés, en capas effrangées, auxquels se joignent quelques badauds et quelques étrangers; et ce n'est pas le spectacle le moins curieux que celui de cette foule de meurt-de-faim se régalant du concert royal dans la grande cour du majestueux palais.

Puis il y a les *serenos*, moins bruyants, moins pieux que dans les provinces, ne s'époumonnant point à hurler d'une voix avinée des *Ave Maria purissima!* qui cassent les oreilles, mais avec leur falot, leur bâton et surtout leur honnêteté, des types originaux au milieu de l'universelle licence. Tandis que les Espagnols proclament à tout propos que l'Espagne est un *presidio suelto*, un « bagne lâché », n'est-il pas

très curieux qu'il se trouve tant de braves gens à qui on puisse, moyennant quelques sous, confier les clefs de sa maison?

Madrid a même son heure mauresque le matin quand il s'éveille, quand arrivent les balayeurs munis de leurs balais primitifs, les laitiers menant leurs petits *borricos* aux flancs garnis d'énormes jarres, les charretiers drapés dans le châle à carreaux, la *manta*, qui est la capa du peuple, conduisant leurs chariots attelés de longues files de mules ou de bœufs. La Puerta del Sol prend, pour un moment, un véritable aspect oriental. Mais peu après se montrent les signes de la civilisation; les voitures, les tramways font leur apparition. Voici des gens en haut de forme; adieu l'Orient!

II

MADRID

La Puerta del Sol et la rue d'Alcala. — Leur originalité. Majesté du Palais. — Le Musée. — Le Pardo et ses horizons. — La Sierra de Guadarrama. — Charme de l'Escorial. — Les souvenirs à Aranjuez. — Tolède.

J'aime Madrid, ville sémillante et jolie, avec son climat changeant et capricieux comme l'humeur d'une coquette, tantôt vous glaçant de son air froid, tantôt vous réjouissant du sourire de son soleil.

J'aime la Puerta del Sol, cœur, un peu *Forum* de la capitale; on pourrait même dire cœur de l'Espagne entière, puisque Madrid centralise l'Espagne comme la Puerta del Sol centralise Madrid.

Je comprends qu'on vienne flâner devant ses magasins, ses cafés, ses marchands de journaux, de photographies, ses bureaux de *lotería*; qu'on vienne muser l'hiver au soleil sur ses larges trottoirs, comme je comprends qu'on flâne dans la rue d'Alcala, qu'on la descende et la remonte lentement, en causant, en flirtant. J'aime cette voie si originale, vrai salon

d'hiver des Madrilènes, ni rue, ni boulevard, ni avenue, ne ressemblant à rien de ce qui se voit ailleurs, commençant en étranglement à la Puerta del Sol, s'élargissant en éventail et descendant en pente douce, jusqu'aux avenues, pour remonter vers la Puerta de Alcala et les ombrages du Retiro.

J'aime ce grand palais, isolé et superbe derrière la vaste plaza de Oriente, dominant la pente de ses jardins en terrasses vers le Manzanarès, regardant en face les coteaux jaunes et arides de Carabanchel, la hauteur boisée de la *Casa de Campo* et, au loin, les cimes neigeuses de la Sierra. Cette lourde masse me semble personnifier l'effort gigantesque de la monarchie vers la centralisation, et un peu aussi symboliser l'isolement de la royauté. J'aime cette belle plaza Mayor, un peu à l'écart, un peu délaissée, mais ayant toujours grand air, comme au beau temps des fêtes de taureaux, des jugements d'autodafé décrits par Mme d'Aulnay; cette vieille rue de Tolède où s'agite, se démène, crie, chante, piaille le vieux populaire, le classique et pittoresque Madrilène.

Et surtout j'aime ce Musée, où l'art parfait m'apparut comme une révélation quand pour la première fois, il y a bien des années, j'entrai dans le salon des Velasquez. J'aime ce simple édifice, son air de modestie, sa situation presque effacée derrière le Prado abandonné, avec le fond de verdure du petit jardin botanique et, entre les deux beaux cèdres de la façade, la statue du grand peintre.

Si je disais que j'aime les environs de Madrid, on me taxerait de paradoxe. Comparés à ceux de Paris ou de Barcelone, c'est certainement la tristesse et la

monotonie même. Au nord, des montagnes arides; sur la route du midi, pendant des lieues et des lieues, on vous montre pour toute curiosité le *Cerro de los angeles*, monticule qui serait le point central de la Péninsule.

Pourtant, cette tristesse n'est pas sans grandeur et l'aridité n'est pas absolue. Tout près de Madrid est le Pardo, sa forêt, son paysage aux ondulations harmonieuses, ses horizons bleus, où Velasquez baigna ses chasseurs et ses cavaliers royaux. Plus loin, c'est la Sierra de Guadarrama avec ses *puertos*, ses défilés presque sauvages, ses sites alpestres à visiter au printemps, avant que le soleil ait desséché la flore. Si les Anglais avaient cela aux portes de leur capitale, ils en auraient exploré tous les coins. Ici quelques amateurs seuls les connaissent. De la Granja, on commence cependant à excursionner au Paular, le plus beau défilé.

Madrid est surtout entouré de ces palais royaux et de ces villes, ceinture merveilleuse de joyaux d'art et de souvenirs : l'Escorial avec Avila, cette châsse d'art roman, délices de l'artiste et de l'archéologue; le palais de la Granja doublé de Ségovie aux nombreux monuments, au grand aqueduc romain; Aranjuez avec Tolède.

Oui, certainement, j'aime l'Escorial. Ceux qui le critiquent n'ont pas su le voir; hâtivement entre deux trains, ils ont parcouru son musée, son église, son panthéon, le petit appartement de Philippe II, les jardins; ils ont jeté un coup d'œil sur les collections de la *Casita del Principe*, constaté la fameuse forme de gril et se sont écriés : « Que c'est froid, triste, monotone! »

Il faut s'y arrêter des journées, en jouir comme on fait d'un site. Cet immense plateau incliné, à 1 000 mètres d'altitude, entouré d'un hémicycle de hauteurs coupées des fentes des sentiers et des ravins, est bien un site grandiose et sévère comme la figure du roi qui le choisit. Le terrible monarque avait du goût; on s'en aperçoit à ce choix comme à celui des quelques exquises peintures qui décorent ses humbles chambres. Et le monument semble surgir de la montagne, tant, dans sa robe de granit, il a pris la sévérité et la majesté de la grise nature qui l'entoure.

Il faut errer à travers la *Herreria*, la chênaie plantée par Philippe II, gravir les sentiers qui mènent aux cols étroits, à la *Silla del Rey* où, dit-on, Philippe II venait s'asseoir pour contempler la vue superbe, voir le soleil se coucher derrière les monts et la lune blanchir la plaine, tandis que monte le bruit des clochettes des troupeaux du monastère; en un mot, il faut se mettre à l'unisson de cette nature qui devient amie, à mesure qu'on la connaît mieux. Vu ainsi, il n'est plus le bloc géométriquement régulier, le « gril de Saint-Laurent » avec ses milliers de portes et de fenêtres comptées par les guides, c'est une personnalité vivante qui remplit et anime le paysage.

Aranjuez, après les âpres sites de l'Escorial et de la Granja, c'est la plaine fertile, plantureuse, arrosée par le Tage et le Xarama, ce sont les ombrages et les fleurs, les grandes avenues d'ormes et de platanes, les jardins de roses chantés par les poètes. Le palais et la *Casa del Labrador*, son annexe, remplis de mobilier artistique, de superbes tapisseries, de collections diverses, sont aussi bien de la maison d'Autriche que

des Bourbons, mais on n'y songe qu'aux Bourbons, à ceux auxquels il vaudrait mieux ne pas songer, à Charles IV et à sa famille, avec leurs querelles, leurs adultères, leurs turpitudes.

Le palais de Godoy est devenu un hôtel. Quelques portières de soie délabrées en rappellent seules l'ancien luxe. J'eus beau demander à l'hôtelier de me montrer quelques traces historiques; tout a disparu, et l'ingéniosité espagnole n'est pas à la hauteur de rien inventer. On n'a pas même su arranger pour le montrer aux touristes, un recoin noir qui figurerait la cachette où Godoy s'était réfugié pour échapper au lynchage de la foule.

Je ne sais pourquoi, en parcourant les jardins et les avenues, les merveilleuses collections d'art, il me revint à l'esprit cette théorie de certains éducateurs qui demandent qu'on entoure les enfants des plus beaux spectacles pour leur élever l'âme. Ici, dans ce paradis de végétation et d'art, vécut la génération royale la plus corrompue; ici grandit et se développa Ferdinand VII.

Je revois encore Tolède entassée sur son rocher enserré dans la boucle du fleuve comme un joyau serti dans sa monture. J'ai encore vivante dans l'esprit l'impression que me produisit cette apparition du monde mauresque surgissant tout à coup à quelques lieues de Madrid, ce dédale de ruelles enchevêtrées où il est si facile de s'égarer entre les grands murs mornes des maisons muettes, sans autre ouverture que l'étroite porte grillée par où l'on entrevoit les patios. Ici on pourrait se croire en plein Maroc, et plus encore quand, au tournant de quelque

carrefour, des indigènes noirauds, immobiles au soleil, vous lancent le regard défiant du Maure.

Elle est bien plus mauresque que Cordoue, car elle l'est exclusivement; rien de moderne ne détonne. La fabrique d'armes, bien déchue, est dans la plaine; le chemin de fer n'y arrive pas; il s'arrête en bas, de l'autre côté du Tage. Mais quand vous êtes arrivé à une certaine muraille encore plus haute et à une porte surmontée de sculptures, franchissez cette porte et vous serez bien loin de l'Afrique et des Maures, vous aurez retrouvé le monde chrétien dans la splendeur de la cathédrale.

Celle de Séville est plus grande, celle de Léon est d'un style plus pur, mais celle-ci réunit grandeur, richesse, beautés artistiques. Ses cinq nefs, soutenues par des colonnes aux merveilleux chapiteaux touffus, présentent d'admirables perspectives. De l'entrée de la « Chapelle des rois nouveaux », un pilier bas de la nef latérale me semblait la touffe de feuillage d'un palmier nain derrière lequel le maître autel déroulait la broderie de sculptures qui l'entoure. Le matin, au petit jour, l'intérieur de l'église présentait un spectacle magique; une légère brume enveloppait comme d'une gaze colonnes et chapiteaux, jetant un charme de grâce et de mystère par-dessus sa solennité et sa majesté.

Les chapelles annexes sont autant de petites et riches églises. Le *coro* est un des plus beaux d'Espagne par sa double rangée de stalles sculptées, fouillées dans les derniers recoins; pas la moindre partie qui ne soit merveilleusement travaillée. Le gigantesque retable du maître autel est peuplé d'un monde de statues. Le trésor est d'une richesse

immense : vases sacrés, ornements, *custodias*, etc., réunissant le précieux du métal à celui du travail. C'est bien l'église espagnole, l'église musée.

Et Tolède aussi est un musée avec ses monuments, restes de tant d'époques, églises, synagogues, mosquées, souvent réunies en un seul monument : Santa Maria la Blanca, San Juan de los Reyes, ancienne synagogue *mudejar*; San Andrès, avec son transept de travers, pour marquer l'inclinaison de la tête du Christ sur la croix; église du Transito, aussi une ancienne synagogue; église du *Christo de la Luz*; ancienne mosquée du XIe siècle; Puerta del Sol, la porte forteresse, de ce style *mudejar* créé par les ouvriers maures travaillant pour les chrétiens.

On pourrait dire aussi qu'elle est un musée archéologique par sa population endormie qui décroît tous les jours, triste, inactive, figée, pétrifiée comme les monuments. Certains quartiers sont lugubres, étroits passages, tournants étranglés entre de grands murs qui sont des enceintes de cloîtres où quelques nonnes achèvent de mourir dans leurs couvents dépeuplés. Et cette vie mauresque, ce moyen âge agonisant à côté de Madrid grandissant, est d'un heureux présage.

III

CHERTÉ DE LA VIE. — L'ÉDUCATION

Les « privations », régal national. — Comment on jouit de la nature. — La médiocrité moyenne. — Le cigare et le crachoir. — On vit sur sa réputation. — Le petit nom.

L'Espagne passe pour démocratique. Je ne vois pas cependant de pays plus aristocratique, en ce sens que les avantages de ce monde, fortune, éducation, culture intellectuelle, vie confortable et facile, tout est le privilège d'un petit nombre, tandis qu'en bas la masse vit dans un absolu dénûment.

On croit généralement qu'ici la vie est à bon marché. Tout y est cher au contraire, non seulement les objets de luxe, mais ceux de première nécessité. La cherté de la nourriture augmente tous les jours. Elle est chargée de lourds droits d'octroi. La viande, généralement médiocre, a doublé de prix depuis quatre ans. Elle est à trois pesetas le kilogramme, le sucre à deux pesetas, aussi le peuple s'en passe; le lard, le riz, les légumes, tout a augmenté. La crise alimentaire est aiguë partout; dans certaines provinces, c'est une vraie disette.

Règle générale, tout bien-être, tout confort, tout ce qui est beau et bon est hors de prix parce que c'est étranger, augmenté des droits de douane et du change. Après avoir été de 100 p. 100 pendant la guerre de Cuba, le change oscille depuis longtemps entre 30 et 40; ainsi la peseta n'a aujourd'hui qu'une valeur réelle de soixante-dix centimes. Tout est donc à des prix autrement plus élevés qu'en France où déjà nous avons l'heur de tout payer si cher.

Une petite señora coquette doit accomplir des prodiges pour imiter une robe, un chapeau de Paris. Pas d' « occasions » ici, pas de *Bon Marché* où trouver des « coupons » avantageux. Elle doit en accomplir surtout dans son ménage. On frémit à l'idée de ce que sera le lendemain le menu de certaines familles qu'on a vues la veille briller au *Real* ou à la Castellana. La cuisine espagnole, rudimentaire, passant, pour toute variation, du goût d'huile âcre à la sauce au safran ou au *pimenton*, a cependant un mets excellent, le *cocido*, le pot-au-feu. Abondamment pourvu de viande de bœuf, de jambon, de *chorizo*, c'est délicieux; seulement pour la plupart des gens il se résume en quelques minces tranches de bouilli ou de lard sur une montagne de poids chiches.

Je ne parle pas du peuple; lui se passe de tout, c'est plus économique. Mais la moitié des *señoritos* de Madrid vivent de « privations », le mets national par excellence. On pratique assidûment la plus funeste des vertus, cette sobriété nationale aussi et tant vantée, qui ôte la force et l'énergie. De gras philosophes la leur prêchent avec onction après avoir bien dîné. Pendant les fêtes du couronnement du roi il se consomma, d'après les statistiques, beaucoup

moins de viande qu'en temps ordinaire, malgré l'affluence des étrangers qui, eux, en mangeaient, ce qui aurait dû produire un résultat contraire. C'est que le peuple, qui ne gagnait rien pendant ces jours de gala, avait dû restreindre encore sa maigre ration.

Pas de vie de société; réunions, dîners sont réservés au grand monde. La classe moyenne n'est point hospitalière et pour cause. Dans quelques rares maisons « européanisées », on sait ce que c'est qu'une tasse de thé, mais généralement, si vous avez soif, on vous apporte un verre d'eau.

Peu de sorties, encore moins de voyages, c'est trop cher aussi. D'ailleurs en général on n'en a pas le goût. Beaucoup cependant mettent de côté quelques *douros* pour aller aux eaux, coutume ancienne, la Providence ayant créé de nombreuses sources minérales dans la Péninsule comme remède aux non moins nombreuses maladies de foie ou de peau dont le climat gratifie ses habitants.

Les bains de mer sont à la mode. Les moins besogneux se saignent aux quatre veines pour courir à Saint-Sébastien derrière la Cour et le beau monde. Les gens modestes vont à Alicante griller sous un soleil africain. A un degré plus haut on va *veranear*, passer l'été, dans la fraîcheur du site de la Granja ou à l'Escorial; mais ce n'est goûté réellement que par un petit nombre. En général on n'a pas le goût de la nature; se promener, c'est briller, paraître, causer ou flâner, mais nullement prendre de l'exercice, et encore moins jouir d'un paysage. Personne à Madrid ne pense à aller le matin au Retiro respirer l'air frais, entendre chanter les oiseaux. On veut voir, être vu; il faut les « Castellanas », les « Glorietas » les

« Delicias » à l'heure réglementaire, l'heure de la foule.

La haute bourgeoisie active, éclairée, n'existe guère sauf dans quelques grands centres. On voit surtout des employés, des fonctionnaires, des bureaucrates, un prolétariat intellectuel : avocats, médecins, littérateurs, politiciens parmi lesquels le monde du commerce et de l'industrie ne tient encore pas beaucoup de place. En province, dominent les petits rentiers et les petits propriétaires, vivant de revenus modiques, parfois en ayant d'assez considérables — il y a beaucoup de « bas de laine » en Espagne — mais toujours dans la même médiocrité, soit matérielle, soit intellectuelle.

Cette classe est cependant des plus intéressantes par les souffrances qu'elle a endurées, les luttes qu'elle a soutenues; absorbée par le byzantinisme de la politique succédant aux ravages et aux atrocités des guerres civiles, par des siècles de misère matérielle et morale; condamnée à l'inertie, à l'ignorance par l'inquisition; privée de son sang le plus généreux par les expéditions lointaines et l'émigration. Il est merveilleux qu'elle soit encore ce qu'elle est, qu'elle ait conservé assez de force pour lever la tête.

On est surpris de voir combien dans ce pays de *caballeros* de fière mine, aux solennelles formules, l'éducation est peu répandue. Sous la distinction naturelle et toute physique tenant à la race, manque fréquemment le savoir-vivre, souvent même la politesse la plus élémentaire. Par exemple, on voit les hommes garder partout leur chapeau sur la tête,

même dans des réunions réputées choisies; à une séance de l'Académie, j'ai vu avec ébahissement chacun conserver son couvre-chef. Ils ne savent pas saluer une femme de ce geste respectueux qu'emploie l'homme du Nord; ils ne se découvrent qu'à la dernière extrémité, comme s'il leur en coûtait de se séparer de ce cher inséparable.

Ils fument en omnibus, en chemin de fer, partout où des pancartes l'interdisent cependant en termes formels; à table, où apparaissent non seulement la cigarette, mais aussi d'énormes cigares. On fume au théâtre, sinon dans la salle, mais dans les couloirs, au fond des loges d'où la fumée se répand partout. Que dirai-je de plus? on fume aux enterrements! A des enterrements de gens du monde, à celui d'un ministre, j'ai vu fumer, non seulement des hommes en capa, mais de beaux messieurs en pardessus et haut de forme; et, la dernière bénédiction expédiée, les prêtres courent à la sacristie pour bien vite « en griller une ».

Pire que la fumée des cigares, est le crachoir, l'ornement indispensable des chambres et des salons; encore on doit s'en féliciter parce que s'il n'y est pas, il y a toujours le pavé, le tapis, le parquet pour en tenir lieu.

A table d'hôte, sur ma gauche est un général jeune encore, faisant le beau, l'air conquérant, qui, à chaque instant, interrompt sa conversation pour cracher; mais je dois lui rendre cette justice qu'il a soin de choisir le côté opposé au mien. A ma droite un jeune et charmant ingénieur se livre assidûment au même exercice.

Dans une chocolaterie à la mode, un militaire haut

gradé accompagne de belles dames de sa personne et aussi du ronflement nourri de son crachement qu'il dépose à côté de leurs jupes. Du reste, elles dégustent leurs gâteaux avec un héroïque appétit. Des pancartes dans les églises « supplient » les fidèles de ne pas profaner ainsi le saint lieu. Le sacristain qui me servait de cicerone à la *Séo* de Saragosse, n'épargna ni à un coin de la cathédrale, ni à l'autel d'aucun saint le dépôt de son hommage.

La propreté aussi est une vertu rare, non dans le peuple du Midi chez qui elle est naturelle et qui est bien plus délicat et soigné que le nôtre, mais parmi les *señoritos* qui brillent dans les cafés et sur les Alamedas. Ils emploient plus d'eau de senteur que d'eau du bon Dieu.

Un étranger qui fait de fréquents voyages d'affaires en Amérique disait un jour qu'il prenait de préférence les paquebots espagnols. De là, surprise générale :

« Mais pourquoi? Ils sont moins commodes, moins rapides et plus chers!

— Je vais vous expliquer : sur les paquebots anglais ou allemands, il faut toujours attendre et presque prendre un numéro pour avoir une cabine de bains, au lieu que sur les paquebots espagnols, les baignoires sont toujours libres. »

Et c'est vrai, l'Espagne classique a comme serviette, un petit carré de linge grand comme un mouchoir de poche, avec quoi on se lave les doigts et le visage, juste ce qui se voit ; on ne lave pas autre chose.

Il arrive ici un peu ce qui a lieu en France où nous nous croyons de bonne foi le peuple le plus poli de la terre, parce que jadis, au grand siècle, notre aristocratie élégante et affinée laissa à travers l'Europe

le renom des belles manières et de la distinction françaises. Le moindre bourgeaillon croit encore en avoir le monopole, et c'est avec un étonnement toujours nouveau et une profonde stupéfaction qu'il lui faut souvent constater que les « lourdauds » du Nord, Allemands, Scandinaves, sont beaucoup plus polis que lui.

Ici aussi l'antique courtoisie a vécu et rien ne la remplace encore. Même les formules s'en vont. Le fameux : *à la disposicion de Usted*, qui persiste en province, ne s'entend plus guère à Madrid, et c'est tant mieux; restes d'une époque disparue, ces vieilles formules sont ridicules aujourd'hui par l'opposition entre la pensée et les paroles.

On retrouve toujours le caballero galant qui paie pour les dames et même pour ses amis. Quand vous descendez d'un tramway où vous avez rencontré quelqu'un de connaissance, fréquemment le conducteur vous dit : « C'est payé. » Cette magnificence est d'autant moins rare qu'elle ne coûte que deux sous.

Mais quand il s'agit d'une certaine somme, on peut observer entre les vieux principes et l'intérêt une lutte assez comique. Un caballero tire un *douro* de sa bourse pour payer le fiacre d'une dame; — les fiacres sont très chers à Madrid — il faut voir l'air douloureux avec lequel il se prépare à se séparer de sa pièce, puis l'*alleluia* qui monte à ses yeux quand, après mille insistances, la dame a réussi à lui faire réintégrer son *douro*.

Le *don*, *doña* sont démodés aussi. A Madrid on s'appelle de son petit nom entre gens de connaissance, usage qui autrefois n'existait que dans la noblesse; la bourgeoisie l'a imitée, et tout le monde

est simplement Juan, Maria, Ramon, Dolorès, pour tout le monde. C'est très joli cette simplicité, mais c'est parfois un peu gênant pour l'étranger qui s'entend traiter avec ce sans-façon charmant par la patronne de sa *casa de huespedes*. Couramment aussi un jeune homme appellera familièrement Lola ou Maria une dame qui pourrait être sa mère; mais la dame prend très bien la chose et s'offenserait au contraire de plus de respect, qui la mettrait au rang des vieilles.

« Je vous en prie, fait une coquette mûre à de petits jeunes gens qui lui ont dit *doña*, je vous en prie, je m'appelle Carmen! »

IV

LES SYMPATHIES, LE CARACTÈRE, LE MONDE

Monotonie de la vie. — Aime-t-on la France? — On n'aime pas l'Angleterre. — L'*entereza* et l'affabilité espagnoles. — La susceptibilité. — Opinion d'un Allemand. — Le peuple « soufrido ». — La sobriété. — Le grand monde. — Il faut payer pour être titré.

La vie ici ne tarde pas à paraître assez morne, d'abord parce qu'on s'attendait à tout autre chose par suite de la réputation surfaite des *ferias* et autres divertissements du même genre, puis parce que l'animation et la variété manquent réellement. Dans les conversations, après les généralités sur les malheurs du pays, la *regeneracion*, tout de suite les gens sont au bout de leur rouleau et reviennent à leurs vieux thèmes : amour, politique, *toros*; *toros*, politique, amour, trilogie invariable et inévitable.

Mais les idées pourraient-elles être variées quand l'existence l'est si peu, quand l'activité matérielle et intellectuelle est si rare. C'est la monotonie de la steppe comme c'en est la stérilité.

Certainement, depuis une vingtaine d'années, il

s'est produit une amélioration considérable; au-dessous de l'élite intellectuelle, il se forme peu à peu une classe de gens relativement instruits; de même, l'important développement industriel a fait surgir des hommes avisés, pratiques, informés; mais c'est encore le très petit nombre et le fond de la classe moyenne n'a guère changé; la femme surtout y reste stationnaire. Dans le mouvement général, sa place vide laisse une lacune énorme.

Il faudrait absolument aux Espagnols plus de contact avec l'étranger, dont ils savent très peu de chose puisqu'ils ne voyagent pas. Depuis la guerre de Cuba, les principaux journaux publient de nombreux renseignements sur le dehors. C'est déjà un point acquis. Mais je n'ai pas remarqué qu'on sût grand'-chose sur les « Yankis » dont on dit surtout du mal, comme c'est assez naturel. On ignore les Portugais autant que les Turcs. C'est la France qu'on connaît le mieux; les journaux s'occupent même beaucoup de nous, et pas toujours tendrement.

Bien des fois, je me suis demandé quels étaient au fond les sentiments des Espagnols à notre égard. L'attitude fermée de beaucoup d'entre eux, le ton d'une partie de la presse, celui de certains hommes politiques, tout cela ferait croire à de l'hostilité. Je ne dis pas que dans certaines provinces reculées et attardées ou règnent encore les souvenirs de la guerre de l'Indépendance, il ne se trouve de braves patriotes que réjouirait fort l'idée d'une bonne frottée à ces coquins de *gavachos*; mais dans la masse du peuple, les sentiments pour la France ne dépassent pas l'aversion espagnole pour tout ce qui est étranger, et toute la classe libérale et quelque peu cultivée penche de

notre côté, sentant bien que la France est le lien entre l'Espagne et le progrès. Dans la guerre de l'Indépendance, on fait la différence entre le rôle de la France et les perfidies de Napoléon ; la fête du *Dos de Mayo* à Madrid n'est plus qu'une commémoration solennelle en mémoire des victimes, sans souvenir haineux.

« Plût à Dieu, me disait un avancé, que la France eût pu nous annexer ; ce serait fini de nos misères ; nous formerions ensemble un grand peuple bien tranquille. »

En général, dans le monde cultivé, on en est à notre égard à la période de raillerie amicale ; on se moque plaisamment de notre « gauthiérescomanie », c'est-à-dire de notre ignorance profonde de la véritable Espagne, de notre persistance à croire au peuple de *chulos* créé par notre brillant écrivain. Un spirituel journaliste, citant des passages d'un livre nouveau sur l'Espagne, s'écriait :

« N'est-ce pas que toute l'Espagne romantique, l'Espagne des chromos allemands et des romans français est là dedans, avec ses brigands embusqués, ses moines assassins, ses nonnes amoureuses, ses *gitanas* à poignard, ses Don Juan, ses Bartholo, ses Rosine ; mais ces histoires « espagnoles » sont si bien dites qu'elles nous enchantent et nous font rire. »

Dans la haute société, dans un certain monde de la politique et des affaires, et dans l'élite intellectuelle, il y a beaucoup d'anglomanes. Et quand on est anglomane, on ne l'est pas à demi. J'ai visité un asile de vieillards, que le directeur avait organisé selon le dernier cri anglais, faisant asperger de douches et inonder dans des *tubs* de pauvres vieux mendiants

dont l'épiderme n'avait jamais connu une goutte d'eau :

« Ah oui! tout est bien propre ici », me dit avec un douloureux soupir, l'un d'eux, qui eût préféré un verre de vin à toute l'eau de sa baignoire.

D'ailleurs les Anglais ont soin de ménager l'amour-propre national. Le brave Murray, le guide anglais, recommande soigneusement à ses compatriotes de ne pas blesser la susceptibilité espagnole; il cultive avec un soin particulier les souvenirs de la guerre de l'Indépendance, les exploits du « Duke », et tout ce qui peut rappeler l'action commune, la fraternité d'armes. De temps en temps paraissent dans des périodiques anglais, à l'adresse du « noble peuple espagnol » des articles élogieux que le *Heraldo* ou l'*Imparcial* ramassent bien vite en ajoutant :

« Voyez comme les Anglais ont le jugement sûr; ce n'est pas comme ces Français, qui n'ont qu'une fenêtre entr'ouverte sur le dehors et qui sont si injustes envers nous. »

Malgré tout, les Anglais ne sont généralement pas aimés. Que de fois, précisément à propos de la guerre de l'Indépendance, j'ai entendu parler de leurs ravages systématiques, de la destruction des fabriques et de toute industrie qui pouvait nuire à la leur. Bien autrement que le « Yanki », l'Anglais est l'ennemi.

On est beaucoup plus réellement attiré vers l'Allemagne : d'abord elle a un grand avantage, elle est loin et on ne la connaît pas. Il y a des années, j'entendais constamment vanter les Allemands, un peu pour nous faire pièce, et ce serait un véritable triomphe que le mariage du roi avec une princesse allemande, comme on en parle si souvent.

Avant la guerre de Mandchourie, on montrait des sympathies pour la Russie, par des bruits de fiançailles du roi avec quelque grande-duchesse n'existant pas, ou de dix ans son aînée.

En général, l'Espagnol est accueillant; il invite volontiers à venir le voir, donne son adresse, telle rue, tel numéro et ajoute invariablement : *tiene Usted su casa* « vous avez votre maison », faisant ainsi, par raffinement d'hospitalité, de sa maison la vôtre. Mais jamais cela n'ira plus loin que cette affabilité de surface; jamais vous ne pénétrerez plus avant dans sa confiance; au moment où vous vous croyez tout à fait rapprochés, un mur se dresse tout à coup : c'est la défiance, l'obstination, l'*entereza* avec sa conséquence naturelle, la susceptibilité, toujours prête à se cabrer, à supposer l'offense.

Le directeur étranger d'une maison importante, à la tête d'un nombreux personnel d'employés et de commis me disait :

« Je ne leur fais que des observations indispensables, craignant toujours qu'ils ne rendent leur tablier. Comme la plupart n'ont pas le sou et ont quatre ou cinq enfants à nourrir, par pitié, je ferme les yeux. »

Dans les questions politiques, la susceptibilité n'a plus de bornes. Les Espagnols veulent bien se plaindre, ils se plaignent même trop, devant les étrangers, s'écriant à tout propos *Pobre España!* et entonnant le *De profundis* de la *Regeneracion*. Mais malheur à qui les suit sur ce terrain; tout de suite ils voient rouge et foncent sur l'intrus qui, croient-ils, les attaque, en tout cas se mêle de ce qui ne le regarde pas.

Avec eux on marche sur des pointes d'aiguilles; il faut des précautions infinies pour ne point s'y piquer; c'est un travail d'acrobate. J'en faisais un jour la remarque à un érudit allemand fort au courant des mœurs de la Péninsule :

« On ne sait quoi leur répondre ni de quoi leur parler, disais-je, ils sont toujours prêts à se fâcher.

— C'est la vanité, fit le Germain. Et avec une candeur tranquille, oubliant à qui il parlait : Tous les peuples latins sont ainsi, ajouta-t-il, ils ne peuvent supporter la vérité. »

Il est vrai que tant d'incapables leur donnent le coup de pied de l'âne! Une Française peinte et teinte à outrance, déclamait devant moi sur « la nullité, la frivolité » des femmes espagnoles. C'est de la bouche d'un jeune viveur allemand qui s'amusait ferme à Séville, que j'ai entendu les plus sévères jugements sur la « paresse andalouse ».

On comprend qu'alors ils se rebiffent, conscients de leur supériorité morale sur ceux qui les raillent, qui dominent par l'adresse, le savoir-faire, leur candide et malhabile honnêteté.

En réalité la classe moyenne reste très rapprochée du peuple, un vernis seul l'en distingue, vernis plutôt corrosif des belles qualités nationales, simplicité, droiture, générosité, que le peuple a bien mieux conservées. Il a gardé entière sa bonté foncière que n'altère pas encore l'égoïsme de la civilisation; la simplicité, la droiture qui en font l'éternel dupe des malins. Serviable, toujours prêt à obliger, il est réellement hospitalier, généreux; quand il met la moitié de son pain *à la disposicion de Usted*, vous pouvez être sûr que c'est de bon cœur qu'il vous l'offre.

On parle toujours de la fierté du peuple espagnol. La classe populaire bénéficie ici des avantages de la race, des belles attitudes, de la distinction naturelle. Parfois j'ai pris la camériste pour la maîtresse, de même que le bourgeois peut être pris pour un homme du peuple. Comme l'attitude, le langage est le même. Le peuple parle aussi purement sa langue que l'homme cultivé, se sert des mêmes formules un peu pompeuses. Il n'y a pas de patois vulgaires; le peuple n'est point vulgaire comme celui d'autres pays. Quand un paysan vous salue au passage de son grave : *Vaya Usted con Dios*, « allez avec Dieu », il y a là une noblesse que le « bonjour » du nôtre est loin d'égaler.

Mais il ne faudrait pas se faire trop d'illusion. Le peuple est plutôt humble, patient, soumis, *sufrido* comme on dit ici, passif et supportant tout, en se plaignant très fort, mais supportant quand même. Sa pauvreté est extrême. Les salaires sont loin d'être en proportion avec la cherté croissante de la vie. Quand tout ici se paie deux fois plus cher qu'ailleurs, on gagne moitié. Le salaire quotidien d'un journalier à Madrid est d'une peseta à une peseta et demie; il est chargé de famille à l'ordinaire. Un employé reçoit 40 ou 50 pesetas par mois. On a une petite servante pour dix francs. Il est vrai que les gens en font pour leur argent, mais la besogne mal faite n'en est souvent que plus pénible par les procédés routiniers, le manque d'ingéniosité. Un type, c'est le commissionnaire, le *mozo de cordel*, avec sa corde attachant les charges sous lesquelles il s'en va, le dos courbé, le cou tendu, embarrassé, écrasé. Une petite voiture est un progrès inabordable.

Comme palliatif à la misère, on n'a trouvé que les soupes gratuites. J'ai vu des files de malheureux se presser à la porte d'un couvent qui en distribuait jusqu'à six mille par jour. Si j'en crois les journaux, cette année, la file serait devenue cohue menaçante. Elle est allée sous les fenêtres du palais demander du pain.

La manière de vivre de la classe riche est à peu près identique à celle du grand monde en France ou en Angleterre. Toutefois il y a peu de vie de château, et le château isolé, avec son parc, ses ombrages, n'existe guère que dans le nord du pays. Dans le midi, les vieilles familles ont leur hôtel, leur *casa solar*, dans les bourgs; parfois même, en Andalousie, des familles qui habitent leurs terres rentrent s'abriter en ville pendant les chaleurs. Pour les bains de mer, le vrai grand monde dédaigne Saint-Sébastien comme *cursi*, — mêlé. Il a ses villas sur la délicieuse plage de Zaraus, tout près : Cannes à côté de Nice.

En disant que l'Espagne est démocratique, on veut dire sans doute que l'argent y mène à tout. Vous entendez à chaque instant nommer des personnages à titres ronflants, que l'on croirait faire partie de la grandesse la plus ancienne, tandis que ce sont des enrichis de Cuba ou de la politique, comme le marquis de Casa Riera, par exemple, dont on a tant parlé récemment, et dont le titre fut récolté, avec 400 millions, dans les fournitures de l'armée pendant les guerres carlistes. Voilà des « fournitures » bien lucratives.

Isabelle II et sa mère Christine distribuèrent ainsi

à des favoris, des politiques heureux, des planteurs et « négriers » de Cuba, une quantité de titres et même de grandesses. Je me suis laissé dire que la mère avait récompensé d'une grandesse la digne matrone qui lui venait en aide dans certains moments difficiles résultant de son mariage, resté quelque temps secret, avec son favori. De nos jours cela a continué ; Alphonse XII conféra des titres aux fidèles qui avaient amené la Restauration et qui y avaient déjà gagné des millions. Sous la dernière régence, les achats de titres se multiplièrent. Il suffit d'avoir une certaine fortune et surtout certaines recommandations ou cousinages et l'on devient marquis en *a*.

On compte actuellement près de 300 *Grands*, ducs, marquis, comtes et deux barons. A l'origine ils n'étaient que douze, créés par Charles-Quint à l'imitation des douze pairs de Charlemagne : les ducs de Medina-Sidonia, d'Albuquerque, de l'Infantado, d'Albe, de Medina, de Rio Seco, d'Escalona, de Benevente, de Najera, d'Arcos, de Medina Cœli et le marquis d'Astorga.

On retrouve encore aujourd'hui la plupart de ces titres, mais cela ne signifie pas que les familles soient les mêmes, car ils peuvent se transmettre à d'autres par les femmes. La femme, non seulement transmet ses titres à ses enfants, mais encore les partage avec son mari ; ainsi l'époux roturier d'une comtesse, d'une duchesse devient comte ou duc, comme s'il était né avec le blason. Il en est de même en plus haut lieu encore, puisque le mari de l'héritière du trône est devenu ainsi prince des Asturies ; c'est encore ainsi que don François d'Assise, prince de Bourbon et

mari d'Isabelle II, était appelé roi, roi époux, si peu qu'il fût l'un et l'autre.

Mais pour porter un titre, il en coûte, la loi ayant eu la bonne idée de taxer cet objet de vanité comme on taxe une terre ou une maison. Qu'il soit conféré ou qu'on en hérite, quelque ancien et légitime qu'il soit, il faut payer une somme variant selon la sonorité dudit titre : trente mille francs, si je ne me trompe, pour un duché. On voit que la somme est assez rondelette; et les très grandes familles qui en ont à la douzaine en laissent parfois tomber quelques-uns, quitte à les reprendre plus tard.

On m'a conté l'histoire d'un Français, grand d'Espagne depuis longtemps, mais qui n'avait pas encore reçu la sorte d'investiture officielle. Vint le mariage d'Alphonse XII, et il se dit : « Si j'allais un peu briller là-bas. » Il y alla, fut très brillant en effet, prit part comme son rang l'y autorisait, à toutes les cérémonies et fêtes officielles, mais brilla moins lorsque, peu de temps après, on lui présenta la petite note à payer : une soixantaine de mille francs.

C'est encore la noblesse, la nouvelle surtout, qui occupe les hauts emplois dans la diplomatie, l'administration. etc. Une partie des Grands sont de droit membres du Sénat. Sauf quelques-uns restés fidèles à don Carlos, elle s'est ralliée à la royauté actuelle; c'est plus commode à tous les points de vue, honneurs, profit et tranquillité.

Mentionnons encore les nombreux membres des nombreux ordres de chevalerie : la Toison d'Or, les quatre ordres nobles et militaires de Calatrava, Santiago, Alcantara et Montera; les ordres moins exclusifs d'Isabelle-la-Catholique, de Charles III, du Mérite

militaire, du Mérite naval rouge et blanc, d'Isabelle II, etc. Récemment on a créé celui d'Alphonse XII, correspondant à nos palmes académiques. On en créera jusqu'à ce que tous les Espagnols soient décorés.

V

LA FAMILLE ROYALE

Le roi. — La reine mère. — Le mariage de la princesse des Asturies. — L'émeute à Madrid. — La reine carliste. — La famille de don Carlos. — L'héritier de la princesse. — Les filles d'Isabelle II. — Les portraits de Goya. — Les républicains.

Dans ces derniers temps, la jeunesse animée du roi a donné plus d'entrain à la Cour. Il se montre, va, vient, voyage, est un fervent de l'automobile. Il a visité les provinces et les grandes villes de son royaume, acclamé par tous, même en dehors de l'enthousiasme officiel. D'ailleurs les choses ont peu changé depuis la régence. La famille royale garde sa vie étroite, dans le cérémonial d'une étiquette très simplifiée, mais rigide encore, et vit très retirée dans son grand palais isolé. On la voit peu dans la ville. Sans sortir de chez elle pour ainsi dire, elle peut faire ses promenades à la « Casa de Campo » qui continue les jardins du palais ou au Pardo, continuation de ceux de la Casa de Campo. Le roi peut se rendre de même à ses chasses puisque cette étendue boisée de

près de quinze kilomètres de long, c'est toujours le domaine royal. Je ne sais si aucun autre souverain en Europe est si bien partagé sous ce rapport.

Le jeune roi est sympathique malgré son air froid et quoiqu'on le dise autoritaire. Le contraire serait surprenant chez cet adolescent adulé, doublement gâté et comme enfant-roi et comme enfant chétif. On dit aussi qu'il veut s'occuper des affaires. Toutefois c'est toujours le pli de la régence qui persiste, si ce n'est plus la régente qui gouverne.

Une fois de plus Marie-Christine a fait mentir le dicton : « Heureuse comme une reine », par son triste veuvage, son long deuil d'un époux adoré, une régence pénible, l'éducation d'un fils qu'on disait voué à une mort prématurée. En voyant cette femme à la physionomie inquiète, à l'air soucieux, il n'est pas besoin d'être grand psychologue pour se rendre compte combien son isolement et le poids du pouvoir ont été lourds à un caractère peu fait pour les supporter.

Elle eut cependant son heure de popularité au commencement, quand elle présenta l'enfant-roi à ses sujets. On lui était de plus véritablement reconnaissant d'être une honnête femme et de porter dignement le deuil de son époux. Cela changeait d'autres régentes aux mariages trop secrets et d'autres reines aux aventures trop publiques.

Mais bientôt on lui reprocha ses tendances réactionnaires, l'éducation étroite donnée au roi; les désastres assombrirent les dernières années. Pourtant la reine s'est acquittée avec honneur de sa double tâche, élever son fils, lui remettre le pouvoir. Elle semblait bien avoir droit à une vie paisible, quand la

mort soudaine, à vingt-quatre ans, de sa fille aînée, la princesse des Asturies, a ravivé son deuil.

Pauvre *Princesa!* on l'aimait à Madrid. On trouvait sa gentille figure « *simpatica* ». Toutefois, elle fut moins sympathique au moment de son mariage.

Que de bruit à ce propos dans le pays, dans le parlement et dans la rue! L'Espagne se soulevait à l'idée que la fille d'Alphonse XII, l'héritière du trône, allait épouser le fils du chef d'état-major de don Carlos, dans la dernière guerre carliste, de ce comte de Caserta dont le nom est resté exécré des libéraux et qui, prétendant au trône de Naples, vit retiré à Cannes avec sa très nombreuse famille.

Don Carlos de Bourbon, aujourd'hui veuf de la princesse des Asturies, est son second fils. Quelques années avant le mariage, son frère aîné le duc de Calabre, marié à une princesse bavaroise, nièce de la reine, était venu s'établir à Madrid, sous l'aile de la bonne tante. Don Carlos vint l'y rejoindre et c'est ainsi que la princesse aima le premier beau prince qu'elle connût. On a prêté ce mot à la spirituelle infante Isabelle, sa tante :

« Il fallait bien que ma nièce s'éprît du comte de Caserte ou de l'évêque de Sion puisqu'elle ne voyait que ces deux hommes-là. »

La fierté nationale eût désiré aussi une alliance qui rehaussât davantage l'éclat du trône. On est un peu fatigué des éternels « Borbon y Borbon ». De là l'obsession de marier le roi à une princesse allemande ou anglaise.

Madrid n'oubliera pas les noces de la princesse. Il se souleva presque, siffla le père du marié qui dut précipitamment quitter l'Espagne, et l'émeute dans

la rue, l'état de siège, les charges de cavalerie, voilà les fêtes qui signalèrent le mariage de l'héritière du trône.

Ces manifestations ne furent pas sans étonner la reine, peu à l'unisson de l'esprit de la nation. Alliée à don Carlos par les Modène, dont sortait la mère du prétendant, alliée par conséquent au comte de Chambord, à toutes les maisons légitimistes, « elle était carliste avant son mariage », comme me dit un vieux champion du parti. Elle l'est restée, mais sans don Carlos.

Celui-ci n'a plus pour lui que les « purs », quelques chefs sans armée. Il semble du reste en prendre assez volontiers son parti dans son bel exil de Venise, et depuis son mariage avec la princesse Berthe de Rohan. Son fils unique, don Jaime, encore célibataire à trente-cinq ans, ne paraît pas beaucoup se soucier du trône d'Espagne. Les trois filles de don Carlos ont toutes défrayé la chronique par leurs romans ou leurs mariages malheureux. Son frère, don Alfonso, qui n'a pas d'enfants, a épousé la fille du prétendant portugais don Miguel. Ainsi ces vieux débris se consolent entre eux.

De temps en temps il y a bien quelque bruit en Catalogne, même des coups de fusil; mais beaucoup prétendent que c'est le gouvernement qui les fait tirer, qui crée un « soulèvement carliste » lorsqu'il a besoin d'une petite diversion.

La mort prématurée de la princesse a fait passer le titre de prince des Asturies et d'héritier présomptif, à l'aîné de ses trois enfants, un petit garçon de quatre ans. Son mari, le prince-époux des Asturies est redevenu simplement don Carlos de Bourbon. Je ne sais

si la régence lui appartiendrait dans le cas où son fils mineur deviendrait roi, et je doute qu'alors il fût bien accueilli.

La seconde sœur du roi, l'infante Marie-Thérèse « *la Infanta* » est une jeune fille de vingt-trois ans à la physionomie intelligente et que les journaux marient périodiquement avec quelque prince bavarois ou quelque archiduc.

Malgré toutes ses qualités privées, la famille royale est loin d'avoir atteint à la popularité à laquelle était arrivée la reine Isabelle, aïeule du roi, et cela sans la moindre recherche, rien que par son affabilité, son air bon enfant, popularité qu'elle garda toujours, malgré sa petite brouille avec ses anciens sujets. De ses trois filles, l'aînée, l'infante Isabelle, a hérité de ses qualités aimables; simple et d'un abord facile, elle est très populaire. La dernière fille d'Isabelle II, l'infante Eulalie, séparée à l'amiable de son mari et cousin, fils du duc de Montpensier, vit à Madrid.

Le roi a en outre de nombreux cousins éloignés dont plusieurs se sont mariés dans l'aristocratie. Ils descendent comme lui de Charles IV; ce sont les rejetons de cette famille dont Goya a si fâcheusement immortalisé les traits dans le fameux tableau du Prado : le roi veule et mou ; la reine à face de mégère ; le prince qui plus tard sera Ferdinand VII et dont la jeune physionomie est déjà l'ébauche de la figure sournoise qu'il aura dans ses portraits d'homme mûr, par le même peintre ; don Carlos adolescent ; le jeune François de Paule qu'on disait fils de Godoï et qui fut le père de l'époux d'Isabelle II, etc. En un mot toute cette famille qui semble commencer une nouvelle phase des Bourbons et, après les fondateurs,

Philippe V, l'honnête Ferdinand VI, après Charles III, l'honneur de la dynastie, jette une ombre fâcheuse sur leurs successeurs actuels.

Cependant la royauté est encore solide. En France, quand nous lisons dans les journaux : « les Espagnols se remuent, les Espagnols crient », nous croyons à la révolution imminente :

« Voilà vingt ans que chaque jour mon mari m'annonce la chute du trône pour le lendemain », me disait une dame.

Les républicains sont certainement des adversaires redoutables, formant un parti fort et uni, mais quand on demande à des républicains expérimentés ce qu'ils pensent de l'établissement de la République en Espagne, ils répondent en hochant la tête que ce n'est pas le jour de la proclamation, mais le lendemain, qui les inquiète. Ils connaissent le peuple et le pays.

VI

LE PAYS

L'Andalousie. — Le passage en bac. — Note moyenne du pays. — Les grands domaines. — L'Andalou ne joue pas toujours de la guitare. — La misère des travailleurs. — La dépopulation. — Les grands bourgs. — Leurs distractions. — Les gamins redoutables. — Cordoue et Grenade.

On prend généralement la Castille pour type de l'Espagne à cause de sa position centrale. « Province forteresse », comme on l'a dit si souvent, et, entre ses remparts de montagnes, barrière elle-même entre les autres provinces, elle les domine, et ses habitants, raides et solennels, sont devenus aussi le type de la race entière, sans doute parce qu'on voit mieux le Castillan, parce qu'il se détache sur son haut plateau comme une statue sur son socle. Mais cette province monotone, aride, où seule la jeune verdure des blés met au printemps un court sourire, ne donne pas plus la note moyenne de l'Espagne que ne la donnent la Galice, la Navarre ou la Catalogne avec leurs vallons verdoyants, leurs collines, leurs montagnes et leurs forêts.

Cette note-là, c'est bien plutôt en Andalousie qu'on la trouve. Je ne parle pas de l'Andalousie poétique et de convention, du pays « où fleurit l'oranger », où les bosquets de palmiers ombragent des alcazars et des alhambras de rêves; je parle de l'Andalousie réelle, qui en diffère passablement.

En tout cas, ma première impression ne s'accorde guère avec la légende : nous étions descendus par une belle après-midi de janvier à une petite station du chemin de fer de Séville, tête de ligne d'un embranchement, et où nous devions assez longtemps attendre notre train. La petite gare solitaire tranchait seule sur la désolante monotonie d'une grande plaine nue, déserte et aride, qui se déroulait devant nous à perte de vue, coupée seulement, non loin de là, d'une ligne légèrement ondulée. Derrière un talus découvert, au fond d'un lit encaissé, coulait une rivière jaunâtre dont pas un brin d'herbe n'égayait les bords. Mais, sur la berge très animée, un vieux passeur et quelques paysans étaient en train de faire entrer de force dans un bac des ânes rétifs qu'ils y poussaient à grand renfort de jurons et de coups de bâton. Il fallut même en porter quelques-uns qui le plus tranquillement du monde se laissaient faire, ayant l'air de dire : « Pour une fois, prenons notre revanche! » Enfin, les uns traînant les autres, les uns jurant, criant, les autres ruant, brayant, tous passèrent et nous avec eux. C'est en cette noble compagnie que je fis connaissance avec le Guadalquivir.

En réalité, l'Andalousie présente un caractère mixte, le *fond* monotone de la Castille par les grandes plaines uniformes semées de céréales, plantées de grises olivaies, par les vastes espaces sans habita-

tions, sans villages, où seulement, de loin en loin, de gros bourgs étalent leurs maisons blanches que domine une massive église ou un couvent désaffecté. Mais sur ce fond, se détachent en relief des sites admirables valant ceux du nord, beautés de la montagne ou des côtes, riantes plaines : Sierra Nevada, Alpujarras, baie d'Algésiras, d'Alméria, de Malaga, Vega de Grenade, Sierra de Cordoue, etc. Quoi de plus beau que cette grandiose entrée par la Sierra Morena, le passage effrayant de Despeña-Perros, qui semble une vision du chaos, une création fantastique de quelque enfer de Gustave Doré?

L'Andalou aussi est un type moyen, surtout dans la vallée du Guadalquivir, où se sont fondues les différentes races de la Péninsule, où beaucoup de sang celte est mêlé au sang maure, et qui fut aussi très latinisée. Là enfin on trouve la plus typique vie populaire, la vie passive du labeur agricole routinier et indolent sur les grands domaines dont la province est couverte, surtout dans sa partie de l'ouest, type, en cela encore de l'Espagne, où la grande propriété occupe près de la moitié du sol.

Quand on traverse en chemin de fer les plaines de la Castille ou de la Manche, les olivaies andalouses ou les steppes de l'Estramadure, on ressent malgré la fertilité de certaines parties, une impression de tristesse. Elle semble s'exhaler du sol, qui ne réussit pas même à procurer aux populations une subsistance suffisante. Il n'est pas rare de rencontrer en Andalousie des propriétés de dix, quinze et jusqu'à vingt mille hectares, vraies *latifundia* comme celles de la Sicile, quelquefois cultivées à l'aide des machines et d'après les procédés modernes, mais le plus souvent

en partie seulement et de la façon la plus routinière; on y moissonne à la faux et même à la faucille. Le revenu en est infime. J'en ai vu de cinq mille hectares, relativement bien cultivées, qui rapportaient vingt mille francs. Ailleurs, dix mille hectares rapportent dix mille francs à peine.

Souvent le propriétaire ne connaît pas son domaine et on ne l'y voit jamais; il est géré par un intendant sous la direction duquel travaillent des équipes d'hommes engagés soit à l'année soit pour la saison des grands travaux, enrégimentés comme des soldats, mangeant à la même gamelle et couchant dans les étables. Il en est qui sont venus de loin, de Galice, de Portugal même, immigrants temporaires mal vus par les gens du pays, car ils occasionnent la baisse des salaires, déjà si peu élevés, et variant, selon les lieux, de cinquante centimes à un franc par jour. En Andalousie, pour toute nourriture, ils reçoivent le traditionnel *gaspacho*, la soupe froide à l'ail et au vinaigre, seul aliment même au temps des plus rudes travaux.

C'est le cas de répéter le refrain :

Ganan tres reales al dia
Y van de orgia en orgia.

« Avec leurs quinze sous par jour, ils vont d'orgies en orgies. »

Ces colonies d'hommes n'ont point de vie de famille ni de vie sociale; ils vont au bourg une fois par semaine ou par mois selon la distance et restent confinés entre eux, associant leur grossièreté, leur ignorance et leur misère; c'est la couche inférieure de la population, la plus brutale et la plus inculte; on ne les mène que par la force et la crainte; des gardes

assermentés font la police, armés d'un pistolet dont ils ont quelquefois l'occasion de se servir.

Quel autre raisonnement peuvent d'ailleurs comprendre ces pauvres hères dont le front barré, les yeux sans lueur indiquent une absence de pensée et de réflexion, un abrutissement amenés par une misère transmise de génération en génération?

J'en revois encore travaillant à la cueillette des olives; cueillette n'est pas bien dit, car ils battaient les arbres à coups de gaule, au grand détriment des feuilles et des branches, pour en faire tomber les fruits qu'ils ramassaient en tas. L'intendant, homme capable et consciencieux — il y en a — s'approcha de l'un d'eux, un jeune homme au regard noir, au front têtu, pour lui adresser une réprimande; mais l'autre se redressant :

« Vous êtes bien savant, señor; mais ce n'est pas vous qui nous apprendrez à faire ça. »

Pour ces gens, il n'y a pas de milieu entre la soumission craintive et la révolte brutale. Rien que des impressions; et comme ils n'en ont que de pénibles, il ne faut pas s'étonner de l'état de révolte constante, d'effervescence et d'anarchie des grandes régions agraires, des grèves dans le midi, autour de Xérès surtout. L'étonnant est qu'il n'y en ait pas davantage vu l'effroyable misère, augmentée encore cette année par suite d'une longue sécheresse.

On devient plus indulgent pour la proverbiale paresse espagnole quand on a vu tout ce monde à l'œuvre, au temps des moissons par exemple, par une chaleur de 40 degrés sans un souffle d'air. Aussi, à la fin de la journée, ils n'ont pas la force d'aller plus loin et s'étendent harassés sur le sol durant la nuit,

jusqu'à ce que le soleil levant les rappelle à leur dur labeur.

Plus pénible encore m'a paru le battage du grain par la vieille méthode du dépiquage sur l'aire. Debout, dans une attitude fière et noble de coureurs romains conduisant leur char, les travailleurs passaient et repassaient sur les gerbes au grand trot de leurs chevaux, au milieu d'un nuage de poussière qui les enveloppait, leur pénétrant dans les yeux, dans la bouche, dans les bronches. Après quelques années de ce supplice, aggravé par une alimentation insuffisante, viennent inévitablement la maladie, la phtisie, la mort ou tout au moins la complète incapacité de travail.

On voit que « le fier Castillan », — « le bel Andalou » ne passent pas toujours leur temps à flâner, drapés dans leur capa, ou à danser sous les orangers au son de la guitare.

Ces environs de Xérès, jadis si prospères, maintenant dépouillés en grande partie de leurs vignobles, ruinés par le phylloxera, présentent un triste spectacle. Xérès et Puerto Santa Maria, son port, restent toujours riches de la fortune acquise, peuplées d'une aristocratie de gros négociants multi-millionnaires; les vastes chais sont toujours remplis de nombreuses *pipes*, mais le vin est d'origine douteuse, et l'exportation, qui fut de trois cents millions de pesetas en 1880, est tombée à cinq millions en 1900. Autour de la ville, l'ancienne population vigneronne devenue agricole est pour la plus grande partie sans travail, dans une misère matérielle et morale inimaginable et mûre pour l'anarchisme ou le socialisme qui la guettent. C'est un foyer permanent de grèves, de troubles périodiques, de révoltes instinctives des

malheureux contre l'extrême luxe qui s'étale en face de leur dénûment. On parle encore des événements de 1892, suivis de répressions sanglantes, d'envois aux *presidios* pour participation aux attentats attribués à la société secrète, la *mano negra* (la main noire), dont l'existence a été contestée. Certains prétendent qu'elle a été inventée de toutes pièces par le gouvernement.

La mauvaise situation de la province a été la cause de vraies jacqueries, même de nos jours. En 1861, une troupe de 8 000 hommes s'empara de deux gros bourgs andalous, pilla les boutiques, brûla les registres de l'état civil.

Le dépeuplement, si marqué dans le midi, s'accentue encore à l'ouest, dans l'Estramadure, couverte en partie d'immenses domaines, anciens fiefs nobles ou biens d'Église. Sur beaucoup de points se font encore sentir les ravages de *la Mesta*, le droit de pâture, exercé pendant des siècles pour les immenses troupeaux des grands propriétaires de la Castille. Aujourd'hui des troupeaux de porcs et de moutons y paissent encore sous la garde de pasteurs nomades comme des Bédouins, presque des brutes.

Le comble de la désolation, c'est au nord-ouest de l'Estramadure, en allant sur Salamanque. Là se trouvent ces légendaires Batuecas, vallées que l'imagination populaire s'est longtemps figurées comme habitées par des peuplades sauvages, d'où le dicton populaire : « Il vient des Batuecas », qui peut se traduire par : « Il est bien de son village. » D'ailleurs, ces vallées, absolument désertes, où, dans un paysage très boisé, sauvage et superbe, on ne trouve que les ruines d'un monastère, on les confond avec les Jurdes,

peu éloignées, pauvres vallons arides et déboisés où la misère, l'absence de relations avec le dehors ont réduit les gens à une dégradation absolue. Vivant dans de misérables huttes de terre, à peine vêtus de quelques haillons, n'ayant ni prêtres ni églises, — ce qui dit tout, — c'est en effet une peuplade entièrement à civiliser. Ils ne font même point de pain; les plus industrieux vont mendier, parfois jusqu'à Salamanque; ce sont les « boulangers » du pays, qu'ils approvisionnent de pain — un peu rassis j'imagine.

La trop grande propriété rurale a pour conséquence la trop grande agglomération de la population agricole dans ces gros bourgs de dix, quinze mille habitants et plus, qui, de loin en loin, s'élèvent au milieu de la solitude des campagnes. On les décore du nom de villes; plusieurs portent des noms historiques datant de l'époque des luttes entre Maures et chrétiens, où des deux côtés, on serrait les rangs en s'abritant derrière les murs d'une ville. Le caractère espagnol, ennemi de la solitude et de la vie des champs, contribua à les perpétuer, mais ce sont réellement des villages. Si vous entendez ces noms sonores, tels que Utrera, Carmona, Osuna, Fernand Nunez, etc., accompagnés d'une épithète hyperbolique s'appliquant à leur beauté, à leur charme, ne vous faites pas d'illusions : ce ne sont des villes que par l'amas des maisons, le grand nombre des rues, étroites ruelles arabes ou deux *borricos* ne peuvent se rencontrer sans se frotter aux murs blanchis à la chaux. Ni commerce ni industrie ne les animent; la vie y est morne et vide en dépit de quelques anciennes légendes poétiques, de quelques formules surannées

aussi vides que solennelles. Dans quelques bourgades de Castille ou du *Levante*, quand quelqu'un frappe à la porte d'une maison et qu'on lui dit :

« Qui est là? »

Il répond :

« *Gente de paz* » (gens de paix).

On s'aborde aussi, en guise de bonjour, par un *Ave Maria purissima* auquel il est répondu gravement :

« *Sin pecado concebida.* »

Et là-dessus on ressasse les potins de l'année, des vingt dernières années.

La grande masse de la population se compose des prolétaires agricoles occupés dans les domaines environnants et qui bien souvent sont sans travail. Dans un de ces bourgs, sur quatorze mille habitants, douze mille, me dit-on, n'avaient que leurs bras et ne savaient à quoi les employer.

On trouve en haut quelques familles nobles vivant à part et momifiées dans des maisons seigneuriales, *Casas solares*; au milieu, un certain nombre de rentiers, quelques-uns aisés, d'autres besogneux, mais tous oisifs et nuls; des fonctionnaires de même taille, possesseurs de maigres sinécures et qui passent la plus grande partie de leur temps à humer le soleil sur la place publique, allant et venant à petits pas au mol balancement de leur capa. Oh! cette capa, et son balancement sempiternel accompagnant le sempiternel dandinement des gens! Ici surtout on la prend en horreur!

Les femmes ne sortent que pour aller à la messe matinale, se glissant comme des ombres dans les ruelles désertes. Dans le jour elles gardent le foyer

glacé pendant que les hommes se chauffent dehors au soleil; ce sont même eux qui font le marché, comme leurs cousins les Orientaux. Mais le soir les jeunes filles se mettent au balcon et l'amoureux vient faire sa station classique.

Quelques jours solennels coupent seuls la monotonie de l'année : la *feria* locale, la fête de la *Virgen* du lieu; le reste du temps, pas d'autre distraction que l'amour et le bavardage, le commérage qu'on pourrait ici appeler le *compérage*, car les hommes s'en mêlent à qui mieux mieux, et c'est même leur principale occupation. Il faut les voir, rassemblés au café, ou chez le drapier, le barbier, à la pharmacie, sous les arcades de la place, l'air grave, potiner ou politiquailler.

Pour se distraire, on a aussi ses courses de taureaux, et, faute de cirque, car il n'y en a pas dans les petites localités, on s'arrange comme on peut pour en improviser un ou pour faire courir quelques pauvres vaches dans les rues. Le *toro de cuerda* était très couru jadis, mais c'est, paraît-il, défendu aujourd'hui comme dangereux. J'ai vu, en Andalousie, tout un grand bourg harceler un malheureux bœuf attaché à une immense corde qui se déroulait à l'infini, lui permettant de parcourir les rues, où il se précipitait affolé, poursuivi par la foule qui le menaçait du poing, lui lançait des quolibets et des projectiles. Après quelques heures de cette gymnastique, bœuf et gens essoufflés rentrèrent chez eux.

Dans les plus importants il y a généralement « le Casino » un cercle, assez luxueux parfois et dont la grande, l'unique attraction est le jeu — interdit — mais d'autant plus prospère.

Cela, c'est la vie, sinon de l'Espagne, du moins de tout le midi et du centre, de toutes ces villes-villages célèbres par le site ou l'histoire. Ronda dans sa situation étrange et superbe, à cheval sur son rocher fendu de l'entaille profonde au fond de laquelle gronde le torrent, le *Tajo* ; Ronda, patrie des fameux contrebandiers apportant de Gibraltar les marchandises anglaises et dont le cri, pendant la guerre de l'Indépendance, était « *Viva Fernando y vamos robando* (allons voler) » ; Ronda, croupissant dans l'indolence et la sauvagerie mauresques, en est le type.

Le chemin de fer, là où il existe, n'a guère changé les choses. Il n'a amené ni mouvement réel ni travail ; on va flâner à la gare aux heures d'arrivée des trains locaux, voilà toute la différence, et malheur à l'étranger attiré par la réputation d'un monument ou d'un site ; on se jette sur lui comme les moustiques sur la chair fraîche ; on veut savoir qui il est, d'où il vient, quelle est sa situation sociale ; on s'informe surtout s'il est marié, s'il a une *novia*, question inévitable ; bref, ces cerveaux affamés se repaissent de toute pâture, quelque maigre qu'elle soit.

Deux Anglaises me contèrent leur vaine tentative pour se procurer un peu de repos dans un de ces bourgs, où elles connaissaient quelqu'un ; dès leur arrivée à la gare, les curieux les entourèrent et ne les lâchèrent pas pendant tout leur séjour ; tout le monde était en arrêt ; douze mille paires d'yeux braqués sur elles, douze mille langues jasant sur leur compte.

Parfois même ces populations ont quelque chose d'effrayant ; quand on voit ces types populaires

robustes, au torse cambré, aux jambes musculeuses dessinées par leurs grands bas, à la chevelure drue, aux dents blanches et saines de carnassiers, brillant dans leur face brune, leur front marqué de l'*entereza* nationale, on comprend les hérétiques brûlés vifs, les Français coupés en morceaux, les *cristinos* fusillés, les libéraux pendus, les taureaux lardés, les chevaux éventrés; on comprend l'Espagne.

Même les enfants font peur; des nuées de gamins, errant dans les rues, harcèlent, assiègent les touristes; garnements effrontés, à mine de Bédouins, demandant insolemment un petit sou, un *perro chico*, insultant, injuriant si on le leur refuse.

Les plus grandes villes ne diffèrent guère de celles-là. Telle est Lorca avec 40 000 habitants; telle est Cordoue avec 60 000 et malgré ses grands souvenirs. Ses *majos* étalent leurs grâces sur la promenade publique dans ces vestons collants, ces pantalons étroits qui dessinent nettement les formes et sont le suprême du *flamenco*. Elle s'anime cependant du côté de sa belle Sierra, plantée de beaux jardins et abondamment arrosée. On y voit les cheminées de quelques usines et des maisons modernes à plusieurs étages; mais ce n'est qu'un point, et tout le reste ne présente que ruelles étroites et mystérieux patios, asiles de la routine mauresque.

Là, au bord du Guadalquivir, se trouve la mosquée aux murs épais surmontés de crénaux comme une forteresse. On travaille aujourd'hui pour retrouver quelques-unes de ses beautés ensevelies sous les couches de chaux, mutilées par l'ignorance ou le fanatisme; on cherche à dégager l'ancien plafond de pou-

tres peintes; on a retrouvé le premier mihrab, caché sous un banal autel; mais rien ne rendra à la mosquée son antique splendeur; rien ne remplacera les colonnes enlevées sur le pourtour ainsi qu'au centre pour faire place au lourd chœur gothique.

Toutefois la forêt de marbre garde encore de multiples et admirables perspectives. Il faut la voir quand la tombée de la nuit y met son voile de pénombre; c'est alors un peu la demi-lumière tombant autrefois des lampes d'or suspendues à la voûte. Quelque chose de l'ancien caractère se retrouve dans ce demi-jour; les perspectives s'allongent, s'amplifient, et les ravages s'atténuent. On ne voit plus les affreux badigeonnages à la chaux, l'odieux *coro* s'efface; seuls, les deux mihrabs se dessinent en noir avec les festons de leurs entrées, et le second, ce saint des saints, ce recoin mystérieux qui dit la prière silencieuse et solitaire, l'élévation mystique de l'âme vers Dieu, en prend un caractère plus mystérieux, plus religieux encore.

Bien plus endormie que Cordoue, Grenade semble ne pouvoir se réveiller de sa torpeur. Sans l'Alhambra, on l'ignorerait, elle resterait dans son isolement de bourgade des montagnes. Mais on va voir l'Alhambra, on va voir sa riche Vega, son beau paysage dans le cadre de la Sierra Nevada, et cela la sauve de l'oubli.

La colline de l'Alhambra, avec ses ormes, ses ombrages, ses ruissellements d'eaux vives, ses chants d'oiseaux, répand sur le vieux palais mauresque qui la couronne, son charme jeune et frais. Ses plantations sont dues à Wellington dont on ne s'attendait guère à trouver le nom ici. C'est que l'Espagne, dans sa reconnaissance, lui avait fait hommage de l'Al-

hambra, qui fut échangé plus tard contre un domaine moins glorieux mais plus productif.

On est toujours un peu déçu à la vue du palais. C'est si petit par rapport aux conceptions modernes! Mais quand l'œil s'y est fait, on comprend la beauté de cette demeure exquise, *home* plutôt que palais, de ces ornements délicats, dentelles et broderies de stuc, de ces arcades aux courbes gracieuses, des enfilades de colonnes avec des vues sans cesse nouvelles.

Il faut aussi choisir ses heures. Rien n'est beau comme la Cour des lions à la clarté de la lune, qui rend plus blanche la blancheur des marbres et enveloppe tout de mystère et de poésie. Je l'ai vue ainsi et j'ai vu Grenade dans cette lumière par une nuit où la pleine lune baignait comme d'une clarté surnaturelle la ville endormie à nos pieds. C'est ainsi qu'elle est restée dans mes souvenirs, silencieuse et pâle, sommeillant toute blanche et comme dans l'attente de quelque miraculeux réveil.

VII

LE PAYS

(SUITE)

L'Espagne celtique. — Sa poésie et son charme. — Mœurs candides des Gallegos. — Saragosse. — La province de Léon et les Maragatos. — Une noce de village. — Le *Levante*.

Combien diffère de celle-là l'Espagne du nord et surtout du nord-ouest. Il me semble revoir un coin de la Galice, un chemin creux encaissé entre deux coteaux couverts de sapins, descendant vers la rivière large et limpide dont l'eau transparente laisse voir le lit de sable. Les talus sont de vert gazon; des arbres se penchent, mirant leur feuillage sombre dans l'onde claire; à l'angle d'un pont léger chante un petit moulin au milieu d'un bouquet d'arbres, et l'on entend le grincement, autour de leur essieu de bois, des roues d'un char à bœufs qui s'avance lentement. Plus loin, des prairies où courent d'étroits sentiers, et par-dessus tout cela, un ciel gris, un soleil voilé. On croirait un paysage de la Suisse ou du Tyrol.

C'est en effet « la Suisse espagnole », une Suisse

découpée par la mer, par les profondes échancrures de quatre ou cinq golfes magnifiques, les *rias* de Bayona, de Pontevedra, de Vigo, de la Corogne, etc. Les Asturies la prolongent avec leurs montagnes plus hautes, leurs rivages plus étroits, leurs *rias* moins profondes, leurs vallons boisés enveloppés dans la brume où naquirent les fées, les enchanteurs, les poétiques légendes celtiques encore restées dans l'imagination des habitants. Le Pays Basque, la Navarre, le Haut-Aragon, la Catalogne continuent cette écharpe de provinces variées. L'Afrique ne commence pas aux Pyrénées, malgré le mot fameux, mais au delà de cette bande. Ce n'est qu'après l'avoir traversée qu'on trouve l'aridité africaine, l'indolence mauresque.

Plus de grands domaines ni de gros bourgs dans ces provinces montagneuses, mais des villages, des hameaux, des maisons isolées, une population disséminée, un sol morcelé à l'extrême. Chacun a son petit lopin de terre; mais cela ne suffit pas à nourrir la population surabondante; il faut chercher un supplément de ressources dans la pêche, le travail au dehors, l'émigration. Le travail de la terre est laissé aux femmes, qui s'y livrent virilement et, de leurs bras robustes, piochent, moissonnent, chargent et conduisent les chars, etc. Que vous êtes loin, ô Carmen! ô Dolorès! avec votre éventail et vos castagnettes.

La lourdeur proverbiale des *Gallegos*, le caractère patient, soumis des Celtes de la Péninsule en font un peu les serviteurs de leurs compatriotes, acceptant les plus humbles besognes, exerçant les petits métiers auxquels ne s'abaisseraient point les fiers Castillans,

les fins Andalous, se faisant portefaix, domestiques, serenos, garçons de café ou commissionnaires, à Madrid, à Séville, à Lisbonne, à Porto, dans la République Argentine où partent chaque année de nombreux Galiciens, Asturiens et Basques. Cet exode enlève la partie la plus active de la population. Là-bas, les Espagnols sont les travailleurs, comme ils l'étaient à Cuba, ce qui prouve bien que ce qui manque à la race c'est un champ d'action, un stimulant, plutôt que des dispositions pour le travail.

Pendant la seconde moitié du siècle qui vient de finir, il y eut plus de quatre cent mille émigrants. Il est vrai qu'après avoir amassé un magot plus ou moins gros, un certain nombre reviennent au pays, riches mais toujours *gallegos*, toujours lourdauds, n'ayant pas dépouillé le vieil homme, ne l'ayant pas lavé non plus, car — on regrette de le dire — le brave Galicien n'est pas propre ; gens et choses, tout a un air d'incurie et de relâchement, les maisons, les rues des villages, les bords des *rias*, où nous voyions au passage, de grands garçons complètement nus barboter dans l'eau fangeuse.

De toutes façons, on se laisse aller à la bonne loi de nature. Les enfants pullulent, venus on ne sait d'où, on ne sait comment ; les filles du peuple n'y regardent pas de si près. Un jour, dans la campagne, je m'arrêtai à causer avec une femme assise devant une cabane, gardant des marmots ; elle se plaignit de la dureté de la vie et des maigres salaires.

« Que fait votre mari ? lui demandai-je.

— Mon mari ? mais je n'en ai pas.

— Ah ! Vous êtes veuve !

— Mais non, je ne suis pas veuve; je n'ai jamais été mariée.

— Alors, ces enfants?... »

Elle, fièrement :

« Eh bien quoi, ces enfants, ils sont à moi, à qui seraient-ils?

— En effet, repris-je, mon premier étonnement passé, c'est une bonne idée que vous avez eue là de ne pas vous embarrasser d'un mari. »

Pourtant le *Gallego* prosaïque, « l'Auvergnat de l'Espagne », en est aussi le poète et le musicien. Dans sa langue qui s'en va, dans ce dialecte si doux, si dédaigné des Castillans, on trouve les plus gracieuses poésies populaires, pleines du même charme mélancolique et tendre que la musique, ces *alboradas*, ces aubades ravissantes, le chant si caractéristique du *a la la la*, monotone comme une plainte, et qui exprime bien la tristesse résignée du peuple.

Mme Pardo Bazan, grande admiratrice de sa province, nous dit que cette musique semble rendre le murmure des forêts druidiques et les rumeurs des pins.

« La *alborada*, dit-elle, c'est le réveil du soleil après la nuit brumeuse des climats humides; la *muiñeira*, c'est midi, l'heure joyeuse; le *a la la la*, c'est la chute pensive du soir dans ces pays de brume. »

Mais cette musique n'est point cultivée, pas plus que la langue, qui ne fut jamais littéraire et qui s'en va comme s'en vont les *Romerias*, les « Pardons », les pèlerinages à quelque pierre branlante, quelque dolmen, devenus pierres de la Vierge et près desquels on dansait la caractéristique *muiñeira* au son de la *gaita*, la vieille cornemuse celtique, le *bagpipe* écos-

sais, le biniou auvergnat. Maintenant la *romeria* dégénère en fête quelconque. C'est tout au plus si dans les *romerias* autour de Vigo j'ai compté trois ou quatre binious.

J'ai éprouvé une très grande déception à la vue de Santiago, cette bourgade banale et morte, refuge de hobereaux endormis et de mesquineries provinciales. Elle n'a que sa cathédrale, et ne reprend d'animation que le jour du grand pèlerinage bien banalisé et sans rien de l'ancien et célèbre « Pardon » où accouraient de si loin les Celtes des Gaules. Peut-être, par ce « chemin des Français », se continuait l'exode antique vers le *Finisterre*.

Aujourd'hui, la France, a un peu oublié la » petite Gaule ». On ne voit guère de Français en Galice; nous la laissons aux Anglais, à leurs touristes, à leurs commerçants, à leurs vaisseaux. Sur 1 600 navires qui touchent à Vigo, plus des trois quarts sont anglais, les autres sont allemands, et la petite ville grandit et se développe, grâce au commerce avec l'Angleterre. Elle est le point d'attache d'un câble transatlantique anglais; la flotte anglaise vient fréquemment évoluer dans les eaux galiciennes. Les patriotes inquiets soupçonnent même l'Angleterre de songer à se faire un point d'appui en Galice.

Joignez à ces mœurs agricoles, à cet esprit laborieux, un caractère plus énergique, avec un sol meilleur, et vous aurez les Basques dont l'ordre, la tenue forment un contraste complet avec l'incurie galicienne. Un sol plus riche encore, plus d'activité dans la race, et vous avez la Catalogne. On dit souvent que ce n'est point l'Espagne. C'est bien l'Es-

pagne, au contraire, et dans ce que celle-ci a de meilleur : terres fertiles, situation privilégiée, nombreuses mines, eaux abondantes favorisant la végétation et l'industrie comme l'agriculture.

On comprend que tous ces traits donnent un caractère moral et physique particulier à la province et l'apparence d'un pays tout autre que l'Espagne classique. C'est seulement en en sortant, et quand on aperçoit les terres jaunâtres, les montagnes pelées, les horizons brûlés de l'Aragon qu'on peut se dire : « Voici l'Espagne. »

Saragosse, cette grande et riche cité, si près de la frontière, semble plus loin de nous, de l'Europe, que Séville ou Cadix. Je la visitai en novembre. Arrivant de Barcelone claire, joyeuse, ensoleillée, je trouvai là l'hiver humide, sombre, gluant de boue ; le fameux *Coso* me parut bien morne et ses boutiques bien pauvres après les magnifiques et étincelantes *Ramblas* ; au lieu de la foule élégante ou affairée, de lents promeneurs presque tous en capas ; on voit que Saragosse n'est pas près de s'européaniser. Nous nous retrouvons en effet dans le classique bourg agricole, plus grand, plus animé, plus riche, mais toujours sur le même modèle, aussi différent que possible de la capitale catalane ; mais les Aragonais trouvent Saragosse bien plus beau.

Au tournant des rues étroites, des avis de l'alcalde étaient affichés :

« Saragossains, le blasphème contre Dieu et la religion est un grand mal social, plus grand encore dans la cité de Notre-Dame del Pilar, que le monde entier vénère ; n'affligez donc pas la *Virgen* ; sans quoi vous aurez une amende. »

Pour avoir la vue des dômes de Notre-Dame del Pilar, je passai le fameux pont. Le fleuve roulait des eaux bourbeuses entre ses rives dégarnies, une boue effroyable couvrait la chaussée et les étroits trottoirs réservés aux piétons. A chaque instant me frôlait la file serrée des charrettes et des mules crottées. La tête enveloppée de la *montera*, les jambes serrées par des bandelettes de corde, la *manta* sur les épaules, les rudes conducteurs à l'air farouche rappelaient bien leurs indomptables pères. Il ne reste aucune trace du terrible siège. Les vieux remparts arrosés de tant de sang ont été abattus. La ville se modernise ; on a créé de larges voies en dehors de l'ancienne enceinte ; mais ce qu'il faudrait, c'est une percée dans la montagne, un chemin de fer à travers les Pyrénées, qui apporte l'air, les idées du dehors dans ces têtes dures, *testarudas*, réputées capables d'enfoncer un clou.

L'orgueil et l'assurance des Espagnols viennent en partie du sentiment de la richesse de leur pays, et l'opiniâtreté aragonaise se double de cet orgueil chez les gens des campagnes, les fermiers des *torres*, ces gros paysans à la solide carrure, glorieux de leur fertile province, de leurs beaux champs de blé, de leurs crus de bons vins. Chez les montagnards, c'est l'*entereza* dans sa plénitude, la bravoure et l'indépendance. Dans les montagnes entre l'Aragon et la Castille était Numance.

Aujourd'hui on y trouve des villages sombres et mornes que domine l'église, comme un donjon du moyen âge, et que la pauvreté et l'ignorance enserrent. Vivre dans un bourg comme Soria, par exemple, c'est bien être enseveli dans la torpeur du

moyen âge. C'est le bourg andalou avec sa misère matérielle et morale, mais sans le sourire de l'Andalousie.

Après l'Aragonais, c'est le paysan des environs de Salamanque qui m'a paru le mieux caractériser la prospérité campagnarde, « faire le gros »; c'est le beau, le cossu *charro* à l'éblouissant costume, qui étale à la *feria* de la vieille cité sa veste de velours, son gilet à boutons d'argent dessinant un torse musculeux; sa chemise aux épaulettes et au plastron brodés sur lesquels se détache sa figure noire et dure de paysan orgueilleux et satisfait, à l'imperturbable suffisance. La *charra* est encore plus splendide avec son costume de velours scintillant de paillettes, son corsage et son tablier de soie; mais elle l'exhibe plus rarement.

L'Espagne manque de transitions; cependant l'ancien royaume de Léon, à la jolie petite capitale, en est une entre le centre castillan aride et jaune et les parties boisées du nord-ouest. Pas de population plus sympathique; c'est la simplicité castillane avec quelque chose de plus ouvert. Mais quelle pauvreté! Beaucoup des villages, construits en pisé, en parois de terre glaise malaxée, se détachent à peine du sol sur lequel ils semblent avoir poussé spontanément, comme des champignons, jaunes et tristes comme la terre dont ils sont tirés. Le commerce est aux mains des *Maragatos*, ces montagnards que leur nom bizarre, leur costume original, leur génie mercantile marqué, ont fait croire de race étrangère. Marchands de blé, de bestiaux, de domaines, s'entendant à plumer le pigeon maladroit et naïf, accaparant le trafic de la

région, ils en sont un peu les « Juifs », et comme tels peu aimés.

On m'avait recommandé d'aller voir les Maragatos d'Astorga, entendant par là les figures de l'horloge de l'Ayuntamiento, reproduction des types montagnards; mais les Maragatos de chair et d'os venus en foule au marché étaient bien plus intéressants. La vieille ville surtout m'intéressa, entourée de ses remparts à tourelles, assise sur un plateau d'où elle domine la plaine environnante. Sous les arcades des poternes, défilaient paysans et paysannes à cheval, à âne, les femmes montrant sous la gracieuse jupe courte, taillée en cloche, leurs fines chevilles dans le bas bien tiré, leurs petits pieds chaussés de mignons souliers; les hommes courbés, maigres dans leur pantalon à pont, au fond trop large, vide et retombant, présentaient avec les gros et gras Maragatos carrés, bien d'aplomb dans leur costume noir aux braies bouffantes bien remplies, tout le contraste qui peut exister entre le producteur et l'intermédiaire.

Traversant un jour un village, nous vîmes un mouvement inaccoutumé; des groupes de femmes endimanchées de jolies jupes aux couleurs vives, des hommes en capa, malgré la chaleur, indiquaient quelque événement, la capa étant pour le peuple le vêtement de cérémonie par toutes les températures. C'était une noce. Les couples disparurent puis se montrèrent de nouveau, précédés d'un ménétrier qui, à la fois, jouait du fifre et battait du tambour. Le marié brillait par sa capa toute neuve, mais la mariée ne se distinguait des jeunes filles qui l'accompagnaient que par sa jupe d'un rouge plus éclatant et son fichu de soie. Pourtant c'étaient des cultivateurs

d'une certaine aisance; mais la robe blanche, le voile et la couronne symbolique sont réservés ici aux classes bourgeoises.

Les couples de jeunes gens s'arrêtèrent près de la maison de la mariée, sur un terre-plein, sorte d'aire au sol battu, et là, au grand soleil, ils se mirent à danser une danse gracieuse et jolie de la famille des *sevillanas*, mais moins compliquée, l'homme et la femme se faisant constamment vis-à-vis, les bras levés gracieusement arrondis, claquant les castagnettes. Les femmes, aux pieds mignons et cambrés, chaussés de petits souliers découverts, montraient à chaque tournoiement leurs jambes fines aux bas blancs et leurs dessous de jupons blancs fraîchement repassés. Et à chaque fois aussi, des fillettes de cinq à six ans qui les entouraient et cherchaient à les imiter en tournant de toutes leurs forces, montraient également les leurs, non les jupons, mais les petits dessous que la nature leur avait donnés.

Nous nous étions arrêtés à l'ombre du pignon, d'où nous les regardions. Le père de la mariée sortit de la maison, nous apportant des chaises; il voulut absolument nous faire goûter son vin et se mit à parler longuement sur la dureté des temps, la lourdeur des impôts, la ruine des villages et de l'agriculture, toujours par la faute du gouvernement. Je l'entendais vaguement, en regardant tourner les jupes blanches, les pieds mignons et les petits dessous toujours au premier rang; tout cela mêlé au claquement des castagnettes comme à un chant de cigales; et rien n'est resté vivant dans mes souvenirs plus que cette pauvre noce dansant au grand soleil sur cette terre jaune de Castille, devant la jaune chaumière, tandis que dans

le lointain, la silhouette jaunâtre du vieux bourg se détachait sur le ciel bleu.

Plus on s'avance vers la vieille Castille, plus l'air d'aisance s'accentue. Qui donc dépeignait Burgos « triste comme une veuve »? On a toujours l'esprit hanté de souvenirs historiques gênants pour juger le présent. Burgos, malgré sa décadence, n'en a pas moins aujourd'hui un mouvement, une animation naissante, indicateurs d'un renouveau, d'une tendance au progrès, qu'on ne remarque pas dans les bourgs andalous réputés si gais. Mais la vraie capitale de la région, c'est Valladolid, devenue un centre animé. Il y existe de nombreuses associations, des banques agricoles; il s'y tient des Congrès. C'est la capitale agricole de ce coin travailleur et prospère.

Aucune partie de l'Espagne ne m'a paru plus intéressante que son mauresque *Levante*. Le nom est déjà si suggestif de mollesse orientale. Et les palmiers d'Elche, les dômes de Murcie, la physionomie des gens, les noms arabes des villages : Almoradi, Beni Muslem, Alfafar, Beni Jofar, etc.; ceux des *acequias*, — les canaux des Maures, — ceux des instruments agraires, des véhicules, les mœurs enfin, tout rappelle les *Moriscos*, tout dit l'Afrique.

En Andalousie, les gros bourgs sont des villages. Ici, au contraire, on a su réaliser le rêve de M. Prudhomme, les villes à la campagne. A Valence et surtout à Murcie, une grande partie de la population est répartie dans les champs; sur les deux cent mille habitants de Valence, cinquante mille au moins, jardiniers et laboureurs, vivent disséminés dans la *huerta*. La moitié des cent mille habitants de Murcie

sont des paysans dispersés autour du noyau central de la ville, composé, comme celui de toutes les villes espagnoles, de ruelles étroites et de boutiques vieillottes. La vue générale est superbe; les dômes byzantins des églises, les bouquets de palmiers s'élevant dans le beau ciel d'azur sur un fond de montagnes bleues, rappellent un paysage oriental.

Les laboureurs de la *huerta* vivent, comme vivaient leurs ancêtres les Maures, dans de petites chaumières aux jardins clos de haies de joncs, au bord de quelque *acequia*. A l'intérieur, le sol est de terre battue, les murs sont décorés de faïences fleuries, et, à la porte, d'énormes jarres servent à conserver l'eau potable. Ensoleillée et gaie en décembre et en janvier, la maisonnette est toujours ouverte au passant et ses habitants sont toujours prêts à le saluer d'un amical *Con Dios*. J'y ai même trouvé ce rare phénomène, un vieux, content de l'époque actuelle et la trouvant meilleure que le légendaire bon vieux temps. Le *tio* Marin — « l'oncle » Marin — m'a longuement raconté — car ils sont prolixes — comme quoi ses enfants gagnent deux pesetas par jour, tandis que lui, à leur âge, ne gagnait que deux réaux.

« Et puis, ajouta-t-il satisfait, on donne de l'instruction maintenant.

— Vous savez lire, oncle Marin? »

Il hésite; homme de progrès, il lui en coûte d'avouer son ignorance.

« *Algo* » (quelque peu), fait-il d'un ton évasif; et cet *algo* peut s'appliquer à toute la *huerta*.

Le patois de Murcie est encore mêlé de mots valenciens, qui deviennent de plus en plus rares, tandis que tout près, à Elche par exemple, c'est le

valencien qu'on parle, et c'est un charme de plus de retrouver dans cet étrange pays, sur les lèvres de ces Africains, les derniers échos de notre *limosin* provençal.

Elche est d'une beauté inoubliable avec ses dômes et ses tours se détachant sur le fond de la forêt de palmiers qui dressent au sud, derrière la ville, leurs têtes superbes dans le ciel pur. Par devant, elle est bordée d'un ravin aux talus blanchâtres comme ceux des torrents d'Afrique; de ce côté, aucune végétation, sinon de gigantesques figuiers de Barbarie. Impossible de rien voir de plus désolé, de plus africain. Aussi, lorsque on entre dans la forêt tapissée de la verdure foncée de l'*alfalfa*, trèfle du pays, parsemée de grenadiers dont les fleurs rouges brillent au printemps parmi les hautes stèles des palmiers, on a la sensation de pénétrer dans une oasis.

Ce ne sont pas des arbres de rapport; le climat ne permet guère aux fruits d'arriver à maturité et la plus grande partie ne servent qu'à la nourriture des bestiaux. Quelques essais de plantations de coton n'ont pas donné non plus de résultat pratique.

Le voisinage d'Alicante, aux rochers blanchâtres, si africaine aussi, où la mer est d'une splendide beauté, étendant devant la ville sa nappe immense d'un bleu inimaginable, d'un azur de féerie, ajoute encore à l'intérêt d'Elche; et Murcie, Elche, Alicante forment ensemble un merveilleux coin d'Orient.

Entre les mains de tout autre peuple, ce coin serait riche, on aurait su y attirer les étrangers, en faire une délicieuse station hivernale. Inutile de dire qu'on n'a rien fait. Quelques Anglais passent, et c'est tout.

VIII

APERÇU SUR L'AGRICULTURE
CHEMINS DE FER

Les améliorations. — Les ganaderias. — L'usure. — Les chemins vicinaux et la *caballeria*. — Les chemins de fer et les postes. — Sans-gêne des employés.

L'agriculture a certainement fait beaucoup de progrès, et les produits ont augmenté en quantité et en qualité : pour 1902 et 1903, on les évalue à un milliard de pesetas au lieu de sept cents millions les années précédentes, en vins, céréales, liège, fruits, raisins frais et secs, olives, primeurs, etc. Mais le bien-être du peuple ne s'en est guère accru, car les exportations ont augmenté dans une proportion plus grande encore, c'est là une des causes de la crise alimentaire actuelle. On se plaint que tous les produits sortent du pays, où le peuple reste affamé.

Cependant l'exportation du vin qui, pour la France, fut, en 1890, de 248 millions de pesetas, est tombée à 51 millions, en 1901, par suite de la reconstitution de nos vignobles; celle des bestiaux, des bœufs qu'on

expédiait autrefois de Galice en Angleterre, a cessé depuis l'envoi des viandes d'Amérique. La consommation de la viande a augmenté, mais sa qualité, fort peu. Ce n'est point à la production du prosaïque bifteck que les Espagnols consacrent leurs soins, leurs efforts d'amélioration. Tout se porte vers les *ganaderias* de taureaux de course.

On sait quels efforts sont nécessaires pour former des taureaux *bravos*; on a lu les descriptions des *tientas* nombreuses, épreuves aussi intéressantes que des *corridas*, et auxquelles on soumet les animaux pour en faire des bêtes féroces qui sont d'ailleurs d'un bon produit, car un taureau de course vaut de un à deux mille francs. La maison Ybarra, les armateurs bien connus de Séville, et le duc de Veraguas, ancien ministre de la Marine, sont cités parmi les éleveurs les plus réputés. On voit que ces messieurs ne sont pas de vulgaires marchands de bœufs.

Aujourd'hui encore, 49 pour 100, la moitié du territoire, sont en friche, tandis qu'en France il n'y en a que 9 pour 100, en Italie 19 pour 100. Le défaut d'irrigations souvent provient de l'incurie; mais en beaucoup d'endroits elles sont tout à fait impossibles. Ce qui montre bien l'importance de la question, c'est qu'après la guerre de Cuba, et dans l'ardeur de la *regeneracion*, on parla tellement irrigations que cela prit un nom et s'appela la politique hydraulique.

La petite culture particulièrement souffre beaucoup de l'élévation de l'impôt foncier, et encore davantage de l'usure, qui ronge le pays, ruine les cultivateurs et est une cause de démoralisation pour les petits rentiers. En province, la classe moyenne n'est pas dépensière comme à Madrid, tant s'en faut. Comme

en France, le provincial est économe, et il y a beaucoup d'argent dans les *pueblos*. C'est cet argent-là qui sert à faire l'usure. Un moment on s'était jeté dans les placements industriels, les exploitations de mines; mais, ayant été exploités eux-mêmes par d'habiles fripons, les gens revinrent à l'ancienne méthode, préférant le rôle de voleur à celui de volé, et, au lieu de risquer leurs capitaux en masse, s'en faire de gros revenus avec de petits placements.

« Ah! si j'avais quarante mille francs, me disait un avocaillon de Madrid, je m'en irais vivre grassement dans ma province.

— Quoi, avec si peu d'argent?

— Je m'en ferais dix mille francs de rente. »

Il était modeste : 40, 60 pour 100 sont des taux fort ordinaires; j'ai même entendu parler de 7 et demi pour 100... par mois.

Dans les congrès d'agriculture de Valladolid, on a parlé de mettre fin à l'usure par la formation de banques agricoles, et les journaux ont beaucoup cité l'exemple du bourg de Jumilla, dans la province de Murcie, dont la chambre agricole prête à 4 et demi pour 100 l'argent des caisses d'épargne, et tout le monde s'en trouve bien, sauf les usuriers.

L'émigration est un autre mal; j'ai parlé de celle du nord. Un second courant à peine moins fort existe du sud-est vers l'Algérie; en 1898, il y eut soixante mille émigrants partis du Levante.

Une difficulté capitale, c'est le mauvais état, presque l'absence des chemins. On aperçoit parfois, dans les plaines, des lignes à peine marquées sur le sol; ce sont des chemins vicinaux de village à village, tracés par le pied de la mule, qui y soulève des nuages

de poussière en été et s'enfonce en hiver dans des fondrières; le piéton grimpe sur les monticules et tombe dans des creux, avec un roulis de navire en détresse. Y faire passer une voiture, c'est toute une expédition pour laquelle j'ai souvent vu pratiquer des travaux préparatoires, un homme précédant le char et abattant les mottes à coups de pioche.

Ils ne sont accessibles qu'en *caballeria* et cette « cavalerie » ce sont le plus souvent des ânes. Le pauvre âne est ici une nécessité à plusieurs points de vue : indispensable pour les transports, il l'est peut-être autant pour satisfaire la mauvaise humeur de son maître; c'est sur son dos pelé que le peuple *sufrido* se venge de tous les coups qu'il reçoit de plus forts que lui.

Autour des villes ce n'est pas beaucoup mieux. J'ai souvent fait des promenades dans les environs de Séville. Au bout de las *Delicias*, encore non prolongée et bien plus courte alors qu'aujourd'hui, plus de chemin, mais le désordre, le chaos, rendu plus frappant par le contraste avec l'élégante avenue; quelque chose sans nom où les ânes pouvaient à peine passer; aussi les Sévillans n'y mettaient jamais les pieds.

Heureux encore quand on les a, ces chemins impossibles; une famille qui voyageait avec moi sur la ligne d'Algésiras, se rendant à un bourg de dix mille habitants, à trois ou quatre kilomètres d'une station, se plaignait vivement d'être obligée de passer la nuit à cette station.

« Mais pourquoi ne pas continuer jusque chez vous? demandai-je.

— Il n'y a pas de chemin, me répondit-on, rien qu'un

étroit sentier de *caballeria* et ce serait imprudent de s'y aventurer la nuit. »

Les grandes routes ont été bien améliorées et le seront de plus en plus, il faut l'espérer, maintenant que le roi a mis l'automobilisme à la mode. Quant aux chemins de fer, quelqu'un a dit que c'est ce qu'il y a de plus mauresque en Espagne; qu'aurait-il dit s'il les avait vus il y a quinze ans? Le réseau a été bien agrandi, quoi qu'il manque plusieurs lignes secondaires et même des lignes principales. Ainsi Valence n'est pas encore relié directement à Madrid; l'énorme massif du Mayorazgo reste à percer et l'est tout entier manque de communications directes avec l'Andalousie; de Murcie, la ligne s'arrête à Lorca, et de là il faut prendre la diligence pour gagner Grenade.

Les trains sont trop rares. Les lignes venant de France ont bien un express et un train courrier par jour; mais sur la ligne d'Andalousie, il n'y a de trains express que tous les deux jours. Et quels express! 20 kilomètres à l'heure. Jugez un peu de ce qu'est le *correo*, celui qui s'arrête à toutes les stations, prenant son temps, en bon Espagnol.

Pour voyager un peu commodément, il faut absolument prendre les premières classes, les seules chauffées en hiver; les secondes ne valent pas les troisièmes de France. Pour les troisièmes il n'y a que ce pauvre *sufrido*, le peuple, qui puisse s'en accommoder.

Il y a d'heureuses exceptions, quelques lignes en Catalogne et celle d'Astorga à Salamanque, nouvellement construite par une compagnie française, disons-

le bien vite pour nous réhabiliter d'avoir passé aux chemins de fer espagnols, qui sont en grande partie notre œuvre, tant des défauts des nôtres, gares mesquines, incommodes salles d'attente, etc. J'ai constaté que sur toutes les lignes de construction récente, le matériel n'est jamais de fabrication française, mais toujours anglais ou belge.

Si les trains sont rares et lents, en revanche, les gens sont toujours pressés d'y courir. Je ne crois pas qu'un Espagnol ait jamais manqué le train. Bien avant l'heure, on est à la gare. Dans les petites villes, l'omnibus de l'hôtel vient vous prendre une heure d'avance pour vous mener à une allure effrénée, par-dessus cailloux et ornières, vous secouant ainsi pendant un quart d'heure, après lequel vous êtes obligé d'attendre les trois autres quarts dans l'infecte salle d'attente, au milieu de gens mal lavés qui, immobiles et patients, montrent bien leur aptitude à tuer le temps.

Il arrive assez fréquemment qu'à l'ouverture de vos bagages vous éprouvez une petite surprise : vous aviez emporté une malle pleine, vous la trouvez à moitié vide. Cela s'est produit dans un fourgon ou à la consigne, terreur des voyageurs. N'y déposez jamais rien et surtout, en cas de malheur, gardez-vous de réclamer : l'administration générale pense que cette petite contribution prélevée sur le public supplée fort à propos au maigre salaire de ses employés.

Le service des postes est à l'avenant. A Madrid, le *Correo central*, la grande poste, est lamentable ; on y fait queue au guichet pendant trois heures pour recommander une lettre. En province, cela se passe

en famille : nous voyagions sur une petite ligne avec un monsieur porteur de tant de paquets de lettres disséminés sur les coussins, que nous nous demandions si c'était le secrétaire de quelque ministre. C'était l'ambulant des postes, le courrier, voyageant au milieu de tout le monde. Il n'est donc pas surprenant que les lettres n'arrivent pas toujours à destination. En tout cas, elles arrivent le plus lentement possible par le *correo*, qui s'arrête à toutes les stations, et l'express ne les prend pas. Il faut ainsi deux jours pour transporter une lettre de Madrid à Malaga, et personne ne songe à réclamer. Toutefois, avec l'étranger, correspondances et communications sont beaucoup plus rapides par les express et les trains *correos* quotidiens à chaque extrémité des Pyrénées, par ce fameux *Sud-Express* qui se prolonge jusqu'à Lisbonne deux fois par semaine. Je dis « fameux », parce que dans la Péninsule, quiconque se respecte doit avoir voyagé par le Sud-Express.

Ce qui fait défaut entre Madrid et Paris, ce sont les billets à prix réduits, aller et retour, circulaires, etc., pour faciliter les rapports entre les deux peuples et exciter les Espagnols de la classe moyenne à sortir de chez eux. Il faudrait encourager, non les pèlerinages mondains aux courses de taureaux et aux processions de Séville, non les excursionnistes du Sud-Express, mais le public de deuxième et de troisième classe.

On ne se figure pas quel avantage il y a en Espagne à voyager modestement, à supporter patiemment les inconvénients des wagons de seconde classe par exemple, et des hôtels de second ordre, au lieu de passer des coussins du rapide à quelque *Ter-*

minus dernier style. Modestie et patience vous procurent une ample récompense en vous mettant en contact avec le vrai peuple, paysans, commerçants, employés qui, tous confiants et prolixes, vous renseignent sur les gens et les choses, sur leurs affaires et surtout celles des autres, sans oublier, bien entendu, de faire large part à l'inévitable « Gouvernement ».

A plus forte raison sont intéressants les voyages en *caballeria*, à cheval, à âne, à dos de mulet, dans les sites inexplorés, parmi les mœurs rustiques d'une Espagne inconnue, riche en merveilles, en couleur locale; c'est le cas des parties montagneuses un peu partout, mais principalement au centre et à l'ouest. Quoi de plus beau que ce pays de Yuste, le monastère célèbre que nous appelons Saint-Just, où Charles-Quint vint chercher l'oubli du monde, montrant son sentiment de la nature par le choix de ce site admirable, comme plus tard son fils à l'Escorial.

En voyageant ainsi avec les muletiers, les conducteurs de diligence qui vous traiteront en ami; dans les misérables *posadas*, où le brave hôtelier vous accablera de sa confiance et de ses exécrables ragoûts; chez les pauvres paysans, heureux de mettre leur soupe à l'ail « à la disposicion de Usted », vous ferez connaissance avec le vrai Espagnol, sa simplicité, sa loyauté, sa bonté foncière sous sa rugueuse écorce, son hospitalité d'Arabe, si éloignée de notre égoïsme européen.

IX

BARCELONE. — BILBAO

Beauté de Barcelone. — Aisance du peuple. — Caractère catalan. — Les catalanistes. — Bilbao. — Sa classe riche. — Ses ouvriers socialistes. — Les « basquisants ».

Les côtes, ou tout au moins une partie des côtes, c'est presque une autre Espagne, celle du mouvement, du commerce, de la population serrée, d'une densité moyenne de 60 habitants par kilomètre carré, tandis que l'Aragon n'en compte que 35, et l'Estramadure 15 seulement. Autour de Barcelone et de Bilbao, elle monte jusqu'à 134. Là, sont presque toutes les villes animées et modernisées, et d'abord ces deux dernières, qui ne veulent pas être espagnoles et qui cependant personnifient le progrès, la richesse de l'Espagne.

Dire d'une ville étrangère qu'on s'y sent chez soi, qu'on voudrait y vivre, c'est le meilleur compliment qu'on puisse lui faire; c'est l'impression que l'on ressent généralement et que j'ai ressentie moi-même à Barcelone. Je ne crois pas qu'il y ait en France une aussi belle ville. Situation, climat, beauté, richesse,

activité, trésors d'art, environs splendides, tout est réuni dans cette ville enchanteresse, rêve de l'artiste aussi bien que du négociant.

Quoique Barcelone soit quelquefois appelée une ville française à cause de sa proximité de la France, de ses rapports avec notre midi et des trente ou quarante mille Français qui l'habitent, elle est cependant bien espagnole; les coutumes y sont à peu près les mêmes qu'à Madrid; on y trouve la classique galanterie, encore plus de dévotion et deux *plazas de toros*. Que peut-il y avoir de plus espagnol?

Mais ici le commerce et l'industrie ont formé ce qui manque en général à l'Espagne, une bourgeoisie solide, riche, bien assise dans une vie laborieuse et confortable. Elle marque la ville d'un air d'aisance, de sécurité qui contraste avec le clinquant de Madrid. On y trouve moins de luxe extérieur, moins de brillant, moins d'équipages, mais plus de bien-être intime, de confort dans la maison, de luxe véritable et solide. Beaucoup des grandes fortunes proviennent des colonies, des Philippins et des Cubains enrichis, retirés à Barcelone à cause du climat. La classe ouvrière aussi est plus affinée, plus intelligente; mieux payé, bien vêtu, aimant le bien-être dans son intérieur et la vie du foyer, l'ouvrier est presque un bourgeois. Plus que le Castillan, il est réellement fier; on ne se permettrait pas avec lui certaines familiarités; on ne tutoierait pas l'homme du peuple comme on le fait fréquemment dans le centre : il force au respect de son individualité.

Peut-être, à côté de ces qualités pratiques et réelles, y a-t-il dans le caractère catalan un peu trop de dureté, une étroitesse, une sécheresse trop personnelles, une

inquiétude égoïste inconnue du Castillan. Il ne faudrait pas non plus prendre trop à la lettre la supériorité catalane, qui, loin d'être absolue, s'applique surtout au côté matériel, à l'énergie active, au goût, au sens pratique; mais, sous le rapport intellectuel, il y a beaucoup à dire; le peuple des campagnes est très attardé et tout aussi ignorant qu'en Castille.

Il existe bien à Barcelone un mouvement intellectuel marqué et même une décentralisation artistique. L'Opéra, le *Lyceo*, va de pair avec le *Real*; les petits théâtres donnent des créations; la ville a des écoles d'art industriel, décoratif, de grandes maisons d'édition, etc.; mais elle ne peut en somme disputer à Madrid le titre de capitale intellectuelle.

Cependant elle lui contesterait presque celui de capitale de l'Espagne. Les Catalans, et surtout les catalanistes, ne sont pas précisément modestes; ils savent se rendre justice. Je me trouvais à Barcelone au plus fort de l'agitation catalaniste; les *snobs* surtout faisaient grand bruit; il y en a beaucoup dans le parti, c'est bien porté. On chantait les *Segadores*, les faucheurs, le chant des anciennes révoltes; on adressait des lettres *à Madrid* (*Espagne*); on disait : « Le courrier d'Espagne est arrivé »; on parlait de « génie catalan » distinct; on évoquait les glorieux souvenirs historiques, le temps où Valence, l'Italie méridionale étaient des colonies catalanes. On parlait catalan avec ostentation devant les Castillans, et, l'emploi du catalan étant interdit comme langue officielle, on tournait la loi en adressant les télégrammes en français pour ne pas avoir à se servir de l'odieuse langue castillane.

Au fond du catalanisme est l'opposition des caractères :

« Nous sommes des individualistes, me disait un catalaniste avancé; *Eux* sont des Maures communistes ; comme preuve, voyez le nombre de nos républicains et de nos anarchistes. »

L'état arriéré du peuple des campagnes, encore imbu de l'esprit de sa province, les restes du carlisme qui espère pêcher en eau trouble, les oppositions d'intérêts, la jalousie de Barcelone vis-à-vis de Madrid y entrent pour une grande part. L'importance de la première est hors de proportion avec celle de la province, dont elle comprend le quart de la population totale. « Tête trop grosse pour le corps », elle voudrait en dominer un plus important. Toute l'histoire agitée de *Barcelona rebelde* est dans cette disproportion.

Enfin le patriotisme sincère y a aussi sa place. Il s'indigne de voir la riche Catalogne à la remorque de la pauvre Castille, en société avec la triste Estramadure, la molle Andalousie. Là, en effet, dans la différence de développement, est la grande cause de l'antagonisme. Il durera tant que la Castille ne sera pas arrivée à marcher de front avec la Catalogne.

Comme pendant à Barcelone, la « ville française », Bilbao est la « ville anglaise » par sa nombreuse colonie anglaise et ses rapports commerciaux avec l'Angleterre.

Entassée au fond d'une cuvette, toujours sous la pluie ou sous un ciel nuageux et brumeux comme le ciel anglais, elle ne peut guère prétendre à la beauté. Pourtant elle plaît par son animation de fourmilière,

par ses hautes maisons, ses massives constructions qui sont des banques, des écoles, des docks, de riches magasins, des établissements publics de tous genres ; tout cela, avec les gares, le port, les théâtres, le mouvement constant des bateaux, des chemins de fer, dans un espace grand comme la main. La ville n'a pas de perspective, mais les habitants n'ont pas à se déranger beaucoup pour en trouver une admirable, celle des collines de fer voisines, ce minerai de Somorostro, de Rubio, si riche, si facile à extraire. Bilbao lui doit son développement rapide, comparable à celui d'une ville américaine. Une autre vue, non moins agréable, c'est celle de la rivière, couverte de bateaux. Le mouvement du port fut, en 1901, de 3 500 navires, et le minerai, exporté surtout en Allemagne et en Angleterre, s'éleva à 2 750 000 tonnes.

A Barcelone se trouve une bourgeoisie ancienne, un peuple aisé ; à Bilbao, c'est, d'un côté, le multimillionnaire moderne, de l'autre le prolétariat, composé d'immigrants de toutes les parties de l'Espagne et de fort peu de Basques, deux mondes séparés et très distincts, ceux d'en haut, très haut et ceux d'en bas, très bas. Entre eux, la petite bourgeoisie, qui tient tant de place à Madrid, disparaît, écrasée d'un côté par le nombre, de l'autre par la fortune. Bilbao ne convient pas à la classe moyenne, qui ne s'y amuse guère ; on ne trouve point, comme à Barcelone, à côté de la vie de travail, celle des plaisirs, de l'art ou de l'intelligence : on n'en est encore qu'à la période des affaires ; le jour, c'est la production de l'or, le soir c'est le silence, les magasins fermés, les rues désertes dès neuf heures. Mais on m'a assuré

que sous ces belles apparences, le diable ne perd pas ses droits.

En un mot, tandis qu'à Madrid c'est le monde des fonctionnaires qui domine, à Barcelone une riche bourgeoisie marchande, à Bilbao, c'est le baron de l'industrie qui tient le haut du pavé. Mais ici les classes ouvrières sont organisées pour la lutte. Moins cultivés que les ouvriers catalans, les mineurs de Bilbao sont autrement disciplinés et suivent la direction des chefs socialistes; aux élections de 1901, ils ont fait entrer six socialistes au conseil municipal. Ils se rattachent au parti dirigé par MM. Pablo Iglesias et Morato et qui correspond, je crois, à nos guesdistes. Il fait une guerre acharnée aux anarchistes de Barcelone, cherche à discipliner les masses andalouses et est l'ennemi juré des républicains, trouvant le régime monarchique plus favorable à la réalisation des réformes ouvrières. Dans tous les cas cette division sert à merveille les intérêts de la royauté.

Quant aux classes élevées, elles sont en général « régionnalistes » et pour les mêmes causes qu'en Catalogne : individualisme plus marqué, état social plus avancé. Ici aussi on évoque la supériorité de la race, le glorieux passé du pays. On chante l'hymne *Guernikako arbola* — l'arbre de Guernica —; on appelle le préfet, le « Consul d'Espagne »; on veut enfin faire renaître la langue provinciale. Mais ici il y a un point gênant, le peuple seul la parle, la classe moyenne l'a oubliée et le fervent *bizcaïtarra*, le basque « basquisant », quand il prétend n'être pas Espagnol, est obligé de le dire en espagnol.

M. Miguel de Unamuno, le savant recteur de

l'Université de Salamanque, dans une série d'articles qui mirent les « basquisants » en fureur, exposa les raisons du mouvement particulariste, mouvement rétrograde, dit-il, englobant les anciens carlistes et le peuple attardé. Comme en Bretagne, on prônerait le dialecte provincial pour tenir le peuple dans l'ignorance, car ce dialecte n'a pas de littérature ni ne peut servir à la culture.

Et il cite ces paroles d'un prêtre aux paysans carlistes :

« N'enseignez pas le castillan à vos enfants, c'est le véhicule du libéralisme. »

Après la dernière guerre carliste, les pays basques perdirent leurs derniers *fueros* ; on ne leur laissa que quelques droits, entre autres celui de lever leurs impôts pendant une période de trente ans, qui doit expirer en 1906, après quoi ils seront soumis au régime commun. Le peuple et les libéraux envisagent sans effroi cette perspective, car sous le régime basque, tous les impôts sont indirects et aucune patente ne frappe l'industrie ni le commerce. Voilà peut-être pourquoi tant de riches industriels sont ardents « patriotes », *bizcaïtarras*.

X

LES VILLES DU MIDI

Séville. — Son originalité réelle. — Causes de son attrait. — Vie de *Pueblo*. — Les Andalous. — Gibraltar. — Les « *rock scorpions* ». — Tanger. — Les Maures non baptisés.

Malaga commence à remplir au midi le même rôle que Bilbao et Barcelone au nord. Son commerce s'est énormément accru : vins, raisins secs, minerais ; l'industrie s'y montre : fonderies, fabriques de sucre de canne, etc. Le port a été considérablement agrandi et ses beaux quartiers, ses riches villas indiquent la prospérité croissante. Elle tend à prendre la place de Cadix qui reste stationnaire. Cadix la blanche, posée comme un nénuphar sur l'eau bleue, Cadix *la culta*, où se forma, par le commerce des Indes, la plus ancienne bourgeoisie du pays et d'où sortit le libéralisme, vit aujourd'hui uniquement de sa fortune acquise.

Malaga a sur elle aussi l'avantage de sa fertile et ravissante campagne couverte d'une végétation tropicale. Les bananes, le coton y mûrissent. En janvier les amandiers fleuris couvrent les coteaux d'une neige

légère ; un peu plus tard, les champs de canne à sucre verdissent. Sous ce beau climat égal, ce serait une magnifique station d'hiver. On y vient du nord de l'Espagne, et à ma grande surprise, je trouvai là deux Parisiennes, un peu perdues, mais enchantées de ce milieu étrange, moins confortable à coup sûr que la Riviera, mais moins banal.

La vraie ville du midi, la *Ville*, c'est toujours la capitale andalouse. Séville cependant déconcerte parfois. La *maravilla* tant vantée ne paraît pas toujours merveilleuse. On voit une grande cité sans cachet particulier. Tolède et Grenade sont bien plus mauresques; l'Alcazar est loin d'égaler l'Alhambra en beauté; la cathédrale, œuvre de la décadence gothique, sans transept, sans unité de plan, ne peut être comparée à celles de Burgos ou de Léon; la richesse de la ville enfin ne suffit pas à justifier son renom.

Mais elle a le charme de la variété, les étroites ruelles mauresques, les mystérieux et poétiques patios, et les fabriques enfumées, les docks, les quais animés par le bruit des grues, la nuée des travailleurs. Sa population va des antiques *gitanos* aux ouvriers fondeurs socialistes et réformateurs, en passant par la typique population agraire, la riche aristocratie terrienne, la bourgeoisie besogneuse et remuante.

Dans sa fertile et plantureuse campagne alternent les olivaies, les vergers d'orangers et les champs de céréales. Je me souviens d'une promenade aux ruines d'Italica, un jour de printemps, quand la plaine, où les blés ondoyaient sous la brise, semblait une mer de verdure. Plus bas c'est le paysage grandiose et

désert des Marismas, inondées par les méandres du Guadalquivir, fameuses par leur abondant gibier aquatique et leurs grands pâturages où paissent des taureaux sauvages.

Son histoire est un résumé de celle de l'Espagne, depuis l'Italica des Romains, le temps des Maures et celui de la possession de l'Amérique, où elle fut extrêmement prospère. Même de nos jours, elle eut sa petite cour avec le duc de Montpensier. C'est de son palais de San-Telmo qu'il intriguait contre sa belle-sœur Isabelle II, tout en acceptant ses bienfaits. Tout cela est bien loin maintenant; les Montpensier ont disparu et San-Telmo a été légué par la duchesse au séminaire. Une partie du superbe jardin fut donnée à la ville; c'est maintenant le parc de Maria-Luisa à côté de la belle promenade de Las Delicias.

C'est enfin la patrie de l'art, de Velasquez, de Murillo; elle réunit les exquis monuments mauresques, la Giralda, l'Alcazar, et les nombreuses et riches églises; c'est de sa cathédrale surtout qu'on peut dire qu'elle est un musée. Et quelle grandeur, quelle immensité! On s'arrête écrasé. Les Espagnols n'ont pas réussi à faire la plus belle église gothique du monde; leur magnificence a fait la plus grande. Toutefois on fit grand au détriment de la solidité, ce qui est bien espagnol encore. Faits de mauvais matériaux, des piliers cédèrent, la dernière fois en 1888, entraînant une partie de la voûte.

Le colosse aux cinq immenses nefs, au maître autel et au chœur gigantesques, abrite dans ses nefs latérales d'innombrables chapelles qui sont autant d'églises par leurs dimensions, leurs richesses, cha-

cune ayant sa sacristie, ses ornements, ses vases sacrés et son service particulier. Derrière des portes mystérieuses, les sacristains vous montrent des coins grands comme des églises, des recoins grands comme des maisons, des doubles, des arrière-chapelles, des sacristies, des arrière-sacristies, des salles capitulaires, des salles de reliquaires, des passages, des vestibules, tout cela immense, magnifique, rempli de trésors d'art.

Lors de l'effondrement de la voûte, le *coro* avait été à peu près détruit et il fallut le réédifier. L'architecte, homme de goût, proposa de le transporter derrière le maître autel; mais l'Académie des beaux-arts s'y opposa, objectant les traditions nationales : il faut que le chœur encombre l'église, détruise la perspective des nefs, gêne le culte, nuise à sa solennité; — et on le remit au milieu.

Séville est donc une sorte de résumé des traits, de l'originalité de l'Espagne, de là son grand attrait. Ajoutons-y les mœurs faciles, les plaisirs aussi peu choisis qu'abondants qui font de la ville une immense coupe où viennent s'abreuver nationaux et étrangers. Mais, au fond, la ville est un grand *pueblo* avec la banalité, le néant des *pueblos*, sans vie intellectuelle en dehors de l'Université, sans centre artistique dans cette patrie des maîtres, avec le train-train des dévotions mesquines, des rendez-vous galants, des pauvres papotages à la promenade aux sempiternelles *Delicias* qui paraissent bientôt plus fastidieuses que délicieuses. L'aristocratie s'isole, ignorante, dédaigneuse et fermée; la bourgeoisie prétentieuse cherche à la copier; les femmes sortent peu. Je demandais à un jeune étranger, qui y avait

passé huit jours, comment il avait trouvé les belles Audalouses.

« Mais je n'en ai point vu, me dit-il, on n'en voit point dans les rues. »

Comme un *pueblo* enfin, comme un grand village, Séville s'occupe à ses fêtes religieuses, à ses fameuses processions et s'amuse à sa *feria* non moins fameuse.

Elle se divertit dans les *casillas*, les petites baraques établies sur le champ de fête et que le beau monde loue pour y festoyer. Là, toutes portes ouvertes, les beautés dédaigneuses, invisibles en tout autre temps, laissent admirer leurs grâces par la foule en dansant les *sevillanas*, les *jotas*, au claquement des castagnettes. Et ce sont des *olé! olé!* des chants, des *peteneras*, des *malagueñas*, des airs de guitare; on boit le manzanilla, on fait l'amour. Tous les jours il y a course de taureaux. En un mot c'est le triomphe de l'andalousisme, de la *chuleria*, du *flamenco* si amusants pour les touristes, si fastidieux à la longue, si attristants pour les amis de l'Espagne.

Cependant les Andalous sont les intellectuels de l'Espagne. On dit toujours qu'à Madrid les gens du nord, Galiciens, Asturiens font les besognes matérielles; eux exercent les professions libérales, sont orateurs, écrivains, et prédominent dans le barreau et la politique.

Ils ont aussi arrangé la langue à leur manière, en adoucissant la prononciation, mangeant la moitié des lettres, confondant les *c* et les *s*, effaçant presque la dure *jota*, et surtout en y introduisant beaucoup de mots arabes. La noble et rude langue castillane devient sur leurs lèvres un langage gracieux, presque

enfantin. Mais ne sont-ils pas eux-mêmes les enfants gâtés de l'Espagne, à laquelle ils se sont imposés par leurs qualités comme par leurs défauts, par leur esprit comme par leurs *toros*, leurs *chulos*, leur *flamenco*, et aussi par la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes et qui les porte à croire que le monde entier les admire, qu'ils en sont le centre, puisque tant d'étrangers se déplacent pour venir les voir tandis qu'eux ne se déplacent pour personne.

Combien toute cette *chuleria* écœure, surtout quand on revient de Gibraltar, quand on sort de l'active et formidable possession anglaise. De plus en plus le *Rocher* se hérisse de canons; on agrandit le port. Le parlement anglais a voté 112 millions pour ces travaux qui doivent être terminés en 1905.

Bien des fois ce rocher a été décrit, avec son aspect majestueux et énigmatique : le monstre, tigre ou sphinx accroupi, la tête tournée vers l'Espagne, les griffes enfoncées dans sa chair, la croupe allongée vers l'Afrique. La correction de la ville, sa propreté, ses boutiques bien tenues, son beau jardin étendant vers la pointe d'Europe de magnifiques plantations, tout cet ensemble si bien ordonné forme un contraste trop frappant avec les choses d'Espagne. Mais le plus curieux, c'est la population; je ne parle pas des soldats bariolés, habits rouges, *highlanders* verts, blancs, etc., évidemment triés avec soin parmi les plus beaux hommes, et spécialement astiqués pour être montrés à l'Espagne. Je ne parle pas non plus de la population mixte, Anglais, Juifs, Maltais, Maures, mais des « naturels », au nombre d'environ 20 000, des *natives* comme disent les Anglais avec leur

air ordinaire de mépris quand ils parlent des autres races, des *rock scorpions*, comme ils les appellent encore.

Ces Espagnols, depuis deux siècles à l'Angleterre, ont pris un air hybride, non par suite des croisements, peu nombreux, mais par la marque du collier et par leurs efforts pour paraître aussi anglais que possible. Ils ont certainement gagné à leur sujétion, ont pris le goût de l'ordre, du travail et de l'instruction. Tous parlent anglais; les hommes, habitués au commerce, vont en Angleterre, aux colonies anglaises, comme agents ou employés, toujours dans des postes secondaires il est vrai; les femmes ont acquis plus d'indépendance que leurs sœurs d'Espagne, sont devenues moins routinières, moins superstitieuses. Mais ils ont perdu quelque chose de bien précieux pourtant, le sentiment si espagnol de la dignité. Leur acharnement à se dire Anglais, à ne plus vouloir être appelés Espagnols, a quelque chose de servile et d'attristant. D'autant plus que les Anglais n'acceptent pas le moins du monde cette prétention exorbitante au titre d'*Englishman*.

« Vous, Anglais! disait l'un d'eux à un *native* qui voulait absolument se parer des plumes du paon britannique. Vous n'êtes pas Espagnols, c'est vrai; mais vous êtes des Andalous unis à l'Angleterre. »

Ici, chez eux, entre eux, les Anglais changent singulièrement de ton dans leurs appréciations de l'Espagne.

Comme je parlais du sentiment pénible que doivent éprouver les patriotes espagnols à la pensée de Gibraltar aux Anglais, l'un d'eux me fit cette réponse :

« Bah! cela leur est bien égal! Beaucoup en Anda-

lousie croient que leur gouvernement le *prête* à l'Angleterre. »

Je ne crois pas que les Andalous soient arrivés à cette turpitude. Mais quel contraste entre Gibraltar et ses environs paresseux et endormis! Algésiras, San Roque ne vivent que par les Anglais qui vont, viennent, s'établissent, achètent des propriétés. La Linea, cette ville de 30 000 habitants, presque ignorée au dehors, a été créée par Gibraltar. C'est son faubourg ouvrier, peuplé d'Espagnols de tous les coins de la Péninsule, attirés là par les travaux du port, son faubourg espagnol, sale et répugnant. Dès l'entrée, l'odeur vous avertit que vous n'êtes plus en Angleterre. Et tandis que les Anglais ont construit sur leur territoire, à travers l'isthme, une route idéale, propre, unie comme un miroir, de l'autre côté de la zone neutre, le chemin de la Linea se montre avec sa poussière, ses ornières ou ses fondrières, dans toute sa misère espagnole.

Ce sont aussi les Anglais qui ont construit le chemin de fer de Bobadilla à Algésiras par Ronda, l'Espagne ayant refusé, pour des raisons stratégiques, de laisser passer la ligne par San Roque.

La vertueuse Angleterre fait aussi de ces bourgs ses lieux de plaisir. Un soir à Ronda, comme j'entendais un grand tapage dans la rue, la servante de l'hôtel me dit :

« Ce n'est rien, ce sont des Anglais *de juerga*, qui font la noce.

— Quoi! fis-je, des Anglais, des gens si sages? »

La servante partit d'un rire fou, inextinguible, tant lui semblait drôle mon opinion sur les sujets de Sa Majesté Britannique.

Quoi qu'en disent les Anglais, l'Espagne sait bien que Gibraltar ne lui appartient pas. A chaque instant les journaux appellent l'attention sur les « agissements de l'Angleterre », sur les acquisitions de propriétés par des Anglais en dehors des limites du Rocher.

La *Sentinelle du Détroit* crie à la nation espagnole de faire attention à l'extension de la « zone d'influence » britannique. — « On sait ce que c'est que cette influence, disait le journal; les Anglais ne civilisent pas, ils corrompent; ils ont au parlement espagnol *leurs députés* qui favorisent les intérêts anglais dans le voisinage du Rocher et aident à y créer une vraie province anglaise. »

D'un autre côté, un Anglais de Gibraltar me disait : « Ils n'ont pas à se plaindre; nous leur donnons du pain; ils sont à la Linea six mille ouvriers occupés à la construction du port. »

Entre Gibraltar et le Maroc, il existe un trafic continu; des bateaux anglais font presque journellement le service en quelques heures de Gibraltar à Tanger, qui est presque une villégiature anglaise.

Quelle belle traversée que celle du détroit : la sortie par la baie d'Algésiras, si bleue, avec les villes blanches sur ses bords; plus loin, Tarifa, aussi maure, dit-on, que les villes du rivage opposé, et enfin la côte africaine, où Tanger s'étale en amphithéâtre avec ses maisons blanches, ses minarets verts, sa kasbah et les murailles de ses vieilles fortifications portugaises.

Ses ruelles étroites impraticables aux voitures, ses maisons avec leurs patios aux murs recouverts d'*azulejos*, sont bien les mêmes que dans les villes anda-

louses; en quittant la région d'Almeria, de Grenade, d'Algésiras, on n'a pas changé de pays. Si, par la pensée, vous revêtez les Marocains de la *capa* et du *sombrero*, vous aurez des Espagnols, et de même si vous couvrez un Andalou du costume africain, vous aurez le Maure, le Maure « baptisé ». Ici vous retrouvez les Espagnols dans l'expression du visage, dans l'obstination, l'*entereza* écrite sur les physionomies. Même inertie de pensée; si vous leur demandez : « Pourquoi ceci ou cela »? ils répondent : « C'est la coutume. » Même refrain politique : « Mauvais Gouvernement, ici », me dit mon muletier en hochant la tête. Mêmes lamentations sur le cadavre du passé; depuis quatre siècles, le Maure pleure « Karmattah » (Granada) et l'Andalousie. Ainsi de l'autre côté, on pleure les colonies perdues.

Cependant le progrès marche : un gros personnage maure, homme à idées larges, me vanta les avantages de la civilisation; il se promettait de faire étudier son fils; et comme je lui demandais quelle éducation il faisait donner à sa petite fille, qui était là, jolie enfant de neuf ans, à la physionomie intelligente, il me regarda stupéfait : De l'éducation à une fille! L'enfant ne savait pas lire et n'apprendrait jamais.

Pauvres Marocaines du « monde »! Pauvres Marocaines du peuple! Celles des campagnes environnantes, vrais paquets de hardes, la tête et les épaules couvertes, les jambes nues, montrant leurs cuisses, apportent au marché de la ville les légumes, le bois, le charbon, tout cela sur leur dos avec le mioche, cheminant à côté de leur homme, fièrement monté sur le *borrico*, selon la tradition, couchant dehors accroupies contre un mur!

Et au milieu de ce monde fanatique, misérable et sauvage aux portes de la civilisation : grands diables aux burnous sales, Juifs en caftans, mendiants jonchant la nuit le sol des rues, prisonniers affamés tendant la main par la fenêtre de leur prison, harems fermés, mosquées interdites aux infidèles, arrivées de caravanes, jongleurs, charmeurs de serpents, des hôtels confortables, des groupes de touristes, d'Anglais, de *misses* l'ombrelle à la main.

On dit que la colonie française a beaucoup augmenté ici depuis les arrangements diplomatiques, mais j'y ai vu surtout l'Angleterre, ses sujets, ses bateaux, son commerce. Gibraltar tire du Maroc des denrées alimentaires, des animaux de boucherie, — ces pauvres bœufs qu'on embarque en les soulevant par les cornes au moyen d'une grue.

8 000 Espagnols, ouvriers, petits commerçants, etc., habitent Tanger, et leur nombre va en augmentant.

Le commerce maritime de l'Espagne est considérable et la flotte commerciale importante. Outre la compagnie transatlantique de Barcelone, subventionnée par l'État, il existe de prospères compagnies de cabotage à Séville, à Bilbao, à Gijon. On compte 650 vapeurs et 1 200 voiliers d'une capacité de 700 000 tonnes. La navigation a augmenté de 40 p. 100 dans ces dernières années ; elle dépasserait celle de la France.

Les exportations, qui étaient en 1899 de 706 millions de pesetas, se sont élevées en 1903 à 810 millions. Il est vrai que les minerais en forment la plus grande partie, les minerais bruts, qui se vendent 16 francs la tonne et que l'Angleterre ou l'Allemagne revend

600 francs après les avoir convertis en machines. Autant de travail et d'argent dont le pays est privé.

Les importations ont baissé au contraire : de 1 045 millions de pesetas en 1899, elles ne furent plus que de 833 millions en 1903.

En 1902, la France a envoyé pour 152 millions de pesetas et reçu pour 174. Les envois de l'Angleterre se sont élevés à 188 millions, et elle a reçu pour 310 millions.

XI

COUP D'ŒIL SUR LES MŒURS ADMINISTRATIVES

Les « Caciques ». — Sans-gène dans les élections. — Un parlementarisme original. — Les fonctionnaires et les patentables. — Comment on entend l'assistance. — L'armée. — Le régiment des colonels. — Ce que c'est que le service obligatoire.

On a dit qu'on pourrait faire un curieux livre sur la Péninsule en mettant d'un côté les lois, les règlements de l'autre, en regard, la manière dont ils sont appliqués. L'organisation actuelle remonte à 1834, après les luttes constitutionnelles, c'est leur 89. Alors, comme chez nous, pour détruire l'esprit régionaliste, on créa les départements, 49 *provincias* administrées par un préfet, *Gobernador civil*. L'administration judiciaire reproduit à peu près la nôtre. Le code fut unifié, sauf pour la Catalogne où subsistent encore des lois civiles particulières. La Chambre des députés est élue par le suffrage universel. Tout Espagnol de vingt-cinq ans, ayant deux années de domicile est électeur. Le Sénat est composé d'abord de sénateurs

de droit : grands d'Espagne, pouvant justifier de 60 000 francs de rente, archevêques et évêques, amiraux et généraux chefs de corps d'armée. Les autres sont, ou nommés à vie par le roi, ou élus par les grands corps de l'État, Académies, Universités, Conseils généraux, etc. Le roi a le droit de dissolution. Sa liste civile est de 9 millions de pesetas.

Tout est donc parfaitement organisé en théorie; mais dans la pratique, c'est l'arbitraire, le bon plaisir, le népotisme, la corruption; c'est ce qu'on appelle ici le *caciquisme*, c'est-à-dire le summum de toutes ces belles choses. C'est l'influence des gros bonnets de village, de bourgade, de département, autant de *cheiks* maures à des degrés divers qui, suivis de la foule de leurs protégés, employés, domestiques, clients de toutes sortes, servent tel ou tel parti politique, lui vendent leurs hommes et reçoivent en échange, pour eux et les leurs, places, honneurs, fonctions et sinécures.

Les caciques sont les grands agents électoraux; ils font ces fameuses élections, vraie comédie tournant parfois au tragique.

Les dernières élections espagnoles ont indiqué certainement un réveil de l'opinion mais limité à quelques régions, aux grandes villes, à l'est, où elle est mieux formée; dans la masse du pays, les traditions ont continué. Le suffrage universel est resté ce qu'il était, la plus burlesque des farces. Ici les gens indépendants ne se dérangent jamais pour aller voter; ils laissent ce soin aux stipendiés du pouvoir que l'on recrute parmi les agents inférieurs, *serenos*, etc., et aux pauvres diables obligés d'obéir aux ordres d'un maître ou d'un patron. D'ailleurs, dans la plupart des

cas, il n'y a pas de vote du tout. Le gouvernement fait ses petits calculs d'après les listes électorales : dans tel endroit, s'il y a par exemple 1 000 électeurs inscrits, il s'en attribue 800 et en marque généreusement 200 pour l'opposition probable. Ceci a lieu surtout dans les campagnes. Dans les centres, où la population est moins moutonnière, on a recours à des trucs variés plus ou moins raffinés, selon son esprit. Il y a d'abord le procédé bien connu de faire voter les morts, et quatre ou cinq fois certains vivants qui, enregimentés, vont de section en section déposer leur bulletin; comme il n'y a pas de carte électorale et que la carte d'identité, la *cedula*, suffit, c'est chose facile. Un député exposait un jour à la Chambre qu'à Madrid, lors des élections municipales de 1901, on avait tout simplement doublé le chiffre des votes d'une des rues les plus connues de la capitale, *la calle Alphonse XII* qui longe le *Retiro*, en n'oubliant qu'une chose, c'est qu'elle n'est bâtie que d'un seul côté, l'autre étant occupé par la grille du parc.

Il y a aussi cette combinaison ingénieuse, la *ronda*. Le candidat recrute une troupe de gens, vingt, trente, cinquante selon le cas, qu'il charge d'aller voter au nom des électeurs morts depuis les dernières élections et non encore rayés des listes. Seulement comme chaque candidat a sa bande, il s'agit d'arriver les premiers; la science consiste à se lever de bonne heure. En Espagne ce n'est pas si facile que cela. Parfois aussi, dans l'excès de zèle, on vote pour un vivant, et si par hasard le *vrai* arrive à la salle du scrutin, on lui démontre preuves en main qu'il a déjà voté, et qu'il pourrait bien être puni pour avoir tenté de le faire deux fois.

Dans le midi, dans les provinces d'Alméria, de Malaga, de Grenade, les élections sont toujours accompagnées de violences, coups de couteau, coups de feu souvent suivis de mort d'hommes. Mais il ne faudrait pas voir en cela une protestation contre les agissements de l'autorité, ni rien de politique, la politique étant surtout un prétexte pour assouvir les vieilles rancunes, vider les querelles de famille ou de clocher.

Il en résulte des chambres composées selon le bon plaisir du gouvernement au pouvoir, tour à tour conservatrices ou libérales d'après les deux partis classiques qui se succèdent alternativement, — on ne sait pas bien pourquoi, car ils se ressemblent comme deux gouttes d'eau; mais cela fait tout de même un petit changement, comme à un malade qui se retourne dans son lit; et puis on a l'illusion de faire du parlementarisme.

Si la Chambre gène ou ennuie, le gouvernement la dissout ou la proroge; c'est la manière habituelle d'appliquer le régime constitutionnel. Jusqu'à présent, le règne actuel s'est passé de prorogation en prorogation. Au début, M. Sagasta, alors président du Conseil, promit solennellement qu'aussitôt les fêtes du couronnement terminées, les Cortès seraient convoquées, l'interruption ne serait que de quelques jours. Le couronnement fait, un décret prorogea les chambres pour six mois, c'est-à-dire jusqu'au mois de novembre suivant, où elles furent dissoutes, et les élections reportées en mai 1903; puis, après une session de quelques jours, séparation des nouveaux élus pour prendre leurs vacances d'été et ne se réunir à nouveau qu'en novembre 1903. En 1904

encore prorogation ; on a ainsi « gagné » plus de deux années.

Une des conséquences du système, c'est le fonctionnarisme à outrance. Il est effrayant de voir à Madrid le flot d'employés que dégorgent, aux heures de sortie, les portes des ministères. Tout le monde crie contre le nombre excessif des fonctionnaires, et tout le monde sollicite des fonctions par la raison que la classe moyenne ne connaît pas d'autres débouchés.

Valera, l'illustre écrivain, dans une de ses premières œuvres et des plus caractéristiques, *Les Illusions du Docteur Faustino*, dépeint les mésaventures d'un jeune hidalgo andalou qui, après avoir essayé de tout, finit par « où commencent les autres », par « voir que le budget est l'hospice des mendiants en redingote, l'hôpital des *pordiosos*, des « pour l'amour de Dieu s'il vous plaît » qui ont de la lecture », — et demande une place.

Il est vrai que la plupart de ces places sont fort peu rétribuées. Si c'est l'extrême division du travail, c'est aussi l'extrême division des salaires. Mais les habiles savent se rattraper : il y a le pays à exploiter, ses finances, ses octrois, ses douanes, les revenus des orphelinats et des hôpitaux, etc. ; il y a le budget, qui luit pour tout le monde.

Par exemple, bien que le mandat de député soit gratuit, on y trouve fréquemment le moyen de s'enrichir. C'est surtout à leurs hommes politiques que les Espagnols appliquent le nom de *presidio suelto*, de bagne lâché.

Il semble que beaucoup ne peuvent voir un chiffre sans être tentés de le truquer. Des polémiques se

sont engagées même sur celui de la population et sur la question de savoir si l'Espagne n'avait réellement que 19 millions d'habitants indiqués par la statistique officielle, ou bien 26 à 28 millions comme certains le prétendent. Les communes abaisseraient leurs chiffres pour faire réduire leurs patentes et autres taxes. Ailleurs on dissimule la surface; le cadastre n'est pas fait, et des provinces riches comme Malaga et Murcie, payaient moins d'impôt que Tolède. Celle de Grenade n'accusait que la moitié de son territoire, soit 600 000 hectares au lieu de 1 200 000, et cela par suite de connivence avec les fonctionnaires chargés de l'assiette de l'impôt, qui, moyennant des pots-de-vin de dimensions « honnêtes » sont toujours prêts à réduire les cotes au quart.

Deux Anglaises me contèrent qu'ayant voulu acheter un bijou dans une grande ville de province, un aimable caballero, leur voisin de table à l'hôtel, les conduisit chez l'orfèvre. Leur choix fait, à leur grande surprise, le marchand se refusa absolument à en accepter le prix. Croyant à une courtoisie excessive de leur compagnon, qui aurait payé, elles déclarèrent formellement qu'elles ne pouvaient accepter sa gracieuseté.

« Mais je n'en ai fait aucune, dit-il; je n'ai rien payé moi-même. »

On s'expliqua : Il était le fonctionnaire chargé d'imposer les patentables; la belle montre garnissant son gousset était déjà un témoignage de reconnaissance de son ami le bijoutier; et il confia à ces dames édifiées que, ses appointements n'étant que de 3 000 francs, il les doublait, et au delà, par de petits suppléments de ce genre.

J'assistais un jour à l'arrivée des paysans au marché d'une petite ville du centre; chacun d'eux s'arrêtait devant l'employé des *consumos* (octroi) qui inspectait sacs et paniers, tâtait les bâts des ânes et des mules, puis disait gravement : « C'est deux, trois, quatre, six réaux. » Les paysans payaient, et, toujours grave, l'homme empochait l'argent. Quand tous furent passés, comme il restait sur sa porte, je m'approchai et lui dis :

« Mais vous n'inscrivez donc rien, ni ne leur donnez de quittance?

— Bah, fit-il, pour de si petites sommes! »

Les journaux, remplis de récits intitulés « Comme en Afrique », « Comme au Maroc » sont très édifiants à ce sujet. Récemment, c'était le scandale de la province de Cordoue qui fit tomber un ministère. L'administration municipale dans certaines villes avait réparti les impôts entre ses adversaires et gracieusement épargné ses amis. Puis ce fut la subvention de 280 000 pesetas accordée par le ministère à M. Romero Robledo, le célèbre politique récalcitrant, pour l'irrigation de ses domaines.

Les établissements de bienfaisance sont les pays de cocagne des administrateurs. L'assistance est très mal organisée; les gens s'en désintéressent, non par manque de charité, car les Espagnols sont en général très généreux et compatissants et il se fait parfois des legs énormes, mais c'est le clergé ou les couvents qu'on charge des aumônes; il est très rare qu'on en fasse à l'Assistance. Peut-être aussi en est-on détourné par les gaspillages et les malversations. Les journaux citaient un legs considérable fait il y a quelque vingt ans et resté en souffrance. Personne ne

sait où sont allés les revenus, sauf peut-être les administrateurs.

C'est pitié, en visitant le grand hôpital de Madrid, d'y voir les malades entassés, manquant d'air, d'espace, on dit aussi de médicaments. Il en est de même dans l'hôpital plus nouveau de la Princesa. On en est réduit à envoyer les malades dans de mauvais baraquements « provisoires » qui durent depuis dix ans.

A Zamora, disaient les journaux, il y a quelques années, les hospitalisés mouraient comme des mouches, faute d'aliments. Dans l'asile des vieillards, les orphelinats et l'hospice d'aliénés de Tolède, on mourait de faim; les orphelins couchaient entassés dans une vieille chapelle humide et dans la plus répugnante promiscuité. Tout cela malgré les beaux revenus de l'établissement.

Un préfet honnête et zélé, il s'en trouve, voulut nettoyer ces écuries d'Augias.

« On saura la vérité, dit-il; j'y perdrai ma place, mais peut-être le mal prendra-t-il fin. » On sut la vérité, déjà bien connue du public, mais qu'il fit connaître au ministre : « Pendant qu'on retranche le pain, la viande et l'air aux pauvres, disait-il, on paie aux fournisseurs le prix de détail. Cette même administration, qui manque de ressources pour transformer en asile à l'européenne les véritables cachots où vivent les aliénés, a trouvé 40 000 pesetas pour meubler d'élégants cabinets de travail à la Commission permanente de la députation provinciale (conseil général). Les orphelins ne reçoivent ni pain ni instruction; de cet orphelinat ne sortira jamais un homme utile à la société. »

Un an plus tard, je passai par Tolède et l'histoire des asiles me revint à l'esprit.

« Qu'en est-il advenu? demandai-je : le gouverneur civil? les améliorations?

— Oh! me répondit-on en riant, le gouverneur civil! il a perdu sa place bien entendu; il a dû donner sa démission. Quant aux améliorations, — et l'on rit de plus belle, — les enfants couchent sur les mêmes grabats, les vieux mangent le même brouet, les aliénés gémissent dans les mêmes bouges qu'auparavant et, comme auparavant, la députation provinciale empoche l'argent. »

Et tout cela, les journaux le crient, le répètent à satiété, sans rien voiler, car la presse jouit d'une très grande liberté. Mais les choses suivent leur train. On n'a que la satisfaction d'avoir parlé.

Naguère encore, l'armée espagnole était un magnifique terrain pour toutes ces excroissances. Les grades dus à la faveur, le nombre énorme des officiers supérieurs, hors de proportion avec celui des soldats, excitaient la risée aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur. On trouvait là, non seulement le « régiment des colonels », mais celui des généraux. L'armée a compté dix maréchaux et plus de cinq cents généraux. J'ai connu un général qui me dit avoir obtenu son grade à trente-six ans et avoir été promu colonel à vingt-deux ans. Ce n'était ni Hoche, ni Bonaparte, mais simplement le fils du ministre de la Guerre d'alors. Aujourd'hui des améliorations ont été apportées; on ne voit plus dans les écoles militaires des cadets de treize ans, ni au régiment des sous-lieutenants de seize.

Ce qui n'a guère changé, c'est la condition du

soldat, du « petit soldat », c'est le cas de le dire, maigre, noiraud, chétif, mal nourri, mal logé, chaussé d'espadrilles en été, courbé sous le sac qui, recouvert du petit manteau trop court, lui forme une bosse au dos; très minable en somme dans son uniforme râpé. Là aussi on a bien un peu amélioré, principalement dans le corps d'élite de l'artillerie; la cavalerie très bariolée, beaux hussards verts, rouges, bleus, tirant l'œil et surtout les beaux yeux, a été pourvue d'un casque à l'allemande.

Quelques socialistes étant allés demander à M. Sagasta, alors président du Conseil, de faire appliquer la loi sur le service obligatoire, il répondit que ce n'était pas possible à cause du mauvais état des casernes, tout à fait impropres à recevoir des fils de famille.

Elles ne sont bonnes que pour les fils du peuple, comme les souffrances des longues années de guerre à Cuba, où tant d'entre eux ont perdu la vie, d'où tant d'autres sont revenus blessés, mutilés, infirmes, réduits à mendier un morceau de pain, l'État ne leur donnant ni pension, ni secours. C'est quand on a vu les rapatriés de Cuba tendre la main qu'on peut dire : « Pauvres petits soldats! »

Pourtant le service militaire est obligatoire pour tous; la loi existe sur le papier, en théorie comme tant d'autres; en réalité le rachat persiste et le service est obligatoire — pour ceux qui n'ont pas 1 500 pesetas ou environ pour se racheter. Le vrai motif, c'est que l'État a besoin de cet argent.

Il faut dire que la caserne, toute misérable qu'elle soit, vaut encore mieux que le chez soi de tant de pauvres hères pour lesquels l'armée est encore éduca-

trice. Dans le peuple même, on est hostile à l'idée de l'obligation du service personnel. J'ai parlé bien des fois avec des soldats, des gendarmes, des simples qui avaient passé par là. Tous disaient : « Le service obligatoire, non, voyez-vous, en Espagne, ce n'est pas possible. Si les fils des riches entraient au régiment, on leur donnerait les grades ; les pauvres diables ne pourraient plus devenir *cabos* ni sergents, et il y aurait encore plus de corvées pour eux, car les riches n'en feraient pas plus qu'ils ne feraient l'exercice ».

Depuis 1899, l'effectif de l'armée active est de 80 000 hommes en temps de paix, mais cet effectif nominal est loin d'être complet, car faute d'argent, l'on n'appelle qu'une partie des classes.

On sait que les grands projets d'armement et de réorganisation de l'armée et de la flotte n'ont jusqu'à présent pas eu de suite, heureusement pour l'Espagne et ses finances.

La flotte, qui n'est plus rien depuis la guerre de Cuba, et qui hélas! n'était rien auparavant, se compose aujourd'hui de 6 cuirassés, dont le *Pelayo*, qui est chargé, à toutes les démonstrations navales, de figurer « la flotte espagnole ». Il y a en outre 40 bâtiments de tous genres, inutilités pompeuses, qui n'en paradèrent pas moins dans des revues navales, vieux jouets pour amuser le roi enfant.

Dans ce simulacre de flotte, il y a 1 amiral, 6 vice-amiraux, 15 contre-amiraux, en tout 752 officiers, et en outre, 7 ou 800 employés, aumôniers, etc. ; plus d'officiers que de matelots.

A tout ce chaos administratif correspond le chaos politique inextricable. C'est ici surtout qu'on peut

employer la belle formule : « Le char de l'État navigue sur un volcan. » Seulement il n'avance pas, ce « navire », « il piétine sur place ».

Et cet état de choses peut se prolonger encore longtemps, puisque l'agitation politique n'est que le duel séculaire entre les principes et les faits, entre l'inertie mauresque de la masse et les efforts de l'élite pour l'européanisation.

XII

LES ÉCOLES

La théorie de l'instruction obligatoire. — Écoles à Madrid. — Un maître d'école couronné par l'Académie. — Les universités. — Oviédo. — Salamanque. — Les universités catholiques. — L'influence française.

Tout ce beau système fleurit dans l'enseignement. Certes on a fait des progrès; les désastres ont produit un certain résultat, d'abord de faire naître une opinion; on sait qu'on est ignorant; même les « Africains » de Ronda savent qu'il existe au monde une chose appréciable qui s'appelle l'Instruction, et c'est déjà quelque chose. Un ministère de l'Instruction publique a été créé. Auparavant il était joint à ceux des Travaux publics, du Commerce et autres « futilités » sous la rubrique de *Fomento*.

Beaucoup de projets de réformes ont été élaborés dans ces dernières années, mais les gens restent sceptiques à ce sujet : « Des réformes, me disait un étranger éclairé qui habite l'Espagne depuis trente ans, des réformes, allons donc! c'est qu'on veut créer des places pour quelqu'un. »

Ici également, théorie et pratique sont deux. Dès 1857, c'est-à-dire il y a près de cinquante ans, l'instruction obligatoire a été établie en même temps que la gratuité pour les enfants pauvres, et cependant, en 1904, les deux tiers des Espagnols ne savent pas lire; les trois quarts des enfants ne fréquentent pas l'école.

Le nombre des illettrés est évalué à 60 pour 100, et beaucoup de *lettrés* savent tout juste signer leur nom.

Les parties les plus arriérées sont le *Levante*, la province de Malaga, les Canaries, et en général le midi et les pays montagneux; dans ces villes et bourgs célèbres, Ronda, Alméria, Grenade; dans les sierras autour de Xérès, de Cuenca; sous ce ciel lumineux, ce soleil de feu, derrière ces yeux de flamme, se trouvent des cerveaux plongés dans les profondes ténèbres d'une ignorance toute marocaine.

On compte environ 25 000 écoles publiques, auxquelles il faut ajouter de nombreuses écoles congréganistes. C'est un chiffre respectable, si elles étaient fréquentées, si c'étaient des écoles. Elles sont divisées en supérieures et en élémentaires; les programmes sont suffisants, si on les appliquait.

Il y a bien les commissions scolaires, dont le curé est président de droit, mais, dans les campagnes, elles ne fonctionnent pas et le curé est toute la commission.

Dans le personnel enseignant, on compte beaucoup d'instituteurs et d'institutrices intelligents, instruits, capables; j'ai assisté à des concours publics, des *oposiciones* qui faisaient supposer des études suffisamment élevées; j'ai vu aussi des écoles bien tenues. Depuis une vingtaine d'années enfin que l'on fait,

défait, refait et tâtonne, forcément bien des choses ont été améliorées; mais qu'est-ce que des efforts isolés, individuels, contre tant d'obstacles opposés par la routine séculaire et par l'esprit réactionnaire.

Il en est ainsi même dans les écoles de Madrid, où il n'y en a pas la moitié du nombre nécessaire. Lors du couronnement du roi, et dans un but de popularité, la reine régente prit l'initiative d'une souscription publique pour en créer quelques-unes; la capitale en est réduite à avoir recours à des aumônes de ce genre.

Je vis dans un gros village de Galice un parfait spécimen des écoles des campagnes : une masure basse, au fond d'une cour sale, jonchée de tiges de maïs desséchées. L'air d'abandon, le silence, les émanations d'un réduit près de la porte, me firent d'abord douter et reculer. Mais au-dessus de l'entrée étaient bien l'écusson royal surmonté de la croix, et l'inscription : *Escuela de niños*; je n'eus plus de doute. D'ailleurs quelques gamins qui jouaient sur le chemin me renseignèrent :

« Nous attendons le maître, me dirent-ils, nous ne savons pas s'il viendra. »

Le maître ne vint pas : aubergiste, factotum du cacique, il avait tout autre chose à faire que de tenir son école.

Les instituteurs aussi sont divisés en deux catégories, ceux des villes, qui gagnent 3000 pesetas et plus, chiffre doublé parfois par des rétributions scolaires, et ceux des campagnes, qui reçoivent 700 pesetas au maximum; beaucoup n'ont qu'un traitement de 250 francs. Il est vrai qu'on leur permet de cumuler, d'être domestiques du curé, souffre-dou-

leur du cacique, etc. Parfois aussi ils sont récompensés, même en ce bas monde, comme dans le cas suivant, que je trouve dans un journal :

« Dans la répartition des prix de vertu décernés « par l'Académie espagnole, il en a été décerné un à « don Damaso Garcia Mendez, qui fut pendant cin- « quante-trois ans maître d'école du village de « Nembro, dans la province d'Oviédo, et qui avec un « modeste traitement de 250 francs par an, et au « milieu de terribles vicissitudes chrétiennement sup- « portées, a pu arriver à l'âge de soixante-quinze ans, « après avoir secouru ses parents jusqu'à leur mort « et élevé chrétiennement ses dix enfants. »

Heureux même quand on payait à ces pauvres diables de maîtres leur maigre salaire! Jusqu'en 1900, l'enseignement primaire était à la charge des communes, et le maire, le cacique de maints petits endroits, se faisaient un devoir d'affamer le maître s'il ne leur plaisait pas. Toute l'Espagne a retenti de ces histoires de magisters n'ayant rien touché depuis des mois et parfois des années; les *zarzuelas* ont reproduit à l'envi leurs figures faméliques. Aujourd'hui ils sont rétribués par l'État.

D'après les critiques compétents, l'enseignement secondaire et l'enseignement universitaire sont extrêmement faibles. Ils furent organisés en 1845 d'après le système français; seulement les lycées, au nombre de soixante, n'ont pas d'internat.

On reproche aux universités l'insuffisance des études scientifiques, qui se bornent à copier des manuels étrangers, la pauvreté des bibliothèques en ouvrages modernes, la liberté laissée aux étudiants

de ne pas assister aux cours, pourvu qu'ils s'y fassent inscrire, etc. Ce n'est réellement qu'un enseignement secondaire sous le nom plus décoratif d'enseignement supérieur, et tout l'enseignement moderne est à organiser.

Les examens portent sur des séries de questions connues d'avance et tirées au sort. Leur fréquence est plutôt nuisible aux études. Chose pire, la protection, les recommandations, venant au secours des médiocrités, sont encore le plus sûr moyen de réussir.

Des dix universités, celle de Madrid est certainement la première quant au niveau des études et au nombre des étudiants; elle compte 80 professeurs parmi lesquels MM. Azcarrate, Giner de los Rios, Menendez Pidal, Hinojosa, Ramon y Cajal, et près de 6 000 étudiants, dont 3 000 pour le droit, qui mène à tout et surtout à la politique; et 1 500 en médecine.

La petite Université d'Oviédo se distingue de la torpeur de la plupart des autres par l'élévation du but et l'érudition de ses professeurs. Elle ne compte que deux facultés et a pu grouper plus facilement des hommes de mérite, instruits, chercheurs et pleins de zèle, tels que MM. Posada et Altamira. Elle avait comme professeur de littérature Leopoldo Alas, si connu comme critique sous le pseudonyme de Clarin, et qui mourut prématurément en 1900.

Ces professeurs ont même créé une université populaire, école de sciences sociales et politiques qui est très suivie. Le milieu s'y prête à merveille, car dans nulle autre région on ne recherche l'instruction autant que dans les modestes Asturies.

Les professeurs d'Oviédo appartiennent à cette élite formée par le centre intellectuel indépendant ayant à sa tête M. Giner de los Rios, le maître dont l'influence a irradié un peu partout dans le pays.

Salamanque est l'une des plus attardées quoiqu'elle ait 1 200 étudiants attirés par ses importantes fondations, ses nombreuses bourses.

Elle a cependant des professeurs d'une haute valeur, comme M. Pedro Dorado, professeur de droit criminel, qui s'attira les foudres de l'archevêque par ses doctrines matérialistes. Son cours fut mis à l'index. Le recteur est M. Miguel de Unamuno.

L'Université a moins à souffrir que l'enseignement secondaire et primaire de la concurrence congréganiste, car, en général, la petite bourgeoisie est restée fidèle à la vieille Alma Mater. Mais partout où il existe une bourgeoisie riche, il y a aussi des universités libres, de Jésuites à Bilbao, à Barcelone, à Madrid; et, à l'Escorial, dans le palais même, prêté par la Couronne, il s'en trouve une dirigée par des Augustins.

Ces universités, à la vérité, n'en sont pas véritablement, puisqu'elles ne peuvent conférer les grades, que leurs élèves doivent demander à celles de l'État.

On s'appuie parfois sur l'opinion de l'illustre érudit M. Menendez y Pelayo, qui attribue la faiblesse de l'enseignement supérieur aux réformes de 1845, imitées de l'étranger, de la France, de sa centralisation, et qui auraient détruit le génie national et les traditions. Ce qui est vrai, c'est que dans le désordre épouvantable où l'Espagne était plongée depuis plus de deux siècles, un peu d'ordre du moins a été

apporté, et cela grâce à l'influence française, celle de toute l'Europe cultivée passant par la France et sa langue. « Garder les traditions » est un beau mot, mais qui signifie ici garder la routine des trois derniers siècles.

XIII

QUELQUES NOTES SUR LA LITTÉRATURE ET L'ART

Pereda. — Blasco Ibañez. — Les *Cantares*. — Les jeux floraux. — Campoamor et sa popularité. — Perez Galdos. — Mme Pardo Bazan. — Le *genero chico*. — Le Musée moderne. — Le Prado. — Un tableau vivant par Velasquez. — Comment certains Espagnols ont fait fortune aux dépens des Français.

L'Espagne ne lit guère; le peuple pas du tout et pour cause, et la classe moyenne lit fort peu les anciens comme les modernes. On a toujours le nom de Cervantes sur les lèvres, le plus souvent sans l'avoir lu. Chez nous, on se remet à la langue et à la littérature espagnoles; récemment on a traduit des nouvelles de Blasco Ibañez, on a joué *Electra* à Paris, et il faut espérer qu'on ne s'arrêtera pas là. Lire Perez Galdos, Campoamor, Blasco Ibañez, Pereda, Mme Pardo Bazan et tant d'autres, c'est faire une incursion dans l'Espagne actuelle, si intéressante à tous les points de vue, surtout quand elle est dépeinte par de tels artistes.

L'Espagne littéraire n'est pas morte avec les grands classiques des XVIe et XVIIe siècles; elle dormait seulement dans les académies fondées au XVIIIe par les Bourbons. Le XIXe siècle a été fécond; il a produit Espronceda, Larra; puis sont venus Zorilla, le poète lyrique couronné solennellement à Grenade, à la langue sonore, pompeuse, vraiment castillane, et ces auteurs dramatiques si profonds, Tamayo, avec son fameux *Drama nuevo*, et surtout Ayala, dont le *Tanto por Ciento*, — le tant pour cent, — le *Tejado de Vidrio*, — le toit de verre, — sont des perles littéraires.

Echegaray, le célèbre dramaturge, vint un peu plus tard, en même temps que les fins romanciers Alarcon et Valera; Alarcon, l'élégance même dans un style concis, nerveux, délicat, et dont les nombreux romans, les jolies nouvelles sont autant de bijoux finement ciselés. Dans son beau roman, *Le Scandale*, sa fine psychologie, alliée à la doctrine chrétienne de l'humilité et du repentir, est de la philosophie bien nationale, par cette résignation récompensée, au dénouement, par le gros lot du bonheur qui échoit au héros.

Valera, mort depuis peu, ne faisait plus que de la critique; la plupart de ses délicieux romans, *Doña Luz*, *Pepita Jimenez*, etc., ont été traduits et sont connus à l'étranger.

On parla beaucoup, il y a quelques années, du fameux *Pequeñeces* par le père jésuite Coloma, roman à clef de la société madrilène, ce qui fit son succès. Il a été traduit en français. Pereda est justement goûté par ses romans pleins de fraîcheur et de charme, où il décrit la nature et les mœurs du nord du pays. Le roman de cette pauvre fille de pêcheur, *Sotileza*, est un petit chef-d'œuvre. Mais il ne faudrait pas en

conclure que toutes les œuvres de Pereda ne sont que fraîcheur idyllique et simple peinture de mœurs populaires; il soutient au contraire et très visiblement une thèse, prêche la vie des champs, qui est très belle quand elle n'est pas prêchée, le « restez au village, restez dans votre classe » qui ne s'impose pas. Il fait ses gentilshommes campagnards trop beaux, trop hidalgos, ses parvenus trop repoussants.

Combien sont plus vraies, dans leur couleur éclatante, leur vie intense, les délicieuses nouvelles de Blasco Ibañez. *Entre les Orangers*, *La Barraca*, *Fleur de Mai*, peintures des mœurs populaires à Valence, patrie de l'auteur, qui en est en même temps le fougueux député républicain, sans que, chose étonnante, et dont on doit lui être reconnaissant, aucune thèse ni rien de politique ne transpire dans ses œuvres littéraires.

MM. Picon et Palacio Valdès sont aussi des romanciers de talent, le premier, de l'école naturaliste, le second, un fin, un délicat, goûté du petit nombre. Parmi les auteurs de courtes nouvelles, les *cuentistas*, M. Nogala s'est signalé par de vrais petits bijoux.

Parmi les poètes, je nommerai en passant MM. Manuel del Palacio, Grillo, Balart, le critique qui fit ce beau volume de poésies, les *Dolorès*. L'Espagne ne manque pas de poètes, sans parler des innombrables auteurs de *Cantares*, ces petites pièces anonymes, dans le genre des *peteneras* andalouses.

Tous ceux qui l'ont visitée ont entendu ces petits couplets, les uns poétiques, comme celui-ci :

Les cyprès de ta maison
Sont vêtus de deuil;

C'est parce qu'ils n'ont pas de fleurs
A l'offrir en tribut.

En voici un humoristique :

Monsieur l'Alcade en chef
Ne prenez pas les voleurs,
Car vous avez une fille
Qui dérobe tous les cœurs.

Un autre sentimental :

J'ai dans l'âme deux baisers
Dont le souvenir ne me quitte pas :
Le dernier baiser de ma mère,
Le premier que je te donnai.

Tout le monde récite, chante ou compose ces petits quatrains, qui comptent quelques poètes de valeur, à côté d'une nuée d'imitateurs; car tous les amoureux — c'est-à-dire tous les Espagnols — commettent leurs petits *cantares* où ils chantent le soleil, la lune et les beaux yeux de leur belle, plus brillants que tous les astres réunis.

La poésie est même devenue fort en vogue dans les villes de province par suite des fatals encouragements des Jeux floraux. Les premiers, à Barcelone, en langue catalane, avaient leur raison d'être par les anciennes traditions, le désir de faire revivre littérairement la langue nationale, mais cela se répandit comme une tache d'huile, moins concours de poésie que de vanité locale. La ville choisit un *mantenedor*, un président d'honneur, quelque homme politique qui fera le grand discours, clou de la fête. Le poète lauréat, lui, choisit une reine qui, elle, se choisit une cour d'amour, et la cérémonie a lieu avec une pompe sur la grandeur de laquelle les journaux du cru ne taris-

sent pas, décrivant le charme, la grâce, les toilettes de cette reine et de cette cour enchanteresse. Ce qu'ils ne disent pas, ce sont les jalousies, les rivalités, les haines même que suscitent ces choix, car tout le monde, surtout ces dames, est occupé de tout autre chose que de poésie.

Les auteurs qui me paraissent le mieux représenter le mouvement littéraire actuel et qui sont arrivés à se vulgariser, presque à se populariser, sont, au premier rang, le poète Campoamor, bien qu'il soit disparu depuis quatre ans; puis Perez Galdos, très lu dans le milieu bourgeois qui s'intéresse à quelque chose, et enfin Mme Pardo Bazan.

Campoamor est devenu si vraiment populaire que ses poèmes ont les honneurs de la carte postale illustrée. Le petit bourgeois, la jeune *señorita* qui n'ouvrent jamais un livre, connaissent les *Doloras* de Campoamor, récitent *Le Train express*, — *Si je savais écrire*, — *Le Baiser*, etc. Pour les Espagnols, c'est le poète par excellence, la poésie incarnée.

Et ils ont raison, il les dépeint si bien! Nul ne sut mieux rendre ce mélange de scepticisme et de crédulité, de rêverie et de prosaïsme, cette obsession de l'amour, qui sont le fond de l'âme espagnole, et en faire un heureux composé très simple et très naturel, exprimé en une langue si claire, si facile. Sa philosophie non plus ne force pas l'esprit à de pénibles efforts, ni à planer trop haut. C'est tout ce qu'il y a de plus familier, de plus terre à terre, et de plus vrai aussi, comme dans ce quatrain par exemple :

Vingt ans ont passé, il revient
Et en se revoyant, elle et lui, ils s'écrient :

— Dieu du ciel, est-ce lui, celui-là?
— Ah! grand Dieu est-ce bien elle, celle-là?

Son scepticisme, il l'a résumé dans ces quatre vers :

Dans ce monde trompeur,
Rien n'est vérité ni mensonge,
Tout est selon la couleur
Du verre à travers lequel on regarde.

Et dans ceux-ci encore :

Je te dépeindrai dans un chant
La roue de l'existence :
Pécher, faire pénitence
Et puis recommencer.

En amour également c'est un sceptique :

— Tu m'as été infidèle,
Et tu m'avais promis de m'aimer toujours!
— Que veux-tu? je le croyais,
Je n'ai pas menti, j'étais sincère.

Ce n'est pas très réconfortant, mais le réalisme de l'idée répond à l'instinct national, et la simplicité de la forme attire, cette forme brève, concise, au vers court, qui reste plus facilement dans la mémoire et qui a contribué à le populariser, ou plutôt à l' « embourgeoiser » puisqu'il ne peut être question ici du peuple, qui ne lit rien.

En prose et dans un autre ordre d'idées, Perez Galdos tient une place analogue, et, Dieu merci, il la tient réellement car il est bien vivant, lui, jeune encore, étant né aux Canaries en 1850 et plein d'activité. C'est l'auteur le plus apprécié de ses compatriotes et c'est lui encore qui rend le mieux l'Espagne moderne avec ses traditions mourantes, ses aspira-

tions toujours déçues, toujours renaissantes, son inquiétude et ses tourments. Il était bien le psychologue habile fait pour rendre cette société moderne, indécise et compliquée.

L'œuvre de Perez Galdos est en vérité colossale, une vingtaine de romans peut-être; puis une trentaine d'ouvrages historiques, ces *Episodios nacionales*, commençant à Trafalgar, pour ne s'arrêter qu'à la mort de l'auteur, sans doute. Il vient d'en entreprendre la quatrième série, dont le premier volume est intitulé : *En l'an 1848*.

On peut critiquer cette œuvre au point de vue de l'art pur, dire que c'est fabriqué légèrement et trop vite; on n'en peut nier la beauté simple et poignante parfois, comme dans ses superbes descriptions de Trafalgar, de la bataille de Baylen, du siège de Saragosse; pas plus qu'on ne peut nier la fidélité des tableaux des mœurs et de la vie de l'époque; c'est beau, c'est imposant.

Dans sa série de romans, même souci de reproduire l'âme de la société actuelle, l'époque de la reine Isabelle II dans *La de Bringas*; la dévote féroce, la *beata*, dans *Doña Perfecta*, son œuvre la plus connue, qui a été traduite dans presque toutes les langues de l'Europe. Et les « chères madames » que nous trouvons dans l'*Incognita* et dans *Realidad*, les chères belles qui vont tuer le temps aux séances de la Chambre, croquant les caramels offerts par les députés, attendant impatiemment la discussion politique, tandis qu'un imbécile s'obstine à vouloir parler du budget; que c'est nature cela!

Un petit bijou, c'est *Marianela*, la pauvre fille laide dont s'éprend le jeune *señorito* aveugle qui la délaisse

pour une jolie fille, quand il a recouvré la vue. Elle en meurt; c'est une touchante idylle, sans thèse, pleine de fraîcheur. *Gloria*, en revanche, est une thèse très accentuée sur l'intolérance, ici excitée contre un Juif. Un thème analogue a fait le succès de son fameux drame *Electra*.

Il avait déjà essayé du drame et mis à la scène son roman *Realidad*; mais quoique cette pièce fût bien supérieure à *Electra* au point de vue littéraire, elle ne réussit pas. *Electra*, qui répondait à la question brûlante du moment, qui exposait les dangers de l'influence jésuitique, eut un succès délirant. La pièce était régulièrement accueillie par une tempête d'applaudissements, des tumultes, des bagarres et, immanquablement, par le chant de *La Marseillaise*. C'était une vraie manifestation politique où l'art ne tenait guère de place. Rien d'étonnant à ce que tout cela ait paru chez nous un peu déclamatoire et vieux jeu; mais en Espagne, c'est encore de l'actualité, c'est l'état d'esprit de la classe moyenne libérale. Tous les ouvrages de l'auteur sont la peinture de la lente formation de cette classe, de sa naissance laborieuse, de son enfance douloureuse, de son pénible et tardif développement.

Quant à Mme Pardo Bazan, je vois en elle l'aristocratie et le talent alliés, — l'Espagne éclairée s'intéressant aux idées du dehors, stimulée par l'exemple de l'étranger, — une minorité, mais qui compte.

Le talent tout viril de Mme Pardo Bazan et sa grande fécondité s'appliquent à tous les genres : elle a fait des biographies de saints, des contes, des légendes, des études historiques, des discours, de remar-

quables critiques. D'une activité infatigable, elle est toujours sur la brèche, remplissant journaux et revues de remarques frappées au coin du bons sens et de l'impartialité; récemment elle s'est exercée avec succès à l'art dramatique. Mais sa réputation est due d'abord à ses beaux romans : *Un Voyage de Noces*, plein de fraîcheur et de grâce; — *Los Pasos de Ulloa*, remarquable étude psychologique; — *La Morruña*, nouvelle de mœurs galiciennes décrites avec l'amour que l'auteur a voué à sa province natale. Tous portent le cachet du naturalisme : on sait que Mme Pardo Bazan se révéla par une étude sur le naturalisme, intitulée *La Question palpitante*.

Cette variété dans le talent, sa langue admirable, son don de vulgarisation ont fait de Mme Pardo Bazan une des premières figures de l'Espagne contemporaine. Et le pays lui en est reconnaissant, car je vois dans les journaux qu'il est question d'élever un monument à la célèbre autoresse.

Comme partout, c'est vers le théâtre que se portent les efforts littéraires; l'art dramatique est ici chez lui, ici il a un public, il est presque populaire. Il a d'excellents auteurs, Guimera, Dicenta, Benavente, Seller, la plupart catalans. Il a d'excellents interprètes, même sans parler des étoiles, de Mme Tubau et surtout de Maria Guerrero, qui par malheur va trop souvent en Amérique récolter des *pesos* dont on est moins prodigue en Espagne.

En musique, — comme en art dramatique d'ailleurs, — on se plaint que le goût du *genero chico*, de la pièce en un acte, empêche tout essor de l'art. Et

pourtant que de jolies choses en germe dans les airs si originaux des diverses provinces, dans les charmantes et nombreuses mélodies populaires si variées du nord au midi, *boleros*, *seguedillas*, *jotas*, *malagueñas*, mais qui n'ont pas été développées et mises en musique. Et pourtant l'Espagne eut ces maîtres de l'orgue, les Moralès, les Cabezon, les Vittoria qui, au XVIe siècle, donnèrent une si belle expression au sentiment religieux national.

Malgré cela, malgré les efforts des nombreux compositeurs du XIXe siècle : Arrieta, Gastambide, Oudrid, Barbieri, et de nos contemporains Breton, Chapi, Caballero, le maître catalan Pedrell, la musique espagnole n'existe pas, et la *zarzuela*, l'opéra-comique, a dégénéré en opérette en un acte improprement appelée *zarzuela*. On connaît ces petites pièces où le peuple surtout est mis en scène de la façon la plus réaliste, où marchandes de la halle, balayeurs, épiciers, ouvriers et ouvrières, etc., sont, non point des personnages de convention, mais des types pris dans la vie réelle, portant le costume et parlant le langage de leur condition ou de leur métier. Aristocrates et gens du peuple, bourgeois et élégantes *señoras* prennent plaisir à ces représentations, tant elles répondent au sentiment général ; mais à Paris, où l'on essaya de présenter la *zarzuela*, elle n'eut aucun succès ; on s'étonna de ce réalisme exagéré et l'on n'en saisit pas le sel, faute de connaître la langue.

Il faut dire que la plupart ne méritent guère d'attirer la vogue. Pour un petit bijou comme *Gigantes y Cabezudos*, de Caballero, ou le *Tambor de Granaderos*, combien de trivialités, de vulgarités, de scènes tombant dans la farce.

Le grand tort des peintres contemporains, c'est d'avoir des ancêtres, d'être effacés dans leur rayonnement. Ils restent dans l'ombre; on ne voit que Murillo, que Velasquez.

Cependant Madrid a des artistes comme Beruete, Moreno Carbonero et surtout Sorolla; la Catalogne a Casas, Rusiñol; la colonie de Rome a eu Villegas, aujourd'hui conservateur du musée du Prado; c'est le sculpteur Benlliure qui l'a remplacé comme directeur de l'école de Rome; enfin la colonie de Paris compte, parmi beaucoup d'autres, Checa, Rico, le jeune Madrazzo, de la quatrième génération de cette famille célèbre, Mme de la Riva Muñoz, le sculpteur Blay, etc.

Le Musée moderne, à Madrid, accentue encore le contraste entre le passé et le présent en ne montrant aucune œuvre des meilleurs peintres contemporains. Il n'y a rien de Sorolla, rien de Diaz; de Fortuny, rien qu'un petit tableau et l'esquisse de la fameuse *Bataille de Tetuan*, qui est à l'hôtel de ville de Barcelone. Mais en revanche les grandes toiles de sujets historiques et dramatiques abondent : *Testament d'Isabelle la Catholique*, *Jeanne la Folle devant le Cercueil de son Mari*, etc. Je ne dis pas de mal d'artistes tels que Pradilla, Rosalès, Gisbert; ils furent de leur temps, victimes de la mode des tableaux « politiques ». J'entends victimes au point de vue de l'art, car, sous le rapport plus pratique du profit, cela leur fut très avantageux. C'est un de ces tableaux politiques qui fit vers 1860 la gloire du peintre Gisbert, ce fameux tableau des *Comuneros de Castille* qui se trouve à la Chambre des députés.

Une des meilleures choses qu'on ait faites pour

l'art en ces dernières années, c'est l'amélioration de l'aménagement du musée du Prado. On a rendu l'entrée gratuite ; on a créé de nouvelles salles, une pour Murillo, en ajoutant aux toiles qui se trouvaient déjà au musée les tableaux provenant de l'académie de San Fernando, entre autres la célèbre *Sainte Élisabeth soignant les Teigneux*, un des nombreux « cadeaux », que s'était fait faire Soult en Espagne et qui, hélas, revint du Louvre en 1815.

On a créé également une salle de Ribera, où se trouvent maintenant l'*Échelle de Jacob*, le *Martyre de Saint Barthélemy*.

Les Goya enfin ont été transportés dans la grande galerie. Mais beaucoup d'œuvres de grande valeur sont encore fort mal placées ; des portraits par Sanchez Coello, par Pantoja de la Cruz sont en mauvaise lumière, et il en est de même des magnifiques portraits de Marie Tudor par Antonio Moro, ainsi que de plusieurs portraits par Carreño.

Dans le salon carré sont les 65 toiles de Velasquez ; les figures royales, pâles, raides, engoncées dans leur majesté et leurs vêtements étranges, ou se détachant sur les fonds de ciel et d'horizon du Pardo ; les figures de nains, d'idiots, de bouffons ; ces merveilleux portraits : duc d'Olivarès, reine Marie-Anne, petite Infante, petit prince Balthazar à cheval, le mignon cavalier, si hardiment campé, lancé dans le mouvement de sa monture, avec l'envolée de son écharpe rose derrière lui.

Le salon carré, c'est le sanctuaire ; le « Saint des saints », c'est la petite salle où les *Ménines* étalent leur merveilleuse page d'art et d'histoire : le peintre dans son atelier, faisant le portrait de la petite infante

en son monstrueux costume; les dames d'honneur avec les mêmes paniers bouffants et grotesques; les fous de cour et les nains avec la religieuse et le gentilhomme dans le fond; le roi et la reine entrant, aperçus dans une glace; tout cela résumant ce composé étrange d'imbécillité et d'art qui fut l'époque de Philippe IV.

Pour bien le comprendre, pour comprendre ces *Filandières* baignées d'air transparent, il faut avoir pénétré dans l'intimité de l'Espagne et de son atmosphère. Me trouvant en villégiature dans un grand domaine de Castille, jadis bien de monastère, je visitai la fabrique d'huile installée dans l'ancienne chapelle. On était en plein travail. Dans la demi-obscurité, je ne pus d'abord distinguer aucun détail, le vaste vaisseau n'étant éclairé que par le portail ouvert et une étroite fenêtre ogivale au-dessus de l'ancien chœur, occupé maintenant par la meule à broyer les olives. Une mule la tournait lentement, excitée de la voix par son conducteur, qui de temps en temps ramenait la pâte sous la meule, tandis que des aides l'emportaient au pressoir dans des corbeilles de sparte. Et chaque fois que la bête ou les gens revenaient sous la fenêtre, un vif rayon de soleil les éclairait au passage. Mais toute la chapelle restait sombre, sa haute nef baignée d'un demi-jour gris dans lequel se détachaient en noir les silhouettes des travailleurs. Et ces hautes voûtes remplies d'une atmosphère grise, cette traînée de lumière en haut, ces noires figures allant et venant, tout cela semblait un tableau de Velasquez, un tableau vivant, devant lequel on comprenait mieux à quel point il est le peintre de l'Espagne.

En sculpture aussi, que de choses admirables. Outre les maîtres, les Alonzo Cano, les Berruguete, les Montanès, à Séville; les Salzillo à Murcie, que de chefs-d'œuvre d'art secondaire, dus à ces artistes anonymes qui sculptèrent ou coulèrent en pierre, en bronze, en ivoire, en fer, en marbre ou sur bois les innombrables bijoux dispersés dans les innombrables églises, chapelles et cloîtres, monastères et palais; tombeaux comme ceux de la chartreuse de Burgos, stalles de chœurs de tant de cathédrales; bas-reliefs, médaillons de marbre, retables, vases sacrés, châsses, *custodias*, etc.

Et combien ont disparu dans les guerres d'invasion et les guerres civiles! On sait les avantages que la Vierge et les Saints — en or ou en argent massif — ont procurés aux guerriers de Napoléon ; mais parfois les Espagnols et les Anglais volèrent effrontément les voleurs.

Perez Galdos, dans un de ses *Episodios nacionales* intitulé *El Equipage del Rey José*, nous fait l'amusante et édifiante description des bagages qu'emportait Joseph Bonaparte lors de sa fuite de Madrid en 1813.

« Longtemps à l'avance, dit-il, on avait entassé dans des églises les objets réquisitionnés et volés, or, bijoux, meubles et tissus précieux, statues, tableaux, objets d'art variés pris dans les divers palais. Pendant des jours elles furent remplies du fracas assourdissant des coups de marteau des emballeurs. »

Enfin se mit en marche la file interminable des chariots et fourgons chargés qui couvraient des lieues. Malheureusement pour Joseph, tout cela n'alla pas bien loin. Par suite de la défaite de Vittoria, ces

richesses si bien acquises restèrent sur le champ de bataille; paysans et Anglais se ruèrent sur ce butin.

« Anglais d'abord, *guerilleros* ensuite se jetèrent sur le riche trésor abandonné. En peu de temps, joyaux, linge, dentelles, meubles, tableaux, argenterie, monnaie, objets de luxe, tout fut éparpillé sur le sol et mille mains fébriles les emportèrent de tous côtés. Il y eut des trocs, des marchés; le champ de bataille était changé en champ de foire. Beaucoup de villageois s'enrichirent des rapines de cette nuit-là, et dans les provinces de l'Alava et de Rioja, on trouve aujourd'hui des familles dont la fortune provient de la bataille de Vittoria. »

XIV

LA RELIGION

La foi dans le nord. — Notre-Dame del Pilar. — Les nombreuses pratiques. — Accompagnant « Sa Majesté ». — Le Rosaire des jeunes filles. — Les danses à la cathédrale de Séville. — Les processions. — La pensée des libres penseurs. — Le clergé. — Les congrégations, leur influence.

La situation religieuse de l'Espagne a bien changé; on peut en juger par le bruit qui se fait autour des congrégations. L'esprit de critique s'est beaucoup développé. Si vous parlez avec des hommes de la classe moyenne, presque toujours ils se déclarent libres penseurs; et beaucoup qui ne sont pas aussi catégoriques ont également cessé de pratiquer. Dans le midi et l'est, il en est de même des hommes du peuple qui, généralement sceptiques, ont abandonné la messe et les sacrements, laissant l'église aux femmes et aux « curés ». Toutefois il ne faudrait pas trop faire fond sur ces apparences; le culte a gardé son prestige pour l'immense majorité, surtout dans le nord, Catalogne, Navarre, Pays Basques; Pampelune est la

« Rome espagnole », la ville ultramontaine entre toutes; Bilbao, ville nouvelle n'ayant que quelques églises, regorge de chapelles. Barcelone et ses environs sont remplis d'églises et de couvents; elle a le célèbre pèlerinage de Notre-Dame de Montserrat, « la divine brunette », Notre-Dame de Bona Nova dans un de ses faubourgs, etc. Saragosse a sa *Pilarica*.

Ce n'est point sans émotion, je l'avoue, que j'aperçus pour la première fois les coupoles multicolores de Notre-Dame del Pilar, et c'est presque en frissonnant que je pénétrai dans la célèbre église. Rien de grandiose ni de majestueux cependant ne semblait justifier cet émoi. Le style Renaissance modernisé du XVIIIe siècle est des moins religieux et imposants; les décorations ne sont même point achevées, et la chapelle de la Madone, avec ses piliers de marbre aux chapiteaux dorés soutenant une coupole placée sous celle de l'édifice, fait l'effet d'un petit temple païen dans l'église.

Mais c'est que là est représentée, est personnifiée la religion de l'Espagne, ou plutôt ce que l'Espagne a fait de la religion.

Derrière l'épaisse balustrade en argent massif et les grands candélabres de même métal, à peine éclairées par les rangées de cierges, sont la statue de la Vierge et la colonne miraculeuse, le Pilier (*Pilar*) où elle fit son apparition à saint Jacques, en route pour Compostelle.

Le pilier sacré n'est point entièrement compris dans la chapelle; une partie reste en dehors, par derrière, exposée à la vénération des fidèles. *Exposée* est bien le mot, car on a été obligé de protéger le

marbre contre les pieux attentats en l'entourant d'une gaine en bois, sans quoi les fidèles l'eussent emporté sans doute, fragments par fragments. Un petit espace laissé à découvert permet de le toucher, de le baiser, et des siècles d'adoration ont creusé dans ce marbre une concavité très marquée, de même que s'est usé sous les baisers le pied de saint Pierre à Rome.

Des fidèles entraient; femmes, hommes, allaient au Pilier, le touchaient, le baisaient, parfois de gros baisers retentissants. Devant l'autel, c'était un chuchotement d'*Ave*, le bruit des chapelets qu'on égrène. La prière finie, on s'approchait de la grille pour jeter sur le tapis des sous, des *pesetas*, des *douros* même; il était jonché de pièces de monnaie. Et ces gens, ou courbés dans une attitude hypnotique, ou jetant des poignées d'argent comme une pâture à une idole mystérieuse, semblaient lui dire :

« Travaille pour nous, agis pour nous, pense pour nous; nous te murmurons des prières, nous te donnons de l'argent, mais toi, tu es chargée d'agir. »

Je n'énumérerai pas les nombreuses cérémonies, les processions innombrables : processions de la Fête-Dieu en grand apparat, avec les autorités civiles, l'armée, etc.; processions de la semaine sainte à Tolède, à Séville, à Murcie; grandes processions de Valence, de Barcelone, de Saragosse avec les figures grotesques des géants et des nains; ni les pèlerinages, les *romerias* aux *ermitas* des sommets, aux fontaines miraculeuses des vallons, avec leurs chapelles remplies d'ex-voto de cire. Je n'en ai jamais vu en aussi grand nombre qu'à Notre-Dame de Bona Nova : la chapelle en était encombrée, et au plafond

de la sacristie pendaient des paquets de jambes, de bras, de ventres, de seins destinés à être refondus.

Ici on ne va pas seulement « à la messe », c'est souvent « aux messes » qu'il faudrait dire, surtout dans les cas de services funéraires, où il s'en dit plusieurs de suite pour le défunt. On se fait un devoir d'assister à toutes, car il en résulte pour lui une plus grande somme d'indulgences, comme le spécifient les annonces insérées dans les journaux : « Toutes les messes dites ce jour-là à telle ou telle chapelle seront pour l'âme de tel ou tel défunt » ; ou bien : « Monseigneur l'Evêque de X..., ou sa Grandeur le Nonce Apostolique a concédé 30, 40, 50 jours d'indulgence par messe et par fidèle qui les entendra. »

Les signes de croix ne sont point le simple signe de chez nous ; ils se répètent sur le front, les lèvres, la poitrine, et sont suivis de baisements du pouce, qui doivent avoir un sens mystique, mais que personne n'a su m'expliquer. Les génuflexions sont nombreuses aussi, et les *Mea culpa* multipliés ; pourtant ce n'est plus comme au temps de Mme d'Aulnay qui, à en entendre le bruit, crut à une bataille en pleine église.

On s'agenouille dans les rues quand on y rencontre le viatique, porté ostensiblement et précédé d'un enfant de chœur agitant une clochette. A Valence, où pour la première fois j'entendis ce tintement, je demandai ce que c'était :

« C'est *Su Majestad* », me répondit avec mauvaise humeur et en pliant le genou, un homme du peuple outré de mon ignorance. Ceci me surprit, je ne savais pas le roi à Valence. Il est encore d'usage, si l'on est en voiture, d'en descendre immédiatement pour céder sa place au prêtre porteur de la sainte hostie. Autre-

fois c'était une règle absolue, et l'un des petits talents des cochers des gens du monde consistait à savoir s'esquiver à temps dès qu'ils entendaient la clochette. Il paraît même que les bonnes âmes se font un devoir de suivre le viatique jusqu'auprès du mourant, dont la maison est ainsi ouverte à tout venant. Une dame de ma connaissance ne pouvait envoyer sa bonne faire la moindre commission sans que celle-ci restât deux heures absente, revenant tout essoufflée en disant qu'elle venait d'accompagner « Sa Majesté ».

Jadis les acteurs s'interrompaient au milieu d'une scène pour tomber à genoux au son de la clochette, de même qu'on s'arrêtait en pleine promenade pour réciter l'angélus en l'entendant sonner. Il est d'ailleurs toujours d'usage de se signer en passant devant une église, les hommes toutefois se contentant de lever leur chapeau. Même les amoureux interrompent leurs œillades et leurs tendres entretiens pour faire un signe de croix hâtif et revenir bien vite à leurs affaires!

Parmi la multitude de « dévotions » plus particulières aux femmes, celle de porter l'habit religieux, l'*abito*, est très répandue. On rencontre fréquemment des dames en costume sévère et simple, généralement de couleur brune, avec une courroie pendant à la ceinture. C'est qu'elles ont fait un vœu et doivent porter le même costume, bénit et consacré, pendant un temps déterminé, généralement une année, hiver comme été, quelque épais ou quelque léger qu'il soit, quelque râpé qu'il soit devenu. Mais il est avec le ciel des accommodements, et j'ai connu des dames qui avaient un *abito* de rechange.

La dévotion la plus usitée c'est toujours le Rosaire;

comme au temps passé, les *Ave Maria* priment toute autre prière et l'on se sert relativement peu de livres de piété. C'était, paraît-il, presque une hérésie autrefois de s'en servir. Mme d'Aulnois raconte qu'un jeune étranger lisait ses Heures à l'église, quand une vieille dame lui arracha violemment son livre en disant :

« Laissez donc cela et prenez votre Rosaire! »

Il faut voir les femmes accroupies sur les dalles comme des Mauresques, les yeux vagues, remuant les lèvres. Au Maroc, j'ai vu des Maures, leur gros chapelet aux doigts, avec le même regard perdu et vague, la même somnolence intellectuelle, réciter leurs mystérieuses et hynoptisantes prières.

Campoamor a dit, dans une charmante poésie, à quoi rêvent les jeunes filles en disant leur chapelet :

« Je vous salue Marie... », murmurent les lèvres de la jolie dévote agenouillée devant l'autel et dont les yeux se dirigent vers la porte d'entrée. — « J'espère qu'il ne tardera pas à venir. » — « Pleine de grâces... » — « N'est-ce point son pas que j'entends? » — « Pleine de grâce... » — « Non, ce n'est pas lui, cependant voici l'heure. » — « Vous êtes bénie... » — « Qui sait si Dolorès ne l'aura pas arrêté au passage? — « Entre toutes les femmes... » — « Ces blondes sont si enjôleuses. »

Une chose étonne toujours les étrangers : c'est la non-observance de l'abstinence du vendredi, où les Espagnols font gras sans scrupule, comme de simples hérétiques. Mais ils en ont le droit, la permission spéciale d'après une bulle pontificale de 1453, concédée en récompense de leur croisade contre les Maures, la *Bula de la Cruzada* ou simplement la *Bula*. En carême seulement ils observent l'abstinence.

Ce droit s'achète d'ailleurs et l'on paie la dispense à l'Église, dont ce fut autrefois un revenu important qu'elle partageait avec la Couronne; mais ce revenu a beaucoup diminué, signe trop certain que la foi baisse aussi et que la religion s'en va, comme dirait un prédicateur dans un sermon.

On connaît le naturalisme du culte, les statues peintes, habillées, affublées d'oripeaux, de jupes, de mantilles; les Vierges portant bracelets et boucles d'oreilles, ayant leur trousseau, leurs écrins de bijoux précieux. (On prétend qu'à Monserrat on montre des bijoux faux pour ne pas exposer les véritables à la cupidité.) J'ai vu un saint Sébastien avec de coquets nœuds de rubans sur ses pieds percés. Les Christs saignants ont généralement le chef couvert de hideuses perruques noires; le type est le fameux Christ de Burgos, fait d'une peau animale (la légende dit d'une peau humaine) rembourrée, sur laquelle sont dessinées les plaies ruisselantes.

On voit parfois, agenouillés aux pieds de ces Christs sanglants et chevelus, des femmes, des hommes même, à l'air malheureux, les contemplant avec des yeux ardents, les entourant de leurs bras et, grimpant sur un escabeau placé *ad hoc* pour atteindre au visage, les couvrant de baisers et de larmes. Ce n'est point idolâtrie, comme on le dit quelquefois à tort, mais dans l'espoir d'obtenir plus sûrement le secours d'un frère en souffrance.

On cite fréquemment, parmi les cérémonies un peu étranges, les danses devant le saint sacrement exposé sur le maître autel de la cathédrale de Séville pendant l'octave de la Fête-Dieu et les trois jours du carnaval,

les « quarante heures ». Mais il n'y a là rien de choquant ; des enfants de chœur en costume Louis XIII, chapeau à plumes, culotte et pourpoint de soie rayée, exécutent une sorte de « pas de quatre » très gracieux en chantant avec accompagnement de castagnettes. C'est là évidemment une réminiscence de *Mystère* ou plutôt de ces *Autos* comme on en jouait encore tant au XVIIe siècle, et dont Lope et Calderon composèrent un grand nombre. Certains *Autos* duraient un mois ; ces danses ne durent que quelques jours.

Comme c'est toujours en Andalousie qu'il faut chercher les typiques choses d'Espagne, les processions types sont aussi celles de la semaine sainte à Séville, qui mettent la ville et la région en l'air, attirent des milliers d'étrangers, font hausser les prix des hôtels et des vivres, et forment avec la *feria* qui les suit de près, la « saison » de la grande cité andalouse dans toute la splendeur du beau printemps.

J'y assistai il y a un certain nombre d'années, mais rien n'a été changé et le programme est toujours le même : balcons, fenêtres, rangs de chaises garnis de spectateurs étrangers, anglais en majorité, et, sur le parcours, tout Séville et ses environs en liesse, une foule énorme allant et venant, causant, riant, fredonnant, marquant son impatience comme devant un rideau dont le lever se fait trop attendre.

Enfin voici poindre, dans la nuit tombante, de nombreuses lueurs, celles des cierges portés par les pénitents qui ouvrent la marche, figures fantastiques enveloppées dans de longues cagoules, le visage couvert d'un masque noir percé de trous derrière les-

quels brillent des yeux ardents; sur la tête, le bonnet en pain de sucre du nécromancien.

Ils font vraiment un peu peur, et l'obscurité, la lueur des cierges aidant, il ne faut pas beaucoup d'imagination pour évoquer un cortège d'autodafé.

Derrière eux, une masse lumineuse s'avance lentement; le silence se fait à son approche, tout le monde se lève, se recueille ou a l'air de se recueillir. C'est le premier *paso*, une figure sainte, de grandeur naturelle, magnifiquement habillée, entourée de fleurs et de plusieurs rangées de cierges. Elle est portée sur une large plate-forme par une vingtaine de vigoureux *Gallegos* mal dissimulés sous une draperie trop courte qui laisse voir leurs gros souliers poudreux. Suivent le clergé en splendides ornements sacerdotaux, les autorités en grand costume, les officiers, les troupes avec la musique militaire, et la procession passe, se rendant à la cathédrale.

A un assez long intervalle, une autre succède, puis une autre, et ainsi de suite pendant trois ou quatre heures; et cela se répète cinq ou six fois pendant la semaine sainte. C'est toujours un peu la même chose, mais les Espagnols ne s'en lassent jamais. Toutefois les confréries varient de costumes et de couleurs. Une d'elles, figurant une légion romaine, apportait une note plus gaie que celle des cagoules.

Les *pasos* surtout varient : c'est Marie, la Mère des Douleurs, enveloppée dans les plis d'un somptueux manteau de velours brodé d'or à traîne de cour, la poitrine couverte de diamants, un mouchoir de dentelle dans ses mains suppliantes, pleurant son fils au milieu d'une forêt de cierges et de gerbes de fleurs. C'est le Christ couronné d'épines, succombant

sous le poids de sa croix et de la lourde tunique brodée d'or, qu'il avait sans doute soigneusement réservée pour monter au Calvaire; puis successivement des saints, des apôtres, seuls ou en groupe, tous les humbles amis du charpentier de Nazareth, Marthe et Marie en robes de cour, en atours royaux, Simon, Jean, princes à la suite, l'accompagnant dans sa voie douloureuse.

On regarde, on admire, on s'extasie :

« Avez-vous vu le manteau de la *Virgen de la Caridad?* demande doña Resurreccion Beata à don Basilio Cafardinos y Sacristinos; il a coûté plus de cent mille pesetas. »

Et c'est vrai; l'accroissement du luxe se fait sentir jusqu'en ceci; les toilettes saintes, comme les autres, deviennent de plus en plus coûteuses; les rivalités entre paroisses s'en mêlent, c'est à qui fera le plus beau, le plus riche. Les dames pieuses prêtent leurs bijoux, fières de les voir briller au cou des madones. Seulement il y a des risques; les bijoux feraient parfois des difficultés pour revenir chez leur propriétaire.

Les principales paroisses ont en dépôt un certain nombre de ces statues saintes, et certains pasos se composent de groupes de figures plus ou moins nombreuses.

A Murcie, où ont lieu des processions analogues à celles de Séville, j'ai vu le fameux groupe de la Cène avec les douze apôtres, porté par quarante hommes, œuvre de l'excellent sculpteur du XVIIIe siècle, Salzillo, qui ne quitta jamais sa ville natale et n'en fit pas moins des merveilles de sentiment et d'expression. C'est le cas de beaucoup de ces figures en bois, dont la tête et les mains seules sont sculptées;

mais beaucoup aussi ne sont que des mannequins habillés.

Pendant la semaine sainte, il y a encore d'autres cérémonies; le jeudi saint, le lavement des pieds à douze pauvres par l'archevêque, ainsi que la visite des églises par les autorités en grand uniforme et par les dames en belles mantilles; le vendredi saint, on voit, pendant le chant de la Passion, se déchirer le le voile du temple. Enfin, le jour de Pâques, une grande course de taureaux, la première de l'année, vient clôturer dignement la série de ces fêtes et marquer d'un redoublement d'enthousiasme la résurrection du Sauveur.

Et malgré tout, malgré les anachronismes, les ridicules, les vulgarités, ces cérémonies ont leur beauté, leur côté artistique et même religieux. Chacun exprime son sentiment religieux de la façon qu'il croit la meilleure, en offrant ce qu'il a de mieux, comme le jongleur qui exécutait ses plus beaux tours devant la chapelle de la bonne Vierge. Épris de tout ce qui est apparence et magnificence, l'Espagnol offre à Dieu la pompe, l'éclat, le grandiose. Là-dessous ni fond ni pensée; la connaissance des dogmes est le moindre souci; souvent même, sous la forme, la foi est absente, comme dans le cas de ce monsieur qui disait en ma présence :

« Je ne voudrais pas manquer la messe le dimanche, mais je ne crois pas à une autre vie. »

La libre pensée n'a souvent pas plus de fond. Après le fervent qui va à la messe, mais qui ne croit pas à une autre vie, voici le sceptique qui ne croit pas à une autre vie, mais qui vénère la Sainte Vierge.

« Le bon Dieu, le paradis, s'écriait un paysan de Murcie, invention des curés; tout finit à la mort; *somos como las bestias.* »

Mais une femme lui ayant dit que de telles paroles affligeaient la Sainte Vierge, il devint sérieux :

« Oh! la *Virgen*, fit-il, c'est autre chose; mon père et ma mère y croyaient, et pour rien au monde, je ne voudrais l'offenser. »

Il y a aussi le libre penseur qui vient de foudroyer clergé, Église et dogme, et qui, effrayé de tant d'audace, ajoute d'un ton radouci :

« D'ailleurs, moi, je ne suis pas sans religion, et quand je passe devant Notre-Dame del Pilar, j'y vais de mon signe de croix. »

Croyances, scepticisme et libre pensée sont un composé de sentiments et d'habitudes, d'impressions, de révoltes inopportunes et de soumission aveugle. Tous ces incroyants s'offenseront comme les plus croyants s'ils entendent parler d'une manière irrévérencieuse des processions des *gigantes* de Saragosse, etc. Ces paysans qui blasphèment se rueront sur l'imprudent qui sourira de leur *Virgen*. C'est la vieille susceptibilité, la vieille *entereza* qui les guide, car pour eux il s'agit non de la foi, de la religion, mais de quelque chose de national, une de ces indéfinissables « choses d'Espagne » qui leur appartiennent, comme la *Pilarica* aux Aragonais.

Et, comme toujours, je ne parle pas de l'élite ni des extrêmes, pas plus des gens cultivés que des fanatiques ignorants; je prends la moyenne, ce sol indécis et mouvant sur lequel il est si difficile de prendre pied, ce qui explique la persistance des luttes, la difficulté et même l'impossibilité d'avancer.

D'après le Concordat de 1851, le catholicisme est la seule religion de l'État. On compte 47 évêques, dont le traitement est de 15 000 francs, et 9 archevêques; celui de Tolède a le titre de primat. Le traitement minimum des curés est de 750 pesetas.

Les autres religions ne sont que tolérées et non autorisées. Protestants et juifs ne peuvent célébrer leur culte que dans un local privé, sans sonneries de cloches et sans aucun signe extérieur. Quand, en 1894, Canovas permit l'ouverture d'une chapelle protestante à Madrid, il y eut grand tapage, protestations d'évêques, pétitions de laïques. Un jeune séminariste me dit un jour que c'est en châtiment de ce crime que Canovas fut assassiné. Une jeune institutrice de Bilbao me parla sur un ton frisant la fureur de « la folie des peuples qui peuvent croire à la religion d'un Luther ».

Pour la masse, juif ou protestant, c'est tout un, quelque chose qui n'est pas *cristiano*, et de plus, qui est *forastero*, étranger.

Quoique les Anglais fassent une active propagande, il n'y a guère qu'une dizaine de mille protestants dans tout le pays, la plupart d'origine étrangère. Quant aux juifs, il n'y en a qu'un très petit nombre, appartenant à ce que j'appellerai l'aristocratie juive; la classe moyenne, les boutiquiers sont rares; on les a chassés du pays ou fait mourir sur les bûchers; c'étaient les juifs pauvres qui payaient de leur vie et l'on ne brûlait que les pauvres hères, tandis que les riches se rachetaient moyennant finance. Il y a toujours avec le ciel, des accommodements. De nos jours, malgré sa ferveur, une charmante dévote ne dédaignera pas la main d'un bel hérétique bien renté.

De prime abord, on ne se douterait pas de l'influence qu'ont conservée le clergé et les ordres religieux. Vous entendez constamment les plaisanteries les plus salées sur les curés et les moines; on les chansonne, on les met au théâtre; dans les *zarzuelas*, on voit des moines en costume tituber sur la scène, et décrire des zigzags à la grande joie et aux éclats de rire des spectateurs.

Les prêtres exercent une énorme influence, par l'état civil, qu'ils tiennent, par la surveillance des écoles, par leur action sur le peuple et les femmes, action bien favorisée par l'état d'indécision dont nous avons parlé. Dans tout le pays, il n'y a que l'Église qui sache ce qu'elle veut; un homme politique me disait :

« Nous ne sommes ni une monarchie ni une démocratie, mais une théocratie. »

Le niveau du clergé n'est pas très élevé. C'est un beau coup d'œil que celui des processions des chanoines dans les vieilles cathédrales avec l'envolée de leurs grands manteaux dans les nefs sombres; mais ces prêtres si décoratifs ne savent guère que des rudiments de latin. Beaucoup appartiennent à des familles du peuple, encombrées d'enfants, dont l'un est invariablement destiné à l'état ecclésiastique; pour celui-là du moins, l'avenir est assuré dans ce monde et dans l'autre.

Dans l'autre monde, je ne sais pas; mais dans celui-ci, outre que les appointements ne sont pas brillants, comme il y a encombrement, beaucoup de jeunes prêtres attendent une cure pendant des années, n'ayant pour vivre qu'un maigre *casuel* de 300 ou 400 francs.

Ils vivent comme tout le monde, fument la cigarette, vont parfois au café mais doivent s'abstenir des *toros*, à leur grand désespoir. Des trois points de la trilogie espagnole : *toros*, amour, politique, le premier leur est interdit; ils usent du second avec plus ou moins de discrétion, et se rattrapent largement sur le troisième.

Après la défaite des Carlistes en 1836, les congrégations furent entièrement abolies, leurs biens confisqués et nationalisés, des monastères pillés, des religieux massacrés; mais elles se sont reformées peu à peu et même augmentées à la fin du règne d'Isabelle II et surtout pendant la récente régence. Le Concordat de 1851 reconnaissait trois ordres : Saint-Vincent de Paul, Saint-Philippe de Néri, et un troisième. On en compte aujourd'hui plus de 40, et plus de 50 000 religieux. A Madrid seulement il y a plus de 100 couvents; ils sont surtout nombreux dans le nord. Les jésuites possèdent à Barcelone un grand collège, un à Madrid, un près de Bilbao et dans les autres provinces, 18 maisons importantes et quantité de secondaires.

Il y eut bien en 1887, une loi, dite des Associations, qui, sous certaines conditions, tolérait les Ordres ainsi introduits, mais ces conditions ne furent pas remplies. Du besoin de régler une situation mal définie est née l'effervescence qui dure depuis quatre ou cinq ans, et le conflit actuel au sujet du *convenio* présenté par le gouvernement. Les libéraux trouvent ce projet trop favorable à l'ingérence du Saint-Siège dans les affaires de l'Église espagnole et aux congrégations, qu'il laisse dans les positions acquises.

Et non seulement elles tiennent une place considé-

rable par le nombre, mais encore par leurs immenses richesses. On dit que ce sont les Ordres qui possèdent les principales maisons financières et commerciales du pays, et cette richesse s'est encore accrue par la rentrée de ceux des colonies, principalement des Philippines. Mais leur activité s'exerce surtout dans l'enseignement et la bienfaisance. Presque tous les *colegios* pour les filles de la bourgeoisie sont entre leurs mains et beaucoup d'écoles pour le peuple. Il en est de même des orphelinats, asiles, Miséricordes, œuvres de charité diverses. Les sœurs de Saint-Vincent de Paul font le service des hôpitaux. On a quelque peine à les reconnaître, car elles ne portent pas ici la robe grise et la cornette si populaires, mais un costume et un voile noirs. L'Espagnol ne comprend pas la religieuse sans voile, et il a voulu avoir aussi sa sœur de charité bien distincte. Toutefois la direction générale appartient toujours à la maison mère française.

Certaines maisons religieuses distribuent des aumônes considérables, et en hiver des soupes aux miséreux. Cela évoque, disait un journal avancé, les plus mauvais jours de l'histoire, alors que des milliers de moines distribuaient la *sopa boba* à un peuple d'affamés qui faisaient queue à la porte des couvents.

Mais qui, sans eux, ferait ces distributions, ces aumônes? Puisqu'on ne détruit que ce qu'on remplace, qui donc, en Espagne, est prêt à les remplacer?

Le mal, c'est qu'ils entretiennent le culte du passé, les funestes légendes, Lépante, Philippe II. Un jour de grande fête et de procession solennelle à l'Escorial, dans l'église brillamment illuminée, un Père augustin monta en chaire, et d'une voix tragique parla des malheurs de la patrie. Puis, évoquant la grande

ombre qui hante le monastère, il adjura l'Espagne de revenir à la foi des grands siècles, la foi qui ramènerait la victoire. C'était quelque chose de très émouvant d'entendre à la nuit tombante ce sermon lugubre dans l'Escorial de Philippe II. Instinctivement je levai la tête vers la petite fenêtre de l'oratoire du roi; la pâle figure n'allait-elle pas apparaître là où on l'avait vue tant de fois; sa voix sévère n'allait-elle pas s'écrier : « Oui, vous êtes toujours mes mêmes moines fidèles. Si l'Espagne a été vaincue, c'est qu'elle a perdu sa foi; c'est parce qu'on n'avait pas mis à mort tous les hérétiques que l'invincible Armada fut détruite! »

XV

LA FEMME

La légende. — Le mariage par surprise. — L'éducation, l'instruction. — Les chaperons. — L'amour et les *novios*. — Occupations écrasantes des *novios*. — Mariages précoces. — Le foyer. — Les distractions après le mariage. — Avenir de la femme. — Conception Arenal.

Je ne sais si l'on connaît bien chez nous la femme espagnole. La légende est tellement enracinée que ce mot évoque toujours la vision d'une brune Andalouse « à l'œil de feu », un œillet dans les cheveux, un poignard à la jarretière, dansant la fandango au claquement des castagnettes.

J'ai vu beaucoup d'Espagnoles à la ville et à la campagne, et je dois dire qu'elles ne ressemblaient nullement à ces dames-là, n'étaient ni si bien armées ni si délurées; c'étaient au contraire des personnes généralement fort tranquilles, modestes et réservées, plutôt casanières, routinières et un peu « pot-au-feu ».

On ne peut nier cependant que la femme du peuple ne se rapproche de la légende; rude et fruste comme

son homme, elle crie fort et n'a peur de rien. Mais ce genre tend à disparaître à mesure que l'Espagne se civilise; il est relégué dans les faubourgs des villes; à Madrid, je l'ai remarqué seulement dans la rue de Tolède, où les dernières *majas*, drapées dans leur châle à damier, levant haut leur petite tête au chignon noir et luisant, échangent leurs propos salés, égrènent leurs cascades de rires, un peu à la manière des femmes de la halle dans tous les pays du monde.

La légende vient de ce que la plupart des voyageurs, habitués des *ferias* et des bals *flamenco*, n'ont pu raconter que ce qu'ils avaient vu. C'est un peu ce qui arrive pour la France, où tout étranger ayant couru les casinos de Paris croit pouvoir, de retour chez lui, établir la psychologie de la « femme française ».

Si toutes les Espagnoles ne sont pas jolies, presque toutes ont ces beaux yeux dont un seul regard suffit à embraser les cœurs des « barbares du nord », ceux des naturels brûlant toujours sans se consumer. Presque toutes ont la grâce innée. Souvent j'ai remarqué des petites filles jouant ou dansant; par leur taille mignonne et déjà dessinée, leur jolie tournure, leurs gracieux mouvements, leur coquetterie instinctive, ce n'étaient pas des enfants, mais des miniatures de femmes.

Si de belles dents, une abondante chevelure sont un signe de force, la race espagnole est une des plus fortes du monde. Nulle autre part je n'ai vu autant de rangées de dents blanches, régulières et saines, tant de chevelures, de barbes épaisses et drues. Les dentistes, et les fabricants de perruques ne doivent pas faire fortune ici.

Leur belle chevelure est la parure principale des

femmes du peuple, qui vont toujours nu-tête et mettent leur gloire à avoir le *peinado* — le chignon — si lustré, si bien gommé, si bien étagé qu'il en paraît artificiel et semble un casque verni. Dans cette classe, la coiffeuse est une institution; on manque parfois de pain, mais on a toujours une *peinadora* qui, pour quelques centimes, vient quotidiennement élaborer ces luisants et raides édifices; et il en est souvent de même dans la classe moyenne. Il faut dire que la mantille exige que les cheveux soient solidement et soigneusement échafaudés; c'est une des raisons qui contribuent à faire adopter le chapeau, qui coiffe à lui seul et dissimule les incorrections de la chevelure.

Il y a Espagnoles et Espagnoles. Je connus d'abord les Andalouses, et je me figurais toutes les Espagnoles un peu sur ce modèle, gracieuses, coquettes, avec une légère affectation; mais la Castillane, simple, naturelle et grave, est bien différente; la Catalane et l'Aragonaise sont réputées d'esprit pratique, actives, énergiques, aptes au commerce, aux affaires. C'est à Valence que l'on trouve les femmes les plus délicieusement femmes, les plus jolies peut-être, malgré la réputation de beauté des Andalouses, et douées d'une douceur, d'une *morbidezza* qui les rend extrêmement séduisantes.

Au point de vue légal, il existe aussi des différences; en Catalogne notamment, le régime conjugal est réglé par des lois spéciales; en Aragon, la femme, surtout en cas de veuvage, a plus de droits sur ses enfants qu'en Castille, etc.

La situation légale diffère peu de celle de la Française, sauf sous le rapport de la majorité, fixée à

vingt-trois ans pour certains droits, et qui n'est complète qu'à vingt-cinq ans. La femme mariée est soumise à l'autorité de son mari, qui est le maître de la communauté.

Le mariage civil a été institué par la révolution de 1868. Les mariages purement civils, qui sont très rares, ont lieu devant le juge de paix. A l'ordinaire, tout se borne à la présence, au mariage religieux, d'un délégué de ce magistrat, choisi généralement parmi les invités, et à l'inscription sur les registres civils.

Bien qu'on prononce souvent le mot de divorce, le véritable divorce n'existe pas; c'est la simple séparation de corps à laquelle on donne ce nom, les principes catholiques s'opposant à une rupture radicale.

Il existe encore un mode de mariage assez curieux, assez rare aussi, car il est interdit aux prêtres de s'y prêter sciemment; c'est le « mariage par surprise », qui a lieu par la simple bénédiction d'un prêtre, obtenue par surprise. En voici un cas, rapporté par un journal :

« Ce matin, à la messe de neuf heures, a eu lieu « par surprise, à l'église de Saint-Nicolas, le mariage « de la belle señorita de Rodriguez avec un peintre « valencien qui occupe une chaire à l'École des beaux-« arts. Le couple s'agenouilla aux pieds du prêtre « au moment où il bénissait les fidèles. S'étant rendu « compte du fait, l'officiant suspendit la messe, apos-« tropha en public les deux jeunes gens, qui avaient « pour témoins un officier et un commerçant de la « ville. Un grand mouvement se produisit et bien vite « la nouvelle se répandit. La jeune fille a été ramenée « dans sa famille et l'on croit que le mariage sera « confirmé par les formalités du Code. »

On peut dire de la femme de toute classe qu'elle donne l'impression de la franchise, de la simplicité, allant tout droit devant elle, disant tout haut ce qu'elle pense, un peu trop haut parfois, sa voix étant son moindre charme. Que de fois vous voyez une femme dont la beauté, l'air de distinction vous ravissent; elle ouvre la bouche, il en sort, non pas des crapauds comme dans le conte de fée, mais des : « *Que tal?* » Comment ça va? « *Que barbaridad!* » lancés d'un ton rauque qui peut être celui de la dame aussi bien que de sa servante; car, avec la même distinction native, c'est souvent la même absence d'éducation.

Sur l'instruction, il n'y a guère à ajouter à ce que j'en ai dit en général. Presque toutes les femmes du peuple ayant dépassé trente ans ne savent pas lire, de même que beaucoup de jeunes filles. Les sœurs aînées ont traîné les autres enfants; vers douze ou treize ans, on les a placées comme servantes, et il n'est guère resté de temps pour l'école. Cependant, dans le nord, où la misère est moindre, on remarque une notable amélioration.

Dans la classe élevée, les jeunes filles ont des gouvernantes étrangères, apprennent les langues, les « arts d'agrément ». Beaucoup reçoivent une éducation soignée. Beaucoup de grandes dames sont instruites. Madrid a possédé et possède encore des salons féminins où l'on s'occupe des choses de l'art, de la littérature et de la politique; mais le nombre est plus grand de ceux où l'on ne s'occupe de rien.

Pour l'instruction de la classe moyenne, il n'existe pas d'organisation. Il y a une vingtaine d'années, un Institut laïque fut fondé sous le patronage d'hommes distingués, mais il a dévié de son but. On crut aussi

que les écoles normales feraient l'office de lycées pour les filles de la bourgeoisie; mais là encore on a échoué; elles ne servent que pour les futures institutrices, toutes filles du peuple; les « demoiselles » rougiraient de les fréquenter. Dans les couvents et pensionnats, elles apprennent à jouer passablement du piano, à chanter gracieusement des *peteneras* et à danser des *sevillanas*, art aujourd'hui fort en vogue. Vers quatorze ou quinze ans, c'est terminé.

C'est un peu ce qui avait lieu chez nous il y a quelque trente ans et qui s'y voit encore aujourd'hui. En somme, prenez une Française de la même classe sortant d'un couvent à la mode, réduisez d'un quart la dose d'instruction, doublez celle des grains de chapelet et des feuilles de *Rosier de Marie*, et vous aurez une Espagnole.

La ressemblance s'étend aux habitudes, principalement aux anciens préjugés qui fleurissent ici. Les jeunes filles des familles aisées ne sortent jamais seules, sauf parfois pour aller à la messe le matin, à quelque chapelle du voisinage. Partout et toujours suit l'indispensable chaperon, mère ou servante. En province, il en est de même pour beaucoup de jeunes femmes, surtout dans le midi, où la plupart vivent en recluses. Et plus on est petite bourgeoise plus on force la note, croyant imiter les belles dames, ce en quoi on se trompe, l'aristocratie se montrant bien plus indépendante.

A Séville, où les femmes de la haute société ne sortent qu'en voiture, toutes les petites bourgeoises, faute d'avoir une voiture, restent enfermées chez elles. Elles font un peu comme ces deux Mauresques que je vis sur le bateau de Tanger. Scrupuleusement

voilées, en proie à un commencement de mal de mer, elles étouffaient dans la cabine des dames, sans oser soulever un coin de leurs draperies pour avoir un peu d'air. Je montai sur le pont, où leur maître respirait la fraîche et vivifiante brise marine en égrenant un rosaire entre ses gros doigts. J'interrompis sa prière pour lui exprimer ma pitié des malheureuses qui suffoquaient en bas, sous leurs voiles.

« Mais personne ne les oblige à rester là ni à se voiler ainsi, me répondit-il en souriant. Ce ne sont que des négresses. Nos lois ne les concernent pas; mais elles veulent se faire passer pour des dames maures. »

Les jeunes filles se rapprochent assez du type convenu. Vives, pétillantes, animées par les flirts, elles diffèrent du tout au tout des ternes matrones qu'elles deviendront plus tard. On leur laisse, ce qui peut paraître étonnant, une très grande liberté pour leurs petites affaires de cœur. Elles parlent ouvertement d'amour, et s'en occupent constamment. Attentes, rendez-vous, correspondances, tout cela prend la plus grande partie de leur temps. Tout cela compose pour les jeunes gens, le *noviazgo*, ces amourettes-fiançailles qui remplissent les années de l'adolescence. Toute jeune fille — et je n'entends pas seulement celle du peuple — a son *novio*, son amoureux, rencontré dans son entourage, ses relations ou tout simplement dans la rue; quelque fringant lieutenant, par exemple, qui l'aura trouvée jolie, le lui aura dit en passant, l'aura suivie à sa porte, et voilà le *noviazgo* en train; le jeune homme viendra le soir sous son balcon, la suivra le jour à la promenade, silencieuse-

ment et à distance, la duègne ayant bien soin de ne pas s'en apercevoir. S'ils sont séparés, ils peuvent correspondre sans empêchement.

Et cela peut durer des années, devenir chose sérieuse, un attachement où le cœur est pris et reste fidèle. Le plus souvent, ce n'est que passe-temps d'adolescents allant d'un *noviazgo* à un autre, remplaçant un amour attiédi par un nouveau. Il y a des jeunes filles qui en ont une demi-douzaine avant leur mariage.

Le rôle de *novio* n'est pas une sinécure; on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, de la patience des amoureux suivant leur belle à la promenade, marchant quand elle marche, s'arrêtant quand elle s'arrête, arpentant pendant des heures les « Castellanas », les « Glorietas », les « Delicias », toutes les avenues à la mode, ou de leur constance à stationner sous les balcons le soir, par tous les temps, sans pouvoir parfois échanger deux mots avec elle, ce qui est généralement le cas quand elle demeure au troisième étage. Mais l'amour rend ingénieux; il supplée alors à la conversation par une mimique que les amoureux savent comprendre. Dans certains bourgs andalous, où les fenêtres ne se prêtent point aux causeries, ils se parlent, m'a-t-on assuré, par-dessous la porte d'entrée, la jeune fille à l'intérieur, le jeune homme en dehors, étendus sur le sol.

Si le *novio* ne devient pas toujours un mari, par contre le mari a toujours été un *novio*, le mariage étant bien rarement une affaire d'intérêt négociée par des tiers; mais la famille n'en intervient pas moins en temps opportun. Jusqu'ici les parents ont feint de ne rien savoir; c'est la consigne : ils ne permettent

pas les *novios*, ils les tolèrent, faisant sagement la part du feu dans les cœurs en flammes, sachant aussi qu'il faut une occupation et que leurs filles n'en ont pas d'autre. D'ailleurs ils sont tranquilles sur les risques : les grilles sont là, les duègnes aussi.

Mais dès que la chose devient sérieuse, ils se montrent, font leur enquête, leurs objections ou donnent leur approbation. Alors l'amoureux passe au rang de fiancé; désormais il aura ses entrées dans la maison pour y faire sa cour, sans préjudice toutefois des stations sous le balcon, qui continuent pour le principe; il accompagne ouvertement sa fiancée à la promenade au lieu de la suivre par derrière. C'est le chaperon qui, maintenant, a pris sa place à la queue, car le chaperon subsiste toujours, et l'on voit journellement le spectacle d'une pauvre maman trottinant, lamentable, derrière un couple d'amoureux qui ne causent qu'ensemble, se regardent dans les yeux, sans faire la moindre attention à elle. Mais la maman ne songe pas à s'en offenser, elle a fait de même à la sienne, et un jour on en fera autant à sa fille, s'il plaît à Dieu : *Si Dios quiere.*

Les fiançailles durent parfois des années; des raisons pécuniaires dont au début on s'est moins préoccupé que des beaux yeux, retardant fréquemment les mariages. Mais si la *novia* languit un peu, le *novio*, lui, sait trouver aux ennuis de l'attente des distractions positives.

On trouve ici peu de célibataires endurcis, peu de liaisons irrégulières, mais au contraire beaucoup de mariages précoces, désintéressés, et des familles nombreuses. Dans les professions libérales, avocats, professeurs, militaires, médecins, on est père de

quatre ou cinq enfants, à l'âge où, chez nous, c'est à peine si l'on songe à faire une fin. De jeunes sous-lieutenants se hâtent, au sortir de l'école, de réaliser le vœu d'une chaumière et d'un cœur, qui s'exprime en espagnol : « Avec toi du pain et un oignon, *Contigo pan y cebolla* ».

Généralement, au bout de peu d'années, le couple désenchanté, flanqué de nombreux marmots, danse devant le buffet, vide même de cet oignon nécessaire, la triste danse proverbiale. C'est pour mettre fin à des exercices chorégraphiques peu favorables au prestige de l'armée, qu'on fit récemment, à l'inverse de ce qui eut lieu chez nous, une loi établissant l'obligation d'une dot pour les mariages d'officiers au-dessous du grade de capitaine.

La plupart de ces mariages d'inclination, précoces, féconds, bien propres par conséquent à satisfaire les plus exigeants moralistes, sembleraient destinés à être parfaitement heureux et unis. Mais il s'en faut qu'il en soit ainsi.

On pourrait même dire qu'avec le mariage la séparation commence; ces *novios* qui ne pouvaient se quitter, qui passaient des heures à se regarder de la fenêtre à la rue, devenus époux, n'ont rien de plus pressé que de vivre chacun de son côté, l'homme à ses affaires, ses intérêts, ses plaisirs, ou simplement à ses flâneries; la femme confinée au ménage dans ce logis que le mari semble fuir avec un empressement égal à celui qu'il mettait comme *novio* à aller sous le balcon stationner des heures par le vent ou la pluie. C'est l'histoire du monsieur qui, pressé par quelqu'un d'épouser une femme chez qui il allait tous les jours, répondait ingénument :

« Mais si nous étions mariés, où donc passerais-je mes soirées? »

Dans le midi surtout, l'homme fait de sa compagne, dans toute la force du terme, la « gardienne du foyer », si toutefois l'on peut appeler foyer une maison sans cheminées. Les pauvres femmes restent là pendant l'hiver, grelottant dans des chambres glaciales, pendant que leurs seigneurs et maîtres se chauffent au soleil sur la place publique ou font leur partie au Casino.

Le *patio* aussi est déserté, le beau *patio* andalou, tant chanté par les poètes, si frais, si joli l'été, avec ses colonnes de marbre, ses fleurs, ses fontaines; il perd toute sa poésie pour les hommes dès qu'ils ne sont plus amoureux, et reste abandonné aux femmes pour leurs conciliabules vides, leurs commérages, leurs réunions si semblables à celles des Orientales.

Mais tout n'est-il pas oriental, à commencer par ces balcons, ces grilles et le *patio* même, sorte de harem atténué, reste des séquestrations d'autrefois, image réduite de ce qui existe de l'autre côté du détroit? Ces galanteries de la rue, ces « fleurs », ces compliments jetés au passage à la femme, comme à un charmant animal, sont si bien un reste des Maures qu'ils ne sont que la traduction des leurs.

Ainsi, la belle apostrophe si souvent lancée par les hommes du peuple en Andalousie : « Bénie soit ta mère! » « Béni soit le ventre qui t'a portée! » les Maures aussi, la jettent au passage.

D'ailleurs, les femmes trouvent cela tout à fait à leur goût :

« Mais il me plaît beaucoup qu'on me dise que je suis jolie, me répondait une jeune fille.

— Et si vous étiez laide?

— Oh ! alors ils ne diraient rien. »

Ceci n'est pas exact; les hommes font parfaitement, au contraire, des remarques déplaisantes. Mais il est inutile de chercher à faire comprendre aux femmes que, adressés de cette manière, des compliments même sont une offense à leur dignité.

Loin donc d'être une reine, une déesse, la femme est au contraire traitée en inférieure que l'hommage de son supérieur honore; loin d'être un culte, l'amour est une obsession, obsession de Maure, de désœuvré, et d'autant plus exclusive dans les provinces les plus mauresques, où l'on est le plus désœuvré, où il n'est qu'une hantise d'oisifs au cerveau vide de pensées, aux journées vides d'occupations.

Il faut, avons-nous dit, qu'ils aient beaucoup de patience, ces amoureux qui passent des heures sous le balcon de leurs belles; il faut surtout qu'ils n'aient par grand'chose à faire.

Aussi, à cette vie morne du ménage, il y a une distraction, toujours la même; l'amour qui a tant occupé avant le mariage, occupe également après, et, comme avant, il change fréquemment d'objet. Ici l'immoralité suit le mariage au lieu de le précéder, non point l'immoralité à grand fracas, le vice s'étalant cyniquement; on ne voit guère cela en Espagne. La haute vie demi-mondaine serait d'ailleurs tout à fait impossible dans ce grand village qu'est Madrid. Mais en revanche, l'adultère règne sournoisement, surtout peut-être dans les petites villes dont il occupe l'oisi-

veté, dans ces bourgs endormis de l'Andalousie que seul il réveille, mais où il provient moins de l'esprit vicieux que de l'éternel désœuvrement.

Ceci doit s'entendre principalement du sexe fort. Il y a comme partout des femmes dont on parle; mais, en dépit des impressions rapportées de la *feria* ou de la *fabrica de tabacos*, l'Espagnole est foncièrement honnête et attachée à ses devoirs. Ne connaissant rien de mieux, elle se contente de ce qu'elle a, et généralement prend adroitement le dessus. J'ai dit plus haut que la place de la femme est vide. Sa vraie place, oui; mais son influence n'en est pas moins très grande. On pourrait même dire qu'elle mène l'Espagne, ou plutôt qu'elle l'arrête, le développement féminin étant le plus en retard dans la germination actuelle du pays.

Dans tous les pays méridionaux, les premiers liens de famille restent toujours très étroits et le mariage ne les desserre pas comme chez les peuples du Nord. C'est à croire qu'ici il reste encore un peu de l'esprit de tribu. Signe très significatif, la femme mariée garde son nom de famille, elle y joint celui du mari comme annexe, et doña Terésa Fernandez, en épousant le señor Lopez, reste toujours doña Terésa Fernandez, sauf qu'elle ajoute *de Lopez*. Le changement est moins apparent encore par ce fait que le mot *señorita*, mademoiselle, ne s'emploie presque pas. On dit *señora* à toute femme, dame ou demoiselle; *señorita* et *señorito* restent réservés à l'usage des domestiques, qui appellent invariablement leurs maîtres, fussent-ils des aïeuls, de ce gracieux diminutif.

Enfin, plus ou moins tard, il y a toujours pour la

femme, la ressource, le refuge suprême, la dévotion, qui l'absorbe, surtout dans l'isolement de la province. La charmante fleur qu'a été la jeune fille se dessèche alors en vieille *beata* méchante, à l'esprit rétréci comme tout organe n'ayant jamais fonctionné. Perez Galdos a intensifié ce type dans *Doña Perfecta*.

Malgré tout l'amour qui se dépense dans le pays, beaucoup de femmes n'en ont pas leur part. Il y a des *solteras*, des vieilles filles en quantité, vouées aux dévotions, aux mesquineries, passant leur vie entre les cancans et leur rosaire. Il n'y a pas de mouvement féministe, pas même de mouvement féminin vers les professions libérales, en dehors de l'enseignement. Point de femmes employées aux postes et télégraphes; pas d'employées de commerce. Le travail féminin est limité aux fabriques et à la terre. Même manque d'activité chez les religieuses. La religieuse espagnole type, c'est la cloîtrée, occupée à réciter des *ave*, à faire des *dulces*, des bonbons, des confitures, aussi des broderies, se distrayant parfois à regarder les passants, du haut d'un mirador grillé. La plupart des ordres actifs, enseignants ou bienfaisants, sont d'origine étrangère.

J'aime et j'admire la femme espagnole : laborieuse, patiente, aimante, elle joint à ces qualités, l'honnêteté, la droiture, la générosité; mais ses dons naturels, ou sont neutralisés par l'opiniâtreté, la vanité et l'ignorance, ou sont faussés par l'éducation.

Au temps de la guerre de Cuba, certains de nos journaux rapportaient avec admiration que des mères entouraient la statue de Colomb à Madrid, l'injuriant, lui montrant le poing : évidemment, le grand homme

qui a découvert l'Amérique était cause de la défaite. Ah! s'il n'avait pas été de bronze, quel bel *autodafé* on aurait fait de lui. Toute l'Espagnole primitive est là : impulsive, fanatique, violente, ce qui n'exclut nullement la passivité.

Et puisque j'ai nommé l'Amérique, je signalerai en passant le contraste entre l'Espagnole et l'Américaine, la « Yanki » comme on dit ici, énergique, active, personnelle, gâtée, choyée, habituée à être, à se faire centre de tout. Comme les deux nations, les femmes sont à des pôles opposés.

Encore une fois, ce n'est pas l'étoffe qui manque, mais la culture. J'ai connu dans des milieux intellectuels des femmes tout à fait au niveau de celles de n'importe quel pays. Elles sont rares, mais l'exception confirme la règle. De tout temps l'Espagne eut des femmes de valeur. Sans remonter jusqu'aux Maures et aux savantes qui, d'après la tradition, enseignaient aux universités arabes de Cordoue et de Séville; sans parler de sainte Thérèse, je citerai seulement une contemporaine, une des plus grandes figures féminines de notre époque, et qui dépasse le cadre de son pays, Concepcion Arenal, bien connue à l'étranger par ses travaux sur la réforme du régime pénitentiaire, qui ont fait l'admiration des spécialistes de tout pays. C'est de l'étranger d'ailleurs que lui vint sa réputation en Espagne, où l'on ne soupçonnait pas sa valeur. Encore aujourd'hui on la vante plutôt par orgueil national que par réelle connaissance de ce qu'elle fut, de ce grand cœur compatissant à toutes les douleurs, de cette haute intelligence, de ce talent supérieur qui s'employèrent à les soulager.

Elle voulut réunir les femmes en groupes de bien-

faisance, en *dizaines* de visiteuses des pauvres, des prisonniers, des malades, conformément aux belles théories de certaines de ses œuvres : *Le Visiteur du Pauvre*, *Le Visiteur du Prisonnier*, etc. Mais, précurseur de la charité laïque, elle ne fut suivie que par quelques-uns et eut à souffrir comme tous les précurseurs.

La situation de la femme est donc tout autre que ne la dépeignent les vieux clichés, faux comme tant de clichés sur l'Espagne, comme celui de « l'heureux peuple espagnol », par exemple, « insouciant, sans besoins, content de tout ». Au contraire, partout ici, c'est le mécontentement, l'inquiétude, le malaise. L'Espagnol n'est pas heureux, et cela lui fait honneur.

LE PORTUGAL

XVI

ASPECT GÉNÉRAL. — LISBONNE

La nature. — La végétation. — Le Portugais n'est pas gai. — Beauté de Lisbonne. — Montées et descentes. — Les ascenseurs. — Calme de la ville. — Ses environs. — Le Tage.

J'avais remarqué dans une exposition de peinture, à Madrid, des tableaux représentant de verdoyants paysages, des coins frais, délicieusement ombragés; on se serait cru en Normandie ou en Angleterre. C'étaient des paysages portugais. Le Portugal, en effet, au moins dans une grande partie, est une luxuriante serre. La végétation du Nord, chênes, noyers, acacias, frênes, y fraternise avec celle de l'Afrique, orangers, magnolias, palmiers, fougères arborescentes, camélias, sous le bleu profond du ciel, dans un climat égal et tiède, sans températures extrêmes, dans un ensemble fondu, nuancé, une indécision charmante résultant de cette nature mixte. Arrosé par des eaux abondantes, par tous ces fleuves : Guadiana, Tage, Mondégo, Douro, Tamego, Lima, Minho, dont les embouchures découpent la longue ligne de ses

côtes, il semble avoir accaparé toutes les eaux de l'Espagne et toute la végétation de la Péninsule.

Voilà qui est loin de l'aridité espagnole, quoiqu'il ait au sud aussi ses parties sèches et arides; mais la prédominance de la riche végétation du nord donne une tout autre note moyenne à l'ensemble, et tandis que de l'Espagne il reste dans les yeux un reflet de teintes chaudes, brûlées, de tons d'ocre, le Portugal y laisse un véritable éblouissement de verdure et le souvenir d'une végétation exubérante. Au lieu des lignes dures et cassées de l'Espagne, ici des ondulations molles, des transitions douces rappelant quelquefois la France, quoique avec des tons plus intenses, des verts plus profonds, des couleurs plus foncées, et, sur la verdure éclatante, un ciel plus bleu d'où tombe une lumière plus vive.

Chacun sait que « les Portugais sont toujours gais ». Je n'oublierai jamais ma première impression à la vue du peuple de Lisbonne : des gens laids, noirauds, au masque bas, à la physionomie molle et souffreteuse, coiffés d'un hideux bonnet de coton noir, affublés d'une sorte de longue capote dont les manches non enfilées pendaient sur les épaules et dont les pans crottés leur battaient les talons, courant sous la pluie, les pieds nus dans la boue.

Certes, tous les Lisbonnais n'avaient pas, il s'en faut, cette allure ni ce costume; beaucoup, au contraire, étaient fort bien mis, avaient fort bon air; mais la plupart, un peu gros et gras, un peu trapus et lourds, nonchalants et placides, allaient d'un pas tranquille, sans tristesse certainement, mais sans rien de la fameuse gaîté attendue, et surtout sans rien de la finesse, de la noblesse du Castillan ou de l'Andalou.

Je trouvais même les Portugais bien plus ressemblants aux Français, à des Français brunis, épaissis, moins vifs, moins *gais* certainement.

La langue, pâteuse et molle, ne parait guère non plus, à l'entendre, la sœur de la belle et franche langue castillane. Avec ses affreuses nasales, ses *ch... ch* en finale, on dirait de l'auvergnat, ou plutôt quelque lointain dialecte mi-slave, du roumain par exemple. L'impression première est « quelle vilaine langue ! » Je dis l'impression première, car on en revient.

Toutes les plaisanteries possibles ont été faites sur la monnaie portugaise, sur ses chiffres fantastiques, qui expriment de si petites valeurs, puisque mille *reis* c'est cinq francs, vingt mille, cent francs, et cent mille *reis*, cinq cents francs par conséquent, valeur encore réduite par le change. Mais on s'y fait vite, et en somme ce n'est pas si ridicule, puisque le *milreis* (et non mille *reis*) est une unité, un écu de cinq francs, un *douro* espagnol. Seulement, cet écu est en papier; toute la monnaie est en billets à partir de 500 *reis* (2 fr. 50), et pour rien on a le porte-monnaie bourré de petits papiers bien incommodes; non seulement on ne voit pas d'or, mais presque jamais de monnaie d'argent. Les sous sont en nickel.

Toutefois, si l'on emploie de gros nombres pour exprimer de petites sommes, en revanche, pour les grosses, on se sert d'un seul petit mot, le *conto*. A partir d'un million de *reis* — cinq mille francs — on compte par *contos*, c'est très commode.

La vie est moins chère et plus confortable qu'en Espagne. D'abord on mange, ceux qui mangent s'entend; la mine fleurie des gens l'indique; elle contraste avec la longue figure famélique des bourgeois espagnols. L'alimentation est tout autre : beaucoup de poisson, de riz, le mets national; comme boisson, du thé vert le plus ordinairement, dont les classes aisées font une grande consommation. On appelle le thé *cha*, petit nom exotique qui sent l'Orient.

Les hôtels sont meilleurs. Le bien-être, le bon ordre s'étendent un peu à tout. On voyage plus commodément; les trains, les gares sont mieux tenus; les employés, plus au fait de leur service, ne se permettent par les petites privautés espagnoles; ici on est sûr de retrouver sa malle intacte. Le service de la poste est également régulier et sûr, et rien que le coup d'œil en passant donne l'idée d'une supériorité évidente sur l'Espagne. Puis il y a pour un Français cette surprise agréable de se trouver, sinon en pays de connaissance, du moins dans un pays où la France est très connue. Le Portugal, que l'on croyait un pastiche de l'Angleterre, cherche au contraire en tout, habitudes, goût, littérature, etc., ses modèles en France; aux vitrines des libraires, partout des livres français, dernières publications sensationnelles, comme ouvrages scientifiques, romans de Bourget et almanach Hachette. Même Ducray-Duminil, cet ancêtre, a les honneurs du feuilleton.

Quand les Portugais voyagent, c'est surtout en France, et ils parlent parfaitement notre langue. On est ébahi de trouver cette excellente prononciation, cette complète correction dans la bouche d'étrangers,

non point assurément parmi les citoyens en bonnets de coton noirs, mais même dans la petite classe moyenne et le petit commerce. Fréquemment il m'est arrivé de demander au hasard, dans la rue, des renseignements à des gens qui me répondaient en un français des plus corrects.

Quel contraste entre l'alerte et vive capitale espagnole, ramassée sur son plateau aride que contourne une rivière le plus souvent à sec, et la molle et nonchalante Lisbonne s'allongeant presque indéfiniment sur les coteaux qui bordent la rive droite de son énorme fleuve, longue bande étroite, teintée de vert, de bleu, de rose pâle, par les couleurs des maisons.

Au-dessus de Lisbonne, le Tage forme un vaste bassin peu profond « la mer de paille »; puis se rétrécissant et se coudant au bas de la ville, devient ensuite un bras de mer de douze kilomètres de long. Cette large voie semble bien vide de navires, quoiqu'il y en entre annuellement plus de trois mille, mais la plupart, transatlantiques étrangers, ne font qu'y toucher et même s'arrêtent à Belem. On est en train de construire des quais et des bassins qui permettent d'aborder à Lisbonne même.

Dire que Lisbonne est bâtie en amphithéâtre, c'est ne rien dire, car cela donne l'idée d'une régularité qu'elle ne possède que de loin et dans l'ensemble. En réalité, elle ne grimpe pas seulement de la rive du fleuve au sommet comme les gradins d'un amphithéâtre, mais elle n'est faite que de montées et de descentes à peu près dans tous les sens, du sud au nord aussi bien que de l'est à l'ouest, avec de continuelles inégalités de terrain, des ondulations, des

creux, des hauts et des bas sans fin. Voici une partie basse suivie d'une légère montée; vient ensuite une rue presque à pic ou mieux encore, un escalier; il conduit à une plate-forme. Vous vous croyez arrivé au bout de vos peines; pas le moins du monde, il vous faut maintenant redescendre pour regrimper un peu plus loin.

Un plan en relief pourrait seul donner l'idée de cette situation où quartiers, rues, places sont perchés les uns au-dessus des autres : par exemple, la Praça de dom Pedro ou le Rocio, à 20 ou 30 mètres en contre-bas du beau jardin botanique auquel on accède par des suites de rampes; l'élégant et commerçant Chiado, à la même hauteur, sur la rua Aurea; l'Opéra est presque à pic sur le fleuve; de la gare à la voie, ce ne sont que rampes et ascenseurs.

Aux points les plus accidentés, on a installé des élévateurs géants qui pour quelques *reis* en épargnent la montée, procurant du même coup de splendides échappées de vue sur le fleuve. Par suite de cette situation, on comprend qu'il y ait peu de voitures; les omnibus et tramways ne peuvent accéder partout, ni même les fiacres qui, toujours à deux chevaux, doivent fréquemment s'arrêter au pied de quelque escalier.

Les belles places du Rocio et du Chiado, les centres animés, avec leurs magasins élégants, leurs cafés, leur public mondain, sont forcément un peu banales, sauf par leur situation; mais les rues bourgeoises, aux maisons peintes de couleurs vives, rouges, vertes, bleues, ont beaucoup d'originalité. On en voit du plus bel indigo. Du reste, c'est mieux de loin que de près, car c'est trop criard ou bien déteint par la pluie.

Beaucoup plus réellement jolies sont les villas aux revêtements d'*azulejos*, ces briques vernissées multicolores, imitations des faïences mauresques.

Tandis que la ville basse et les bords du fleuve sont sales, mal bâtis de grandes constructions serrées et inconfortables, plus on monte à l'ouest, plus les maisons s'espacent, s'entourent de jardins, plus l'air de confort, de tranquillité s'accentue, et en réalité, à part le Chiado, le Rocio et une dizaine de rues, Lisbonne a l'aspect calme d'un grand village. Même au centre, les points tranquilles abondent. On trouve derrière des rues animées certains recoins peu fréquentés, des places solitaires, où croît l'herbe entre les pavés et que bordent les murs élevés de quelque église délaissée. Parfois s'élève là une fontaine. J'aime ces fontaines de Lisbonne où les gens du peuple viennent s'approvisionner, s'asseyant sur le bord du bassin et causant en attendant que les barils se remplissent. D'un geste gracieux, les femmes chargent sur leur tête l'amphore à la forme élégante et classique, et à la tombée de la nuit, dans le calme des fins de chaudes et molles journées d'été, on a là comme un coin du monde oriental.

Orientale, la ville l'est aussi un peu par sa malpropreté, ses rues mal pavées, gluantes en hiver d'une épaisse boue noire. En revanche, il est vrai, certains trottoirs sont dallés de beaux dessins en mosaïque. Mais cela ne fait pas compensation. Dans les rues populeuses, grouillant de marmots pieds nus et en haillons, des loques sèchent tout le jour sur des cordes en travers de la rue, donnant à l'ensemble, sous le beau ciel bleu, un pittoresque napolitain.

L'humidité de l'hiver, l'amollissante chaleur contri-

buent à entretenir la malpropreté. On ne connaît pas les froids vivifiants, les coups de vent glacés qui balaient et purifient Madrid. En revanche, les chaleurs de l'été sont tempérées par la brise de mer. Aussi ce climat égal et doux, sans extrêmes, est-il des plus favorables à la végétation. La capitale en offre des spécimens dans ses nombreux jardins, jardins particuliers qui envoient au passage leurs aromes et leurs parfums, jardins publics, squares, grands et petits, dont la ville est semée. Si Madrid n'a qu'un grand parc aristocratique, Lisbonne, qui n'en a pas, compte au contraire nombre de petits squares gentils, bourgeois et populaires. Dans le quartier élevé d'Estrella est un petit parc ravissant avec ses arbres de Judée, ses micocouliers, ses tilleuls, rempli au printemps de magnifiques frondaisons et de senteurs pénétrantes. Le Jardin botanique a une superbe allée de palmiers de vingt espèces différentes. Les cimetières, au printemps, sont des champs de roses.

Cependant Lisbonne n'est point située dans la belle partie du Portugal et ne peut donner l'idée de sa plantureuse nature. Elle n'a dans ses environs que la beauté de l'Océan, superbe à la pointe de Cascaes, et, du côté de l'intérieur, Cintra.

Depuis Byron, tous les voyageurs ont chanté Cintra, mais pas toujours aussi heureusement que lui. Il existe en Portugal beaucoup de sites aussi beaux, mais la proximité de la capitale le fait mieux connaître et l'aridité environnante en fait mieux ressortir la beauté. Hauteurs pittoresques, plaine fertile, vallée ombreuse, océan majestueux, tout cela est réuni dans un petit espace en une splendide harmonie. La petite ville, avec son ancien château, aux hautes et bizarres

cheminées, est dominée par ces deux hauteurs, couronnées, l'une des ruines d'un château maure, l'autre de cette résidence royale de la Pena, où l'aïeul du roi actuel, le roi Fernando, entassa les objets d'art. Elles abritent la vallée contre les chaleurs extrêmes et y favorisent l'exubérance de végétation qui commence en haut dans les magnifiques jardins de la Pena, couvre les flancs de la montagne et remplit les parcs des villas qui s'étagent à son ombre.

Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau que le parc de la villa de Monserrat, couvrant tout un côté de la montagne, où les eaux, artificiellement retenues en haut, descendent en cascades pour tomber dans le creux du vallon et y entretenir une superbe végétation de fougères arborescentes, tandis que des arbres du nord élèvent leur feuillage clair au-dessus des buissons de roses. Cintra réunit la double végétation, et les têtes des palmiers montent dans les bleus de l'horizon, ces bleus profonds de l'air portugais. Au loin la plaine, riche et fertile, couverte de vignobles réputés, tels que les crus des vins blancs de Collares, s'étend jusqu'à la mer, à la côte superbe de Cabo da Roca.

Lisbonne a aussi son entourage de châteaux royaux : Queluz, tout petit et triste, délabré, abandonné; Mafra, palais et monastère, pâle imitation de l'Escorial, de même que le roi qui le construisit, le dévot João V, n'était qu'un pâle Philippe II. De loin, dans sa plaine, il fait l'effet d'une grande caserne. Les guides font l'énumération de ses 2 500 fenêtres, de ses 5 200 portes et des millions qu'il a coûté; le Portugal gagna à sa construction d'être appelé « Royaume

très fidèle », et l'archevêque de Lisbonne le titre de Patriarche. Tout près de Lisbonne enfin est Ajuda, avec un beau parc, et où réside de temps en temps la famille royale. Mais les palais laissent d'ailleurs les visiteurs assez froids; on y va pour l'acquit de sa conscience, pour « faire » scrupuleusement les environs.

A Belem, c'est bien différent; si à Cintra on est saisi par la nature, ici on est ému par les souvenirs et par les monuments qui les perpétuent. On sait que Vasco de Gama s'embarqua à Belem à l'endroit même où s'élève la tour, bijou d'architecture, jadis forteresse, et qui n'est aujourd'hui qu'un gracieux ornement au bord du large fleuve. Par malheur, quand je le vis, le bijou était enchâssé dans des monceaux de scories provenant d'une usine à gaz; je ne sais si cette élégante monture a disparu. Quant à l'église, élevée en commémoration de sa glorieuse expédition, si on la compare aux grandes églises espagnoles, à leurs dorures, à leurs trésors, elle paraît bien petite et bien pauvre; mais ses portails peuplés de statues, ses colonnes où s'enroulent de vrais cordages de pierre, son cloître aux doubles galeries et arceaux, avec une ornementation variée, produisent une saisissante impression. Cette profusion, ce plantureux dans l'ornement caractérisent le *manolino*, ce gothique surchargé qu'on prétend être un style national; en tout cas c'est bien une nuance nationale.

Pour rendre un hommage plus complet au grand navigateur dont le nom est inséparable de celui de Belem, on a voulu qu'il eût son tombeau dans l'église, sa place naturelle en effet. Le malheur, c'est qu'on ne savait au juste où trouver les restes de Vasco de Gama, et à deux reprises on en transféra sans certi-

tude absolue d'identité. Quelque mauvais plaisant proposait de les réunir dans le même tombeau afin qu'on fût un peu plus sûr. Les restes de Camoens, également dans l'église, ne sont pas plus authentiques.

Les monuments de Belem sont, pour ainsi dire, les seuls de Lisbonne, qui n'en a pas. La cathédrale n'a de beau que sa situation. Sans les factionnaires à ses portes, le Palais royal, les Necessidades, aurait l'air d'une villa bourgeoise quelconque, bien située et avec un beau parc. Le musée, mal logé, est un fouillis de vieilles toiles non cataloguées, où l'on erre au hasard, ne sachant quoi regarder. Aussi la plupart des visiteurs vont-ils tout droit aux beaux carrosses royaux du vieux temps; les carrosses sont ici une spécialité; il y en a à Ajuda une nombreuse collection et de fort curieux, des masses énormes où l'on pourrait loger une famille et que dix couples de bœufs auraient peine à traîner.

A l'église San Vicente, où les tombes royales sont autant de caisses dorées, avec des couvercles de verre, la mort même est sans majesté, et Lisbonne, ainsi dépourvue de ce qui distingue une capitale, n'en produit pas l'effet, malgré la beauté de sa situation, la majesté de son fleuve.

Et pourtant quelle ville fut plus réellement chef et tête, puisque non seulement elle est la capitale, mais la raison d'être, le *parce que* de cette nation, qui n'exista que du jour où la ville tomba en sa possession. La flotte des croisés, en route pour la Palestine, aida le premier roi Affonso Henriquez à s'en emparer en 1147. Ainsi l'étranger l'aida à naître, comme aujourd'hui il l'aide à vivre.

Lisbonne était bien plus somptueuse au temps de

la grandeur coloniale, où elle regorgeait de richesses. La décadence de la nation amena la sienne propre, mais avec ceci de particulier qu'un cataclysme physique, une révolution de la nature marqua la fin d'une ère historique. Je veux parler du tremblement de terre de 1755, le plus terrible de tous ceux qui ravagèrent la ville, car il y en eut beaucoup auparavant, dont l'un au XVe siècle, effroyable aussi. Depuis il se produisit de temps en temps de fortes secousses mais sans conséquences graves. Parfois, de nos jours, on en a ressenti de légères, mais qui n'en donnent pas moins un certain frisson, en songeant à ce que cela pourrait être.

Lors du tremblement de terre, tous les monuments, toutes les lourdes constructions s'effondrèrent tandis que les bicoques restaient debout; aussi, depuis, l'on bâtit très légèrement, faisant d'abord la charpente, vraie cage de bois qui, par son élasticité, peut résister aux secousses et qu'on garnit de briques.

Parler du tremblement de terre, c'est nommer le marquis de Pombal. Où n'a-t-on pas à le nommer d'ailleurs, ce grand touche-à-tout, qui voulut refaire un peuple, lui insuffler une âme industrieuse, énergique, active, à l'image de la sienne.

Il reconstruisit Lisbonne, fit sortir des ruines une ville nouvelle, ville du Tiers État qu'il voulait fonder. Mais il ne put achever toutes ses constructions et lors de l'occupation française, en 1805 et même en 1825, certains endroits étaient encore couverts de décombres!

Aujourd'hui, il ne reste qu'une ruine, mais fort belle et pittoresquement située, la petite église du Carmen, en haut du Chiado et dont les murs, les

encadrements des fenêtres en ogives sont restés debout, détachant leur fine silhouette sur l'horizon.

Avant tout, Lisbonne est un port. Le Tage lui donne son caractère. Comme il est bien au Portugal, ce large fleuve qui répand sur son passage la fertilité et la richesse! Comme il représente bien l'abondance plantureuse du pays, en même temps que la marche vers les pays lointains ; et qu'il ressemble peu au cours d'eau étroit, fougueux et torrentiel qu'est le fleuve en Espagne, à Tolède par exemple. Pourtant, torrent impétueux et bras de mer puissant sont un seul et même fleuve, et cette eau qui vivifie le Portugal sort du cœur de l'Espagne.

Le Tage fait non seulement la richesse, mais la beauté, la poésie de Lisbonne par les points de vue innombrables et toujours variés qu'il offre depuis les hauteurs, les terrasses, les plates-formes, les balcons, les sommets. Tantôt on l'aperçoit large, majestueux, étalant sa nappe immense, tantôt on n'en voit qu'une bande étroite, un ruban éblouissant au soleil, teinté de bleu, de rose, de violet, de mille couleurs invraisemblables. En d'autres moments, il devient d'un blanc d'argent; parfois il semble un lac tout violet, reflétant des couchants merveilleusement nuancés, tandis que la côte éclairée en face paraît toute blanche, avec les blancs villages d'Almada et de Cacilhas et les bateaux blancs sur l'eau violette et rose. Les nuits de lune et même les nuits claires sans lune, tout, le ciel, l'air et l'eau, devient d'un bleu inimaginable, d'un bleu profond, magique comme une lueur de feux de Bengale ou la couleur d'un pays enchanté.

C'était ainsi un soir de printemps, une veille de

Pâques, à la nuit tombante, au carillon de la résurrection, tandis que d'un petit square à l'extrémité d'un promontoire s'avançant presque à pic, je contemplais le fleuve à mes pieds. L'ouest de la ville se détachait en silhouette sombre sur le couchant enflammé ; à l'est, la terre, l'eau étaient de ce bleu éthéré. Tout se faisait silencieux et désert et les détails du jardin disparaissaient ; seul un palmier se dressait dans l'obscurité lumineuse et le calme de la nature.

XVII

LES MŒURS

Les beaux messieurs au Chiado. — Les théâtres. — Les enterrements. — Le carnaval. — Les *touradas*. — Charme des femmes. — Le plancher, lit confortable. — Besoin d'eau. — Votre Excellence. — Caractère portugais. — Un auteur immortel. — Les Portugais peints par eux-mêmes.

En arrivant, on se dit : « Combien tout diffère de l'Espagne »; mais après quelque temps on s'aperçoit que la différence n'est qu'à la surface et que le fond est le même.

Comme à Madrid, le beau monde va parader dans les beaux quartiers aux jours et aux heures consacrés; la seule différence, c'est que ce beau monde est moins animé, plus mêlé, plus bourgeois, et que les beaux quartiers ne peuvent rivaliser avec ceux de Madrid; l'Avenida, belle et large promenade en pente dans le genre des Champs-Élysées, ne supporte cependant pas la comparaison avec le Retiro et les belles avenues de Madrid, pas plus que les quelques magasins élégants du Chiado et les deux ou trois

grands cafés du Rocio ne la supportent avec les alentours de la Puerta del Sol.

Lisbonne, comme je l'ai déjà dit, est aussi plus tranquille. On s'étonne de voir un peu partout, dans ces endroits à la mode, des hommes en groupes ou en files, immobiles ou adossés à la façade de quelque café ou de quelque boutique. Quelle affaire les retient là? Ils ont l'air d'attendre. Et en effet ils attendent. A l'inverse du bouillant Espagnol qui va, vient, s'agite à la recherche des belles, le Portugais, toujours calme, les laisse tranquillement venir à lui. La place du Chiado est le lieu de prédilection pour ces revues; il y a là deux ou trois cafés et bureaux de tabac qui sont des postes assignés; là est aussi l'église consacrée au cérémonial religioso-galant de la messe de midi.

Comme à Madrid, on aime le théâtre. Outre le très bel Opéra de San Carlos, il y a un excellent théâtre dramatique et quantité de scènes secondaires, où se jouent surtout des traductions, des adaptations étrangères, car les pièces originales sont rares et, en musique, on n'a même pas l'équivalent de la *zarzuela*. Mais Lisbonne est rangé, ne fait pas de la nuit le jour; les théâtres doivent être fermés à minuit et ils le sont. Est-ce pour cela qu'on y va en famille et qu'on y amène sa jeune progéniture? Dans la petite bourgeoisie, on y conduit les enfants en bas âge, et parfois la loge a l'air d'une *nursery*.

On peut avoir l'idée du calme de Lisbonne par ceci, que les enterrements y sont un spectacle animé, en tout cas un coup d'œil avec leurs corbillards aux couleurs éclatantes, rouge écarlate de préférence. La

première fois qu'on voit cela, on en est stupéfait; mais c'est bien autre chose quand il s'agit du cortège funèbre de quelque personnage en vue ou d'un homme politique; alors le mort comme sa suite circulent dans les antiques carrosses de gala de la cour, belles voitures dorées avec laquais poudrés, à faire envie à un défilé de cirque. Cela vaut toutes les mascarades du monde.

Cela vaut mieux surtout que le carnaval, grossière fête populacière, non que le populaire seul s'en mêle, mais à cause du genre des divertissements; le principal consiste à se jeter du plâtre au visage et sur les vêtements; tout le monde en sort fort enfariné. Parfois les gens de goût y ajoutent ce petit exercice de casser des œufs sur le dos des passants; j'ai vu le frère du roi s'y livrer du haut d'un balcon; mais c'est plus rare, vu la cherté des projectiles.

Les courses de taureaux excitent également ici un grand enthousiasme, et l'empressement de la foule les jours de *tourada*, n'est pas très différent, à première vue, de l'animation espagnole vers la *corrida*. Cependant, en y regardant de près, on y trouve quelque chose de moins spontané, de plus cherché, et c'est peut-être plus mondain que populaire, bien que le peuple y coure en foule et remplisse les places au soleil.

Comment pourrait-il y avoir le même entrain avec des taureaux emboulés, ne pouvant percer ni poitrines ni entrailles, avec un spectacle édulcoré dont on a supprimé la grande attraction, le danger, la mort. A la suite d'une course restée fameuse, sous le règne de Joseph Ier, la mise à mort fut interdite par le marquis de Pombal.

Sans barbarie, en effet, la course de taureaux n'a plus sa raison d'être, qui est le frémissement d'horreur et de plaisir mêlés. Voir égratigner des taureaux par la pose de quelques banderilles, *farpas*, cela manque de montant. Cependant le jeu n'est pas sans grâce : *banderillero* et *picador* sont un seul et même acteur, un élégant cavalier en costume Louis XV, bien monté, qui défie le taureau et l'appelle pour lui planter dans le cou une flèche emmanchée à l'extrémité d'une hampe.

Bien différente est la scène des *forcados*, hommes armés de fourches pour défense, mais qui doivent terrasser le taureau seulement par la force musculaire, en se ruant sur lui, se cramponnant à ses cornes, lui tordant le cou et le forçant à tomber à genoux. A ce jeu dangereux, il n'est pas rare qu'un lutteur ait les côtes enfoncées.

Cela n'est que brutal ; c'est burlesque quand parfois un taureau expérimenté, ayant déjà vu l'arène et senti des flèches, refuse le jeu et essaie de retourner au *toril* derrière les braves bœufs munis de clochettes qui l'en ont fait sortir. C'est alors, pendant plusieurs minutes, une mêlée drolatique des bœufs, du taureau, des valets du cirque à sa poursuite, le harcelant de leurs fourches pour l'empêcher de se dérober, tout cela au milieu d'un tintement de clochettes à se croire dans un pâturage suisse.

Il vient souvent des *toreros* espagnols auxquels on fait faire le simulacre de la mise à mort, et qu'on applaudit à outrance, qu'ils fassent bien ou mal, car la course espagnole est très appréciée, au détriment de la méthode « nationaliste ». La *tourada* à l'« *antigua portugueza* », est faite par des amateurs,

tous gens du monde ; c'est un fort joli spectacle grâce au décor, aux costumes, aux chevaux de prix; les dames distribuent des flots de rubans aux vainqueurs.

La loterie portugaise est bien plus modeste que sa sœur espagnole et fait moins de bruit ; le gros lot n'est que de 12 *contos*, 60 000 francs. On comprend donc qu'elle excite moins les imaginations. On se dédommage en achetant des billets de la loterie espagnole, bien que la vente en soit interdite en Portugal. La loterie a perdu aussi en attrait par son apparence de moralité. Pour la conserver, le gouvernement en a concédé le monopole à l'institution de bienfaisance *A Santa Casa da Misericordia*, qui prélève 12 pour 100 sur les bénéfices pour l'entretien des orphelins. L'État se réserve 15 pour 100.

Quant aux petits divertissements politiques qui tiennent tant de place à Madrid, manifestations dans la rue, séances oratoires à la Chambre des députés, on les ignore ici. J'allai une fois à la Chambre, c'était tranquille comme une société d'antiquaires. Les députés ainsi que les pairs s'abstiennent de discours et se contentent d'opiner du bonnet. Cependant, ces derniers temps, la question cléricale fit sortir les gens de leur placidité ; on s'anima, on jeta des pierres dans les vitres de certains couvents ; on cria : « A bas les Jésuites ! » mais tout se borna là.

On mange mieux qu'en Espagne ; on s'habille mieux aussi, j'entends toujours dans les classes aisées, car l'homme du peuple, avec sa large houppelande à longs pans, est loin d'avoir la belle attitude de l'Espagnol drapé dans sa capa. La classe moyenne, d'abord,

n'a pas la laideur des classes populaires et les hommes passent même pour des modèles de beauté virile. On m'avait dit en Espagne : « *Eux* sont très beaux; *Elles*, très laides. » Il est certain que le type portugais est mieux réussi au masculin, comme le type espagnol est mieux réussi au féminin. Avec leur belle prestance, leurs épaules larges, leurs hanches étroites de statues égyptiennes, leurs moustaches de guerriers celtes, sauf la couleur, les Portugais font très belle figure. Ils s'habillent avec beaucoup de soin. On m'en donna une raison singulière :

« S'ils sont plus soignés que les Espagnols, me dit-on, c'est qu'en Espagne, il est inutile de se mettre en frais pour gagner le cœur des belles, puisqu'il y en a au choix, tandis qu'en Portugal, où les jolies femmes sont rares, leur conquête est d'autant plus précieuse et il faut lutter d'efforts. »

Et ils luttent vaillamment, constamment, étalant au Chiado, au Rocio, leurs armes de combat, la coupe irréprochable de leurs vestons, le nœud de leur cravate; ils sont très brillants en un mot. Je leur reprocherais même de l'être trop, d'arborer à leurs doigts, à leurs cravates, à leurs plastrons trop de diamants, trop de métal au pommeau de leurs cannes, un peu à l'instar de leurs cousins du Brésil.

Quant aux femmes, leur réputation de laideur est fort exagérée. Elles n'ont point, il est vrai, la beauté régulière des Espagnoles, mais sont fort gracieuses, avec de beaux cheveux, de belles dents, et surtout de fort beaux yeux. On vante les yeux espagnols; je préfère les yeux portugais si expressifs, si lumineux et doux. Dans la petite bourgeoisie, on en est encore aux toilettes surchargées, exotiques. Mais les femmes

de la société s'habillent avec goût. Le chapeau est porté par tout le monde et la mantille ne se retrouve que sur la tête de quelques femmes du peuple et des servantes, mais défigurée, méconnaissable, simple fichu noué sous le menton. Comme en Espagne, dans la classe populaire, la coiffure la plus ordinaire, c'est le foulard noué ainsi.

L'ameublement est celui de partout ailleurs. Autrefois il était réduit à sa plus simple expression; on meublait si peu qu'un vieil étranger qui habitait Lisbonne il y a quelque quarante ans, me raconta qu'à chacune de ses visites, il s'excusait d'avoir dérangé les gens à un moment inopportun; voyant le salon vide, il les croyait en train de déménager. Les lits se ressentent encore de cette simplicité primitive. Sauf le linge, les trois quarts des gens couchent en trappistes sur des matelas de paille hachée et pilée, durs comme des planches, avec des oreillers à l'avenant, tout petits carrés qu'on croirait bourrés de cailloux. Plus heureux que le Fils de l'Homme, le Portugais a toujours une pierre pour reposer sa tête. Mais pour rien au monde il ne changerait cette couche spartiate. Je fis le voyage du nord du Portugal à Vigo avec un ménage de bourgeois aisés de Lisbonne qui se réjouissaient à la perspective d'un séjour dans la belle région ouest de l'Espagne. Le soir à l'arrivée ils m'entretinrent gaiement de leurs projets. Quelle ne fut pas ma surprise quand le lendemain au déjeuner, ils m'annoncèrent qu'ils repartaient le jour même. Et comme je les regardais avec stupéfaction :

« Nous ne pouvons dormir ici, me dirent-ils, c'est impossible avec ce genre de lits. Des sommiers à

ressorts, des matelas où l'on enfonce, on n'a jamais rien vu de pareil! Et il paraît que c'est ainsi dans toute l'Espagne. »

Le mari, le pauvre homme, avait dû se coucher sur le parquet, pour avoir l'illusion d'être dans son lit.

Ce détail à part, on est en général plus soucieux de la vie matérielle et de la tenue; on est plus réellement propre. C'est aussi à Vigo, où l'on vient beaucoup du Portugal, qu'une femme de chambre d'hôtel disait à une famille française :

« Comme on voit bien que vous êtes Portugais!

— Ah! et comment cela?

— Il vous faut beaucoup d'eau pour votre toilette; les Espagnols n'en usent presque pas. »

L'éducation est ici bien plus répandue qu'en Espagne; le bon ton, le savoir-vivre sont plus fréquents. Un peu jaloux de cette supériorité, les Espagnols la déprécient comme c'est assez la coutume; trouvent leurs voisins maniérés, cérémonieux, importants, « enflés », *hinchados*; prétendent qu'ils sont constamment préoccupés de se grandir, de se grossir, parlant de *milreis* pour exprimer des centimes, comptant les chevaux par pieds au lieu de les compter par tête, ce qui quadruple le chiffre, numérotant toutes leurs fenêtres et leurs portes au lieu de la porte principale seulement, etc. Ils leur reprochent aussi leurs kyrielles de noms, citant invariablement cette aventure que nous leur attribuons à eux-mêmes, d'un Portugais égaré la nuit dans un village d'Espagne et qui, tout heureux de trouver enfin une auberge, répond quand on lui demande qui frappe là :

« C'est dom Henrique de Castro de Mello de Alvarez de Rodriguez, etc.

— Passez votre chemin, dit l'aubergiste; je n'ai pas de place pour tout ce monde. »

On prodigue un peu, en effet, les phrases, les protestations polies, les serrements de mains et, entre dames, les embrassades; on se traite cérémonieusement d'Excellence, *Vossa Excellencia*. La première fois qu'un étranger s'entend parler ainsi, il en est agréablement flatté. Mais l'impression est singulièrement diminuée quand il s'aperçoit que cet honneur est accordé à peu près à tout le monde.

Pas tout à fait à tout le monde pourtant. Il y a même des distinctions assez marquées selon les classes; un homme de la petite bourgeoisie, un artisan sera « Votre Grâce », *Vossé Merced*, ou même « le monsieur », *O Senhor*, et l'homme du peuple, tout simplement *Vossé*, « vous », ce qui est un peu méprisant. Fréquemment, surtout à la campagne, on le tutoie. Les titres s'emploient beaucoup aussi dans la conversation, titres de noblesse, titres universitaires. On en donne même qui ne sont pas mérités; ainsi, sans l'autorisation de la faculté, on fait docteur, *O Senhor doutor*, tout licencié.

A l'inverse du *Don* espagnol, le *Dom* portugais est le privilège de quelques membres d'anciennes et rares familles, plus précieux même qu'un titre de noblesse. Mais en revanche, toutes les femmes sont *dona*. Je n'ai pas dit *doña*. Sur la suscription des lettres enfin, on écrit toujours à « l'illustrissime et excellentissime » *Senhor* ou *Senhora*, superlatifs qu'on n'emploie en Espagne que pour certains dignitaires.

L'instruction est également plus répandue et l'on est moins renfermé dans son étroit horizon; on connaît mieux le dehors, on est plus au courant du mou-

vement moderne, de la vie artistique, littéraire, scientifique; on a le goût de la musique, de la lecture, des voyages, et, dans une certaine mesure, on connaît l'étranger, non seulement la France, mais aussi l'Angleterre, l'Allemagne, dont on commence à étudier la langue.

Quoique la France soit au premier rang, cela ne veut pas dire que l'on nous montre toujours de l'amitié. Il y a même une vieille rancune exprimée par de vieux proverbes : *Roupa de francès* veut dire du bien volé; « faire le Français » c'est être faux. Les vieilles pirateries en sont cause; cela pourrait remonter jusqu'à Duguesclin qui alla guerroyer et piller par là, mais disons seulement jusqu'à Napoléon, ou plutôt à ses généraux. Les « cadeaux » que se faisait faire le duc d'Abrantès par la municipalité de Lisbonne sont restés célèbres, entre autres un certain collier dont plus tard Louis XVIII dut rembourser le prix « aux frais de la princesse », tandis que le collier restait à la duchesse.

A l'usage des Espagnols aussi on a des petits dictons flatteurs dans ce genre :

De Hespanha nem bom vento nem bom casamento. « D'Espagne ne vient ni bon vent, ni bon mariage », allusion sans doute à quelque alliance royale qui fut désastreuse pour la politique. Mais la vieille haine est bien amoindrie. On célèbre sans enthousiasme la fameuse fête de l'indépendance, anniversaire du 1er décembre 1640, où le Portugal se souleva contre la domination espagnole. Lors du voyage du roi d'Espagne à Lisbonne en 1903, les « patriotes » essayèrent bien de faire une manifestation par cette fête, mais ce fut tout factice.

Depuis quelques années, les relations sont devenues plus fréquentes entre les deux pays; des trains de plaisir, des excursions sont organisés d'un pays à l'autre; on va à Madrid voir les *corridas*; mais, pour les Portugais comme pour tous les étrangers, l'Espagne c'est surtout l'Andalousie et la *feria* de Séville, où l'on vient beaucoup de Lisbonne, un peu pour la feria et les affaires, beaucoup pour les belles Andalouses. Ce qu'on apprécie de l'Espagne, c'est son originalité, ses Lolas, ses Carmen piquantes avec leur *sal* et leurs airs *flamenco*; si mauvaises que soient les troupes de *zarzuela* qui viennent jouer en Portugal, on les applaudit toujours, comme on applaudit même les mauvais *toreros*.

Bons ou mauvais, les *casamentos*, les mariages, sont rares entre les deux nations, quoique les Portugais soient très friands des belles Espagnoles et que beaucoup d'entre elles, belles ou laides, partent l'été pour les plages portugaises essayer de séduire, par leurs *peteneras*, leurs *sevillanas*, leurs yeux, leur *sal*, quelque gros Portugais, lourd surtout de *contos*.

Dans le fond, les deux peuples se connaissent fort peu parce que, étant très semblables, ils ne s'attirent pas, ne s'intéressent pas l'un à l'autre. Nous retrouvons ici les mêmes grands traits qu'en Espagne, les mêmes qualités fondamentales de bonté, mais unies à une douceur contrastant essentiellement avec l'âpreté espagnole. C'est aussi le même manque d'application, d'initiative. Le peuple *sufrido* en Espagne devient ici *soffredor*, ce qui est la même chose à un plus haut point encore, mêlée de plus d'humilité, d'une résignation, d'une patience, d'un esprit d'atermoiement poussés à l'extrême.

La patience est la caractéristique du Portugais, le mot qui lui revient toujours à la bouche : « *Pacencia!* » fait l'enfant qui vient d'être réprimandé; « prends patience », dit l'homme riche au mendiant, en lui refusant l'aumône. Et le plus beau, c'est la patience avec laquelle celui-ci accepte le conseil.

Je regardais un jour à Lisbonne tomber une forte averse; partout ailleurs on aurait couru se réfugier sous quelque porche. Eux, tranquillement, sans bouger, commissionnaires, marchands de poissons recevaient la douche. Un tramway est en panne; les pauvres mules efflanquées ne peuvent gravir la montée; ailleurs, en France, la moitié des voyageurs descendraient pour alléger et pousser à la roue; ici on attend une heure, deux heures, jusqu'à ce qu'arrivent des mules de renfort. On attendrait jusqu'au lendemain au besoin, demain, *amanha*, étant, avec la patience, le grand remède à tout : *amanha* et *pacencia*.

Il y a avec le *sufrido*, la patience espagnole, différence de degré, d'abord; puis ceci, que l'Espagnol souffre et supporte, mais en criant, tandis que le Portugais endure tout en silence, passif et plein d'humilité : humilité du paysan qui se lève au passage du « Monsieur » et se laisse tutoyer par lui; humilité de la servante qui, avant d'aller à confesse, vient demander pardon à sa maîtresse « en cas qu'elle l'ait offensée »; humilité de tous les inférieurs. Parfois, dans la rue, on sent sur la main quelque chose de visqueux qui se pose ; ce sont les lèvres d'un petit mendiant qui implore « Votre Excellence ». Fréquemment aussi les gens du peuple remercient en baisant la main.

Évidemment ces humbles allures sont souvent feintes et intéressées. Dans un hôtel, à Porto, un grand diable de domestique qu'on renvoyait et que j'avais vu quatre jours, vint, en quête de pourboire, me faire ses adieux en demandant à « Mon Excellence » de bien vouloir lui pardonner tout le mal qu'il avait pu me faire. Ces marques de servilité, si différentes de la rudesse espagnole, indiquent aussi qu'il y aurait quelque chose de vrai dans le reproche de manque de franchise que leur adressent leurs voisins.

Sous leur accueil poli, en effet, sous les jolies phrases, la culture plus large, ils conservent beaucoup de méfiance pour l'étranger, méfiance d'autant plus dangereuse qu'elle se dissimule sous un air bon enfant.

J'ai parlé ailleurs de la susceptibilité espagnole. Elle est enfantine à côté de celle-ci, qui toujours cherche, creuse, suspecte, se défie, suppose le mal. Les étrangers en ont positivement peur, peur d'exciter contre eux la rancune portugaise. Pas un seul, de quelque nation qu'il soit, qui n'ait pour principe : ne rien dire, ne pas bouger, ne pas s'exposer.

C'est que cette rancune est aussi terrible qu'elle a la vie dure. Il y a bien trente ans que Mme Rattazzi écrivit sur le Portugal un livre qui certainement a ses points faibles et contient des erreurs de fait ou de goût, mais qui n'en est pas moins un des plus complets, des mieux renseignés qu'on puisse lire; et depuis trente ans, les Portugais ne lui ont pas pardonné ces erreurs et encore moins peut-être certaines vérités. Depuis trente ans, ils n'ont pas décoléré et l'accablent d'injures comme au premier jour. Heureux auteur qui ne connaît pas l'oubli!

C'est par terreur d'un pareil débordement d'injures qu'un autre auteur, qui vint en Portugal il y a quelque dix ans, parcourut le pays à la hâte et fit un livre où il eut grand soin de s'écrier à chaque page :

« Que vous êtes jolis, que vous me semblez beaux! Vous êtes tous fils d'Albuquerque! »

L'enflure, que leur reprochent tant leurs voisins, se montre bien réellement toutes les fois qu'il s'agit des choses du Portugal; ils écrivent de gros livres sur leur petit pays, de longs chapitres sur l'administration, la science, l'art portugais; on ne les ferait ni plus longs ni plus gros sur l'Allemagne ou l'Angleterre. Ils sont toujours prêts à faire d'une taupinière une montagne, ou bien encore affectent une fausse modestie, bien dangereuse pour qui en serait dupe.

« Les Portugais sont des taureaux emboulés et les Espagnols des taureaux désemboulés. » Ce coup de crayon rend bien le contraste entre l'Espagnol à la silhouette plus nette, à l'originalité plus marquée, et le Portugais effacé et doux, Espagnol estompé. Cependant, comme toutes les esquisses, c'est incomplet et ne rend pas les nuances, le côté poétique, les délicatesses du caractère portugais, si complexe et dont il est difficile de se faire une opinion précise. Il semble qu'on ne puisse prendre pied, qu'il y ait quelque chose de flottant, de fuyant, d'indécis qui échappe, se dérobe, se contredit, et il est plus facile de dire ce que les Portugais ne sont pas que ce qu'ils sont, tant leur caractère réceptif les a soumis à l'influence des autres.

« Les Espagnols sont eux-mêmes, me disait un Portugais cultivé; nous, nous sommes tout le monde. »

L'un des plus marquants, Théophile Braga, définit ainsi ses compatriotes :

« Le trait essentiel du caractère portugais est une hésitation constante, l'incapacité d'une prompte détermination dans ce peuple *soffredor*, temporisateur, — *procrastinare lusitanum est* — et sans esprit d'initiative ni originalité individuelle. »

Leur meilleur romancier, Eça de Queiroz a fait leur portrait en ces termes :

« Tout ce mélange de bonté immense, de douceur, d'enthousiasmes qui se dissipent en fumée et de ténacité quand il s'agit de son idée... ; la négligence, le désordre dans les affaires, le sentiment de l'honneur poussé jusqu'au scrupule puéril, l'imagination jusqu'au mensonge, et en même temps l'esprit pratique, attentif à la réalité utile ; la vivacité de compréhension, la vanité, le goût de la parure et une simplicité si grande, qu'il donnera le bras à un mendiant dans la rue... ; un fond de mélancolie, tout en étant parleur et sociable... ; un manque de confiance en soi, qui le paralyse jusqu'à ce qu'un jour il se décide et agisse en héros..., voilà le Portugais. »

XVIII

LES CLASSES. — LA FAMILLE ROYALE

La bourgeoisie aisée. — La vie de société. — La haute noblesse. — Le roi João VI et son épouse. — La reine Maria da Gloria. — Le roi Pedro V. — Le roi actuel. — La reine. — La famille royale.

J'ai dit ma première impression sur le peuple à Lisbonne. Depuis j'ai eu l'occasion de voir celui des provinces, les jolies paysannes du nord, leurs gracieux costumes, l'entrain, les fêtes; mais jamais cette impression ne s'est effacée, et toujours l'homme du peuple revient à mes yeux avec son bonnet de coton noir sur son front soucieux, le dos sous la pluie, les pieds nus dans la boue.

Faiblesse, mollesse, douceur, le contraste est complet avec la rudesse et l'obstination espagnoles. Mais en considérant la Péninsule en détail, en allant par gradation de l'est à l'ouest, ce contraste radical s'atténue singulièrement. Après le Catalan dur, orgueilleux, indépendant, vient le Castillan, bien plus soumis, bien plus dompté malgré sa fierté légendaire,

puis le doux *Extremeño*, le placide *Gallego* et enfin l'humble Portugais, se laissant dominer et tutoyer par tout le monde, *Zé povinho*, le pauvre petit José, comme on l'appelle, quelque chose comme notre Jacques Bonhomme.

En Espagne, bourgeoisie et peuple se touchent de près; ici la classe moyenne s'écarte du peuple et se rapproche davantage de l'aristocratie, imprimant même son cachet à la société. Lisbonne, avec son air tranquille, est bourgeois. C'est le ton d'une bourgeoisie aisée qui domine; la vie mondaine, sauf ses rares exceptions brillantes et luxueuses, y existe en petit. On a ses petites soirées, ses réunions intimes autour de la table à thé; on fait de la musique, on cause, un peu trop même, car on perd à ces réunions, au « *cavaco* » comme on l'appelle dans l'argot lisbonnais, le meilleur de son temps parfois. Le même monde bourgeois sait voyager, comprend et aime la nature, bien autrement qu'on ne le fait en Espagne. Il est vrai qu'ici la nature y invite par sa beauté.

La haute société se compose d'une vieille noblesse peu nombreuse et bien appauvrie, sauf une douzaine de familles dont deux ou trois grandes familles ducales. Les plus riches sont les Cadaval, Miguélistes non repentis qui vivent à l'étranger, puis la duchesse de Palmella, dont le titre nouveau est greffé sur un ancien tronc. C'est la petite-fille de l'homme d'État qui reçut ce titre, dont elle hérita. L'aristocratie n'a plus de privilèges que des sièges à la Chambre des Pairs. Au XVIIIe siècle le marquis de Pombal porta les derniers coups à l'ancienne noblesse en abattant les dernières prétentions qui gênaient la royauté. On sait les détails horribles de l'exécution des ducs d'Aveiro

et de Tavora, accusés de complot, arrêtés sournoisement, mis à la torture et mourant dans d'affreux supplices, tandis que la vieille duchesse de Tavora, par générosité, n'était condamnée qu'à avoir la tête tranchée. Mais la cruauté raffinée de Pombal ne perdit pas ses droits. On eut soin de montrer auparavant à la malheureuse les instruments qui allaient servir à torturer son mari et son fils.

La nouvelle noblesse est en revanche prodigieusement nombreuse. Pas de pays où l'on ait autant anobli récemment; c'est encore plus fort qu'en Espagne. Les vides du Trésor en sont cause. Ici aussi il faut payer si l'on veut être titré et l'État exploite, avec raison, la vanité, cette mine inépuisable. Tout enrichi du Brésil ou d'ailleurs qui se lave les mains et n'a tué personne, n'a qu'à consacrer deux ou trois *contos* à une œuvre de bienfaisance et le roi le fera vicomte. En Espagne on l'aurait fait marquis. C'est la différence. Le pays est inondé de ces titrés-là. Ils débordent aussi au dehors, à Paris, à Vichy, où ils viennent représenter la « vieille noblesse portugaise ».

La cour même a un air de simplicité bourgeoise et les figures royales sont familières aux Lisbonnais. La maison de Bragance occupe le trône depuis 1640, date du soulèvement du Portugal contre la domination espagnole. Ses premiers rois, Joâo IV, Joâo V, Joseph, Maria Ire, folle pendant la plus grande partie de son règne, qui coïncide avec la Révolution française, tous sont des médiocrités, pour ne pas dire plus. Le type le plus complet de la série, c'est Joâo VI, longtemps régent; triste sire à la lippe pendante, reproduction aggravée de Charles IV d'Espagne, son

beau-père, de même que Maria Joaquina, sa femme, par ses mœurs et son caractère ressemblait à sa mère. Quoique d'une laideur monstrueuse, elle n'en eut pas moins ses petits écarts, auxquels la chronique attribua la naissance de son second fils dom Miguel, son préféré, qu'elle soutint avec acharnement contre l'aîné, dom Pedro.

Mais les rois constitutionnels sont des figures bien supérieures. Maria II da Gloria, fille de dom Pedro, fut une personnalité hautement estimable; mariée deux fois, d'abord avec un Leuchtemberg qui mourut au bout de quelques mois, puis avec le prince Ferdinand de Saxe-Cobourg — encore un Cobourg épouseur — cousin de l'époux de la reine Victoria, elle eut une nombreuse lignée. Deux de ses fils furent rois, Pedro V et Luis Ier.

Ferdinand de Cobourg, baptisé là « roi Fernando », survécut longtemps à la reine qui mourut en 1853, et fut deux fois régent sous la minorité de ses deux fils. Ensuite, il se livra entièrement à son goût pour les beaux-arts et les belles artistes. L'actrice qu'il épousa sur le tard et qu'il fit comtesse d'Edla, vit encore, entourée des égards dus à son titre et à sa fortune.

Pedro V succéda à sa mère; ce prince est resté l'idole du peuple qui le considère comme un saint. Roi à dix-huit ans, mort à vingt-quatre ans, il fut en effet une figure étrange, un mélange d'ascète du moyen âge et de philosophe du XIXe siècle sur le trône. Il refusait tous les honneurs, parcourait, grave et mélancolique, les quartiers pauvres de Lisbonne, visitait les hôpitaux. Sa jeune épouse mourut peu avant lui, et comme un de ses deux frères venait aussi de mourir, et que l'héritier du trône, dom Luis

était malade de la fièvre putride qui emporta ses deux frères, le peuple cria à l'empoisonnement.

Dom Luis, père du roi actuel, succéda à son frère. Il épousa en 1862 Maria Pia, fille de Victor-Emmanuel, alors âgée de quinze ans à peine ; cette alliance avec la famille royale d'Italie indique bien les tendances libérales de la dynastie, qui s'est alliée également à des familles protestantes. Il fut enlevé à quarante ans par l'apoplexie.

Le roi actuel Carlos Ier, né en 1863, est un homme de forte corpulence qui a hérité de son père cet embonpoint inquiétant contre lequel il réagit de son mieux par la vie en plein air et le sport. En même temps savant et artiste, il fait des croisières scientifiques et expose des tableaux qu'il peint lui-même et qui valent la peine d'être exposés. Il passe pour sceptique et sa physionomie spirituelle ne dément point cette opinion ; on le dit libéral et il s'est montré tel lors de l'effervescence à propos des congrégations, où il promit de faire respecter la loi qui les exclut. Les sympathies populaires allèrent à lui du coup, et lorsqu'il parut aux courses de taureaux le dimanche suivant, son entrée fut saluée par une formidable explosion de bravos et d'applaudissements. Très ému, le roi remerciait en portant la main à son képi, mais il ne fit rien autre chose ; c'est ce qu'il avait de mieux à faire. A ces conditions, son rôle est des plus faciles, et il mène la vie d'un gentilhomme intelligent et bien renté ; on le voit souvent en ville conduisant sa voiture en fumant son cigare ; il chasse, se promène et ne boude pas d'ailleurs devant les corvées inévitables du métier, suit la procession de Saint-Georges au grand soleil, va baiser le pied du *Senhor dos Passos*, etc.

Sa liste civile est d'environ 2 millions de francs, auxquels il faut joindre les revenus considérables de son majorat de Bragance, environ 300 000 francs, le seul subsistant encore en Portugal, où les derniers furent abolis en 1863.

La reine Marie-Amélie d'Orléans, née en 1865, aimable et gracieuse a, aux yeux d'un assez grand nombre, le tort d'incarner le parti de la réaction cléricale; l'invasion des ordres religieux a coïncidé avec son entrée en Portugal, et elle en porte la responsabilité. Quoi qu'il en soit, la reine s'occupe du peuple, est charitable, patronne de nombreuses œuvres de bienfaisance; ne pouvant nourrir de biftecks tous ceux de ses sujets affamés, guettés par la tuberculose, elle s'occupe du moins à fonder des sanatoriums pour ceux qui en sont atteints. On s'accorde à dire qu'elle a les qualités pratiques de la famille d'Orléans.

La reine mère, Maria Pia, née en 1847, est l'antithèse de sa belle-fille. Maigre, fine, l'air distingué, elle est bien plus royale que la jeune reine.

Dom Affonso, seul frère du roi, né en 1865, célibataire, n'a pas d'autre histoire que des histoires de club. Le prince royal, Louis-Philippe, né en 1887, ressemble à son père; le cadet est né en 1889.

La simplicité de vie de la famille royale n'empêche pas, aux grands jours, le cérémonial et l'étiquette. Quand le roi alla aux funérailles de la reine Victoria, il laissa la régence à la reine, et la remise du pouvoir, au lieu de se faire simplement par quelques signatures, eut lieu avec grand apparat, tout comme s'il s'était agi d'un changement de souverain et non d'une régence pour rire. La reine,

en toilette de cour, dans un carrosse de gala traîné par six chevaux et accompagnée d'un grand cortège d'officiers en uniforme, de chambellans à panaches et de monde chamarré, se rendit aux Cortès, où elle prêta solennellement le serment d'observer la Constitution, de maintenir la foi catholique, etc. Le même cérémonial pompeux fut observé pour la prestation de serment du prince royal à sa majorité avec le même défilé d'uniformes dorés et de chapeaux à plumet; je n'aurais jamais cru que le petit Portugal en pût contenir autant.

Mais, il faut leur rendre cette justice, la reine et encore moins le roi ne paraissent se plaire sous ce harnais de parade; ils semblent plus à leur aise dans la simplicité bourgeoise de leur vie ordinaire qui convient mieux à ce couple intelligent et moderne.

XIX

LE PAYS

Prédominance du nord. — Paysages du Minho. — Les mœurs rustiques. — Les *romarias*. — Les *varinas*. — Le sud. — Les vins de Porto.

Quand je me reporte au peuple agricole espagnol, je vois des troupes de travailleurs, des équipes de pauvres hères enrégimentés sur les grands domaines du sud, tandis que, pour le Portugal, ma mémoire évoque des femmes court vêtues, les pieds nus, conduisant les chars à bœufs. Comme dans l'Espagne du nord, je vois des champs morcelés, des hameaux, des fermes isolées, car c'est la petite culture qui prédomine. En tout, l'Espagne tire sa couleur, son ton général, ses mœurs, de l'Andalousie, tandis que le Portugal, malgré ses nombreux éléments africains, reçoit l'empreinte de ses provinces celtiques; le caractère général du pays, son histoire, sa langue, ses mœurs, tout s'en ressent, et cette différence est tout à son avantage; c'est l'influence de la partie nord, de sa population laborieuse, qui a fait son

avance sur sa voisine : si la Galice, les Asturies, les Pays Basques couvraient la moitié du territoire espagnol, l'Espagne marcherait de pair avec le Portugal.

Le Minho, la province purement celtique, la Galice portugaise, séparée de la Galice espagnole par la rivière formant frontière et qui lui donne son nom, est le berceau du Portugal, un ravissant berceau de verdure aux rideaux d'épais feuillage. Le roi de Léon, Alphonse VI, l'avait donné en dot à sa fille bâtarde, épouse du prince chercheur d'aventures Henri de Bourgogne, qui fut d'abord comte, puis roi de Portugal.

En été, le pays semble couvert de jardins, avec ses petits champs de maïs, encadrés de ceps de vigne et d'arbres mêlant leur feuillage. Ce n'est pas, il s'en faut, la méthode la plus productive pour la vigne, mais quelle beauté, quelle exubérance dans ces ramifications multiples s'accrochant aux branches des arbres, d'où semblent pendre les énormes grappes.

Toute la province est si riante avec ses ondulations, ses coteaux et ses vallons boisés et accidentés, ses nombreux petits cours d'eau.

Il me souvient des jours où, allant au hasard par monts et par vaux, descendant les pentes boisées, nous arrivions à quelque ombreux vallon au fond duquel coulait sous les ronces un large ruisseau sans la moindre passerelle. Alors on se déchaussait, c'était tout à fait couleur locale; on passait à gué et l'on remontait le coteau opposé pour arriver à quelque hameau sur le sommet, où un regrattier complaisant nous faisait une omelette et nous servait du café dans des verres crasseux, pendant que les classiques gamins, attirés par le rare événement, des gamins de

rêve, à moitié nus, morveux, les mains et les pieds crottés, le pan de chemise en bannière, bouche bée, nous regardaient manger. Puis, après maintes explications sur le chemin à prendre, l'endroit du ruisseau à franchir ou à éviter, passant par d'autres hameaux, par des fermes qui nous servaient de points de repère, toujours à travers bois, et descendant ou remontant de nouvelles pentes, nous rentrions à la maison le soir, harassés et contents, avec une provision d'impressions fraîches, d'amusants souvenirs et un demi-cent de puces à l'ordinaire.

La délicieuse nature portugaise se montre ici dans tout son éclat, sa variété de tons, sa riche et intense verdure, sous un ciel si bleu qu'il en est même violet. Parfois cependant, en été, une brume épaisse couvre la contrée, le sol humide dégageant la nuit des vapeurs qui se condensent en brouillards. D'un sommet où nous habitions et d'où l'on dominait un immense horizon, toute la vallée autour de nous semblait le matin devenue un océan d'où nous émergions comme un récif ou un îlot ; mais bientôt le soleil perçait, fondant les brumes en ouates épaisses, puis en vaporeuses mousselines, et faisant soudain le vide par places; des abîmes semblaient se creuser, des gouffres s'ouvrir; enfin peu à peu le brouillard s'effilochait et bientôt la vallée apparaissait tout entière.

Le fleuve Minho, en coupant en deux la Galice, n'a pas pu faire deux peuples. Des deux côtés ce sont les mêmes mœurs; mais du côté portugais, elles ont conservé plus d'originalité et de couleur.

Ici nous retrouvons le vieux char déjà vu, entendu surtout, le vieux char gaulois, aux roues grinçantes,

sur un essieu de bois, et dont la chanson poursuit le long des chemins; on rencontre partout, dans la campagne, de ces attelages de petits bœufs à grandes cornes, parés de pompons rouges, accouplés par un joug sculpté de jolis dessins et parfois peints, œuvre des paysans eux-mêmes qui autrefois sculptaient aussi la plupart de leurs instruments agricoles; j'ai vu au petit musée industriel de Porto, de bien jolis spécimens de cet art rustique, de vraies œuvres d'art. Au milieu des ornements, un sujet religieux, une croix, un ostensoir, occupe ordinairement la place d'honneur.

Extrêmement laborieux, les gens ne doivent leur aisance relative qu'à leur travail acharné. Là une ferme de trente hectares est un grand domaine; on emploie beaucoup le système des métairies à moitié fruits, et c'est la culture pénible où, courbés sur le sol, les travailleurs font tout à la main, ou plutôt les travailleuses. J'assistai à la livraison des fermages en nature par des métayers à leur riche propriétaire; sur dix, huit étaient des femmes. Arrivées de bonne heure, bien qu'ayant cheminé longtemps à côté de leurs bêtes, elles n'en avaient pas moins endossé leur robe des dimanches pour cette visite au propriétaire; leurs courts jupons blancs immaculés, bordés d'une belle dentelle au crochet, tranchaient sur les jambes hâlées et les pieds poussiéreux, nus comme toujours. Mais après les salutations respectueuses, elle enlevèrent la belle robe, revêtirent un vieux jupon dont elles s'étaient munies pour la circonstance, et se mirent à décharger activement les sacs.

L'émigration est considérable par suite de la surpopulation; dans chaque famille du peuple, un des

enfants est destiné à être prêtre, un autre à être « Brésilien », c'est-à-dire à émigrer au Brésil. Beaucoup, après fortune faite, reviennent au pays étaler leurs *contos*. On voit fréquemment dans les villages quelque villa peinte de couleurs criardes; c'est la maison du « Brésilien », qui, étincelant de diamants, va briller dans les villes d'eaux. A l'échelon supérieur, il achète un titre de vicomte.

Le travail des femmes ne se borne pas à l'agriculture; elles font toutes sortes de besognes masculines. Il faut les voir, portefaix dans les villes, enlever d'un bras musculeux, que plus d'un homme envierait, de lourdes malles qu'elles chargent sur la tête; on en voit qui cassent les pierres sur les routes. Et tout cela sans préjudice de leur fonction spéciale : mettre au monde une ou deux douzaines d'enfants, qui, de leurs petits corps presque nus, essuieront pendant leurs tendres années la poussière des rues.

La vie est pénible malgré les apparences de joie, les fêtes, les sauteries; elles sont bien pauvres, bien dénuées de tout, les blanches chaumières disséminées dans la verdure des jardins et sur les coteaux; le plus souvent le sol est de terre battue; pour tous meubles un coffre où l'on enferme les vêtements; à l'âtre pendent quelques marmites. On vit presque exclusivement d'un pain de maïs épais, lourd, indigeste, arrosé de copieuses rasades de gros vin. Le maïs forme l'alimentation de la moitié de la population et 16 pour 100 environ mangent du pain de seigle.

Petits et grands suivent ce régime, qui du moins bourre bien l'estomac. Je ne sais s'il fait les gens robustes, mais il les rend gros, gras, épais; du poisson

salé, des pommes de terre, qui parfois remplacent le pain, complètent la nourriture.

Du Minho vient peut-être le renom de « Portugais toujours gais », car l'été du moins y est une fête perpétuelle. C'est la saison des *romarias*, sœurs des *romerias* du nord de l'Espagne, où se mêlent le sacré et le profane : pèlerinages, processions, danses, ripailles, beuveries, rixes et feux d'artifice. Si, par malheur, vous demeurez dans le voisinage, vous pouvez dire adieu au sommeil, car, pendant des jours et des nuits, c'est un épouvantable vacarme de gens en bandes, en groupes, à pied, en voiture, chantant, braillant, dansant, sautant à se détraquer le corps.

Comment peuvent-ils avoir encore la force de tant se secouer après la fatigue de leur rude travail? Mais la *romaria* a pour tous tant d'attraits : elle résume à peu près tous leurs plaisirs, les relations entre villages ou paroisses éloignées, les rencontres avec les amis ou connaissances et surtout les rendez-vous pris longtemps à l'avance entre les amoureux. Les femmes arrivent dans leurs plus beaux atours, leurs costumes locaux variés à l'infini, jupes courtes aux vives couleurs, fichus rouges ou verts, coiffure en diadème, petites toques dont la bordure de velours adoucit encore davantage les doux yeux. Chose plus remarquable, elles ont des bijoux à profusion, énormes colliers à triple rang, lourds pendants d'oreilles, anneaux larges comme la paume de la main tombant jusqu'à l'épaule, parfois on en porte deux paires, cœurs en filigrane larges comme un œuf, croix et crucifix longs comme ceux des nonnes, etc., Porto a la spécialité de cette bijouterie paysanne, d'argent ou

d'argent doré, de filigrane d'argent artistement travaillée d'après d'anciens modèles.

Les femmes y mettent toutes leurs épargnes, sauf à les revendre en cas de besoin. D'ailleurs ce qu'on dépense là, on l'économise en chaussures, puisque tout le monde va pieds nus; les jeunes gens parfois, aux grands jours, mettent des souliers; mais pour les femmes, c'est un luxe inconnu et même non convoité; pourvu qu'elles aient de l'or au cou et aux oreilles, elles trottinent contentes, surchargées en haut, déshabillées par en bas, à l'inverse des belles dames. Les enfants, eux, vont pieds nus, — jusqu'à la ceinture.

Malgré la vulgarité des détails, les fêtes se ressentent du charme du pays qui les encadre, du charme de ces populations naïves, des jeunes paysannes gracieuses, à la physionomie douce, éclairée de jolis yeux confiants. Des couples d'amoureux circulent, la main dans la main, se regardant dans les yeux. De temps à autre, on entend quelque chanteur de *fados*, ces chants populaires langoureux et doux; on assiste à des *desafios* (des défis), tournois poétiques en vers improvisés où l'homme et la femme se donnent la réplique d'une façon charmante. Ces rustres, qui ne savent ni lire ni écrire, sont merveilleusement doués pour la poésie; on trouve parmi eux des poètes innés, et leurs vers imparfaits sont pleins de sentiment et de fraîcheur.

A la Romaria du *Senhor da Pedra*, un jeune homme chantait :

Mon doux seigneur du Rocher,
Attendris par grâce
Ce cœur de pierre
Qui résiste à mon amour.

Et la jeune fille répondait :

> Si tu veux attendrir ce cœur,
> Donne-lui le philtre, l'eau de « bon amour »;
> L'eau sur la pierre
> L'amollit toujours.

Toutefois la poésie et l'amour idéal ne règnent pas exclusivement; il y a place pour autre chose dans les mêlées des danses et les couchées dans les granges ou à la belle étoile. J'ai surpris des déclarations qui n'avaient rien de sentimental, des fragments de dialogues dans le genre que voici :

« Mais qui sait si vous n'êtes pas marié?

— Eh bien! quand encore je le serais, cela ne change rien à la chose! »

Du Minho au Tage, on trouve cette délicieuse nature et ces mœurs, quoique moins accentuées. Loin d'être une barrière comme en Espagne, le centre est ici une transition, un lien entre les provinces des extrémités, un trait d'union. Il est en même temps très varié, très montagneux à l'est, avec sa superbe Serra da Estrella haute de 1 800 mètres, ses provinces de Beira, de Tras os Montes. A l'ouest, au contraire, sont ces terrains submergés, vrais polders comme en Hollande, le fameux territoire d'Aveiro, sillonné de canaux. De loin, on aperçoit au milieu des champs les voiles des bateaux servant au transport des récoltes, et, comme on ne voit pas les canaux, dissimulés dans la végétation, on se demande ce que cela peut être. Quand l'eau a baissé dans le canal, il devient route et le bateau se transforme en char.

Dans la race très belle d'Aveiro, se trouve, disent les Portugais, du sang phénicien qu'ils rappellent

avec orgueil et dont ils exagèrent singulièrement la proportion, de même que les Catalans et les Marseillais, faisant de quelques gouttes un flot. Ovar fournit à Lisbonne ces alertes marchandes de poisson, les jolies *varinas* qui, légères et gracieuses, les jambes nues, la chaîne d'or leur battant la poitrine, leur corbeille sur la tête, courent dans les rues en criant au poisson.

Les deux provinces au sud du Tage diffèrent totalement l'une de l'autre : l'Alemtejo, très grand, est aussi uniforme que la petite Algarve est accidentée. Celle-ci, étroite terrasse regardant l'Afrique, est comme l'Andalousie du Portugal, une Andalousie sans ses vastes plaines et dont il ne reste que les côtes et les montagnes pittoresques. Elle a de sa grande voisine le beau climat, les hivers saupoudrés de la neige des fleurs d'amandiers, les printemps embaumés du parfum des orangers, une végétation africaine et des oasis de fraîcheur, telle la Serra de Monchique, couverte de châtaigniers, de chênes et sillonnée de ruisseaux.

Je n'ai pas vu l'Algarve, mais j'ai vu des Algarviens et ils justifiaient par leur vivacité, leur loquacité, leur spirituelle finesse, leur nom d'Andalous du Portugal. Leurs voisins de l'Alemtejo, lourds et taciturnes, donnent bien l'idée de leur province monotone, continuation de la morne Estramadure espagnole.

Comme au sud de l'Espagne, la grande propriété domine ici, cultivée par le même système d'équipes de travailleurs venus des provinces pauvres, celle-ci étant très dépeuplée. Mais les mains molles des anciens possesseurs nobles ont laissé tomber peu à

peu la terre à celles des laborieux paysans, qui, parfois à demi millionnaires, sont restés paysans et laborieux. Leurs femmes surveillent la basse-cour et l'étable; le dimanche elles vont à la messe, habillées à la paysanne, coiffées d'un fichu de soie noué sous le menton. L'élevage des bestiaux, des taureaux de course, des porcs nourris de *bellotas*, l'exploitation du chêne-liège font la richesse de la province. Un fermier me disait que le liège rapporte cent pour cent. On en exporte pour plus de 20 millions.

Plus riche, plus fertile encore et mieux cultivée, la rive droite du Tage, *Ribatejo*, appuie la situation maritime de Lisbonne; Abrantès, Santarem en sont les étapes sur le fleuve et comme les faubourgs nourriciers.

La grande production, c'est le vin. La vigne couvre environ 220 000 hectares rendant en moyenne 6 millions d'hectolitres, d'une valeur de 140 millions de francs, dont 100 millions pour les vins ordinaires et 40 millions pour les vins fins. On a beaucoup trop planté récemment, et la reconstitution des vignobles français a amené la mévente.

Les variétés sont nombreuses : vins de l'Alemtejo, vins verts et acides du Minho, qu'on emploie beaucoup pour coupages, etc. Les environs de Lisbonne produisent les excellents vins rouges de Collarès et les vins blancs de Bucellos; enfin, sur la rive droite du Douro, est le fameux *pais do Vinho* qui donne les vins de Porto, et occupe, à environ 100 kilomètres à l'est de la ville, une suite de terrasses en amphithéâtre couvrant une superficie d'environ 35 000 hectares. Ce n'est plus la plante glorieuse s'élevant très haut, fière de sa beauté; modeste comme il convient au

vrai mérite, la petite vigne est soutenue par des échalas.

Les grands domaines viticoles les *quintas*, les « clos », les « châteaux » de là-bas, sont parfois immenses. On cite surtout la magnifique *quinta* du Vésuvio contenant plus de 800 hectares entourés de murs, le territoire d'un de nos villages; elle appartient, ainsi que plusieurs autres, à la maison Ferreira. Mais à côté de ces grands domaines, la situation des vignerons laisse fort à désirer; pour leur travail pénible, pour tout transporter à dos d'homme sur ce sol accidenté, ils reçoivent à peine un franc par jour, même au temps des vendanges.

Au printemps, les petits bateaux gracieux, chalands plats et légers, faits pour franchir les dangereux rapides du Douro, transportent le vin aux chais de Porto ou plutôt de Gaya, son faubourg commercial.

Je visitai ceux de la maison Ferreira, la plus importante maison portugaise. L'aimable propriétaire nous fit gracieusement les honneurs de ces immenses galeries, où s'alignaient à perte de vue les rangées de *pipes* pleines du précieux liquide. Il y en avait 20000, c'est-à-dire plus de 10 millions de litres.

Dans des foudres gigantesques, les mélanges attendaient d'être mis en tonneaux, car le vin demande de savants coupages de trois variétés de crus, et d'âges différents; avec cela et de l'alcool de raisin on obtient le vrai, le bon Porto.

Tous les négociants ne sont point aussi scrupuleux; à des crus médiocres, ils mêlent de l'alcool industriel, mais ce « Port-wine » n'en est peut-être que plus apprécié des gosiers britanniques.

On nous fit goûter des échantillons d'années

fameuses, du vin de trente, de cinquante ans, du vin presque centenaire, de 1812, qui n'avait gardé qu'un reste de force et de couleur. Tant de dégustations ne nous mettaient guère en état d'apprécier judicieusement. Pour moi je les trouvais tous également exquis et tout ce que j'étais capable d'éprouver, c'était le regret :

Qu'ils en aient tant, qu'ils en aient tant en Angleterre.....

et qu'en France nous en achetions si peu.

L'exportation des vins de Porto en 1898, fut :

Pour l'Angleterre, de.....	270 000	hectolitres.
— l'Allemagne, de.....	17 000	—
— la Scandinavie de.....	12 000	—
Et pour la France, seulement de.....	2 500	—

Ajoutons qu'à Porto on fabrique d'excellents vins mousseux avec des vins du haut Douro. Des ouvriers français dirigent cette fabrication de « champagne portugais ».

XX

PORTO ET L'INDUSTRIE

L'industrie. — L'article *nacional*. — Porto. — Sa situation pittoresque. — Les chars à bœufs. — La cité mutine. — Le commerce extérieur.

Les principales industries sont, à Porto, les cotonnades; à Covilha, les lainages; à Caldas da Rainha, les faïenceries; à Guimaraens, les toiles. Ajoutons-y quelques fonderies, verreries, papeteries, raffineries, et, dans le sud, des fabriques de conserves de thon et de sardines, et nous aurons le total. Le mouvement industriel est donc bien inférieur à celui de l'Espagne. Le Portugal doit cela à sa « fidèle amie et alliée », l'Angleterre, à ce fameux traité de Methuen, en 1703, qui l'obligeait à n'importer que des produits manufacturés anglais, afin qu'elle, de son côté, lui prît ses vins, et s'opposait ainsi à toute tentative industrielle, confinant les efforts à la seule agriculture, et, en agriculture, à la production des vins.

On fabrique donc fort peu, et l'on ne sait pas faire finement, donner le fini; aussi les articles de choix

sont-ils toujours d'origine étrangère. Les marchands sont d'ailleurs les premiers à déprécier ceux du pays : si quelque chose vous plaît, bien vite, la bouche en cœur, ils vous certifient que cet article n'est pas *nacional*; et il faut voir le dédain avec lequel ils prononcent ce mot, et le ton important qu'ils prennent pour baptiser le produit, français ou anglais, — afin de le faire payer le double de sa valeur.

Disons aussi que l'industrie des foyers tient encore une grande place. Quand on traverse les villages du Minho, on aperçoit fréquemment derrière sa fenêtre, un tisserand à son métier, ou bien une paysanne filant à la quenouille, une dentellière.

Ici aussi le nord est la région du travail de toute nature, et Porto en est la capitale. Elle est un peu pour Lisbonne ce que Barcelone est pour Madrid, une rivale. A Porto comme à Barcelone, on accuse la capitale d'être une vaniteuse, une paresseuse, une gaspilleuse, mangeant l'argent de ceux qui travaillent et peinent.

Porto est une jolie ville, massée en amphithéâtre sur la rive droite de son fleuve. De l'autre rive, elle apparaît mêlée à la verdure d'un beau parc, sa cathédrale de granit au premier plan; à l'est, des coteaux verts, des hauteurs boisées, des lointains bleus semés des taches blanches des villages, semblent un fond de paysage d'Italie. L'effet est superbe quand on vient du sud et qu'on traverse le Douro sur le pont du chemin de fer d'une seule arche de 352 mètres de largeur, enjambant à une hauteur vertigineuse le fleuve profondément encaissé. Le pont à deux étages, reliant la ville à Gaya, son faubourg commercial de

la rive gauche, est également une merveille de construction.

Porto tire un grand charme de cette situation pittoresque, du pittoresque de ses rues escarpées, dévalant vers le fleuve comme des torrents. Plus ramassée, plus agglomérée que Lisbonne, elle paraît plus animée. Le trafic est considérable; des tramways, des voies ferrées conduisent à la mer, à quelques kilomètres, et à Leixoes, son port artificiel, situé, non à l'embouchure du Douro, à cause des ensablements, mais plus au nord, sur la pleine mer. On a créé là un port de 75 hectares de superficie, par des dragages, des digues et d'autres travaux considérables.

Le Douro étroit, rapide, formant de nombreux méandres, coule resserré entre des talus de granit et n'est navigable que pour les navires d'un faible tonnage. La couleur jaunâtre du fleuve *Douro* (d'Or), coloré par le limon qu'il charrie, devient parfois, après les pluies, absolument rouge, et cette rivière de pourpre, le vert intense du paysage, l'azur profond du ciel forment un ensemble unique et d'une beauté inimaginable.

Un coup d'œil très original est celui des nombreux chars à bœufs circulant dans les rues pour faire les transports du port à la ville et vice versa. Les attelages rustiques de petits bœufs à l'œil fin, intelligent et méchant, baissant, sous le joug sculpté, leur toute petite tête armée de longues cornes aiguës, sont amenés dès l'aube des fermes environnantes sous la conduite de femmes ou d'enfants. Dans les stationnements, les conducteurs se tiennent devant leurs bêtes, formant avec elles des groupes pittoresques. Par la pluie, ils s'abritent sous une espèce de man-

teau en paille tressée, sorte de cône tronqué, d'où seule émerge la tête, et qui les fait ressembler à une botte de paille ambulante; quand je vis pour la première fois les bœufs la tête baissée sur ce fourrage, je les crus en train de déjeuner : c'était le petit conducteur qui se réchauffait à la chaleur de leurs naseaux.

Porto ne peut rivaliser avec Lisbonne en élégance, et, en comparaison, elle est très « province », un peu paysanne même. N'oublions pas que la région est avant tout agricole. Mais la vie du travail, le mouvement des affaires suppléent avantageusement au manque de raffinement. A côté de l'industrie du coton, d'autres se développent, des fonderies, des fabriques de toutes sortes, qui ont refoulé beaucoup de produits anglais. Quand l'Angleterre fournissait tous les produits fabriqués, il se trouvait à Porto une importante colonie de marchands anglais, comme l'indique le vieux nom de la Rua dos Ingleses, aujourd'hui rue de l'Infant Henrique (Henri le navigateur), qui y naquit : actuellement, la colonie anglaise, toujours importante, fait surtout le commerce des vins.

On dit qu'ici la vie est plus large et moins frivole qu'à Lisbonne. Chaque famille aisée occupe une maison entière, souvent au milieu d'un beau jardin. Le *home* serait plus confortable et plus aimé; enfin c'est un peu le parallèle entre Madrid et Barcelone qui se répète. On s'envoie des épigrammes : pour les gens de Porto, les Lisbonnais, mal nourris, sont des « mangeurs de laitue »; les Lisbonnais ripostent par l'injure de « mangeurs de tripes ».

Mais il existe entre eux d'autres différences plus essentielles. L'écharpe de provinces à l'esprit indépendant et actif qui ceint la Péninsule au nord et à l'est, descend aussi à l'ouest jusqu'ici, et Porto est bien le centre de cette région. C'est la « cité mutine », la ville remuante, révolutionnaire même, toujours du côté des mécontents et des avancés. Elle fut le rempart des constitutionnels, la « cité fidèle » de dom Pedro. Elle est aujourd'hui la ville républicaine; là ont lieu les manifestations, des mouvements, comme d'ailleurs dans tout le Minho, qui eut en 1848 la Jeanne d'Arc quelque peu mythique du libéralisme, Maria da Fonte. C'est ainsi que se montre l'antagonisme avec le sud et Lisbonne, et non par des velléités séparatistes. S'il y existait un autre dialecte, peut-être Porto jouerait-il tout à fait à son petit Barcelone; mais voilà, il n'y a pas de langue distincte pour servir de drapeau aux politiciens de la « petite patrie ».

Quant au peuple, c'est toujours le même contraste qui revient; la population ouvrière paraît même extrêmement pauvre, misérable, abandonnée; tout le monde va nu-pieds comme dans les campagnes; la malpropreté celtique accentue encore l'air de dénuement. D'après les statistiques, plus de 50 000 habitants, sur moins de 200 000 que compte la ville, vivent entassés dans des réduits malsains, gîtes infects réunis en sortes de cités, des *îlots*, comme on les appelle, et d'où l'on pourrait aisément faire dériver « ilotes ».

En dépit de leur réputation de tapageurs, ce sont les gens les plus doux, les plus résignés. Je me trouvais à Porto pendant un moment de chômage où l'on

avait à chaque pas le navrant spectacle de groupes d'ouvriers pieds nus, hâves, loqueteux, implorant dans les rues la pitié des passants.

Quoique le traité de Methuen soit abrogé depuis 1836, c'est toujours l'Angleterre qui vient au premier rang dans le commerce portugais, où elle entre pour un tiers. En 1901, sur un chiffre total d'exportations de 172 millions, l'Angleterre figure pour 50 millions, et sur 288 millions d'importations, 80 millions portaient sur des produits anglais. C'est aussi l'Angleterre qui exploite les seules mines importantes en exploitation dans ce pays où abondent les richesses minières, les mines de Saô Domingo, continuation par-dessous la Guadiana, de celles de Rio Tinto, en Espagne.

Les importations allemandes, qui n'étaient que de 18 millions en 1897, se sont élevées à 38 millions en 1902. Celles des États-Unis ont augmenté presque dans la même proportion.

Nous venons, nous, au septième rang. Cela devient notre habitude un peu partout. Nous recevons de l'huile, des sardines, des gommes, du caoutchouc, etc., et nous envoyons des articles de modes, des meubles, de la carrosserie, de la papeterie, etc. Les importations françaises en 1900, s'élevèrent à 15 millions.

Ce n'est pas d'aujourd'hui cependant que l'on pousse les commerçants français à se remuer, à ne pas se laisser dépasser par tous les autres. Je lisais les exhortations d'un consul français à Lisbonne, en 1737, adjurant « les marchands de Rouen, de Bordeaux et de Lyon, d'établir en Portugal de bons commissionnaires » et d'y venir « eux-mêmes »,

attribuant le dépérissement de notre commerce « à la négligence et à l'impatience françaises ». « Une nation vaine et peu solide, dit ce sage prêchant dans le désert, se vante du peu qu'elle croit gagner et n'aperçoit pas les profits des autres. »

XXI

COUP D'ŒIL SUR L'ENSEIGNEMENT LA LITTÉRATURE ET L'ART

« Je ne sais pas lire. » — Les recommandations. — L'Université de Coimbra. — Les petits abbés. — La langue. — Camoens. — La littérature actuelle. — Anthero de Quental. — Les *fados*. — Le Grão Vasco. — Batalha.

Comme on peut le supposer, l'état intellectuel du peuple laisse aussi quelque peu à désirer; la proportion des illettrés est de quatre sur cinq, comprenant à peu près tous les gens des campagnes et les trois quarts du peuple des villes. Savoir lire est un luxe de classe supérieure auquel le peuple ne songe pas à aspirer, et c'est partout le même lamentable refrain : « Je ne sais pas lire. » Pourtant, dans un petit hôtel de Porto, comme je faisais un jour à la servante la question que j'avais l'habitude d'adresser à toutes, celle-ci, pauvre créature chétive, falotte, rabougrie, et presque naine, me répondit en levant fièrement la tête :

« Si je sais lire, Votre Excellence! mais je crois bien! j'ai été bien élevée, moi; je suis d'une bonne famille. »

Plus encore que la réponse, l'attitude me frappa; c'est si rare en Portugal de voir le peuple redresser la tête! Hélas! la pauvre fille ne levait la sienne que pour me regarder de son bon œil, car elle était borgne, et cet œil unique, rouge, pleurard, aux paupières rongées par les scrofules de la misère, évidemment elle ne l'employait pas à lire.

En revanche, on rencontre des illettrés même dans des positions sociales où l'on se serait attendu à quelques « lettres », ceci soit dit sans calembour. J'ai connu un facteur rural qui ne savait pas lire; comme il devait certainement son emploi à l'indispensable protection, on ne lui en avait pas tant demandé. D'ailleurs, dans un pays où presque tout le monde est dans le même cas, les correspondances ne sont pas nombreuses, et son sac n'était pas très bourré. Les indications qu'on lui donnait au bureau de poste lui suffisaient : telle lettre bleue était pour le percepteur, telle autre, grand format, pour le maire ou le curé, etc.

Cependant, dès 1844, l'enseignement obligatoire a été voté avec tout un arsenal de peines formidables contre les parents récalcitrants, et aujourd'hui le nombre des écoles est même assez considérable. Il en existe environ 6000, tant publiques que congréganistes, pour cinq millions d'habitants, c'est-à-dire un peu plus d'une par mille. La proportion est moitié de celle des pays les plus avancés, comme la Suède, par exemple. Pour le Portugal, ce serait déjà joli, si elles étaient fréquentées. Mais c'est la même incurie que dans le pays voisin. Il n'y a de réelle organisation qu'à Lisbonne et à Porto.

Le personnel enseignant, qui compte beaucoup de

membres très capables, se rend parfaitement compte des vices, des lacunes et des remèdes à y apporter; mais plusieurs m'ont dit :

« Nous sommes impuissants en présence d'une mauvaise volonté évidente, d'une opposition occulte; on ne veut pas de réformes parce qu'on ne veut pas que le peuple soit instruit. »

L'enseignement secondaire est donné dans dix-sept lycées, un par département; quatre sont appelés centraux, celui de Lisbonne qui compte environ 1 000 élèves, et ceux de Porto, Coimbra et Braga; en outre des années consacrées aux cours ordinaires, les élèves y suivent des cours complémentaires pendant deux autres années. Les professeurs sont choisis au concours, le Portugal, pas plus que l'Espagne, ne possédant d'École normale supérieure; ils reçoivent un traitement de 2 000 à 3 000 francs.

Les filles sont admises dans les lycées de garçons, et pendant ces dernières années, il y en avait environ vingt à celui de Lisbonne; c'est, je crois, l'unique où il s'en trouve. On a parlé d'établir un lycée de filles dans la capitale, mais il y a loin de la parole aux actes, et leur enseignement reste, et restera sans doute longtemps encore, abandonné à des *collegios*, pensionnats particuliers, couvents surtout. Pour les garçons, les Jésuites, qui ont une importante maison aux environs de Lisbonne, font une concurrence active à l'État.

A côté d'une incontestable supériorité sur l'Espagne, on retrouve encore trop les errements espagnols : l'abus des influences, de la protection, de la recommandation, qui se fait sentir à propos des moindres examens comme pour l'obtention des grades et, à plus

forte raison, des postes universitaires. Cela va du petit au grand, du collégien à l'étudiant, de l'étudiant au professeur. Tout élève dont la famille possède quelque appui est sûr de réussir sans efforts; aussi se garde-t-il d'en faire. Il se rend compte, dès l'enfance, que l'intrigue, le savoir-faire « le piston » valent mieux que tout le talent et tout le travail du monde : « On en fait de petites canailles », me disait dans un langage très expressif, sinon élégant, la femme d'un érudit, très bon juge en la matière.

Et des faits innombrables viennent à l'appui. A Lisbonne, un élève du lycée, d'une famille en vue, avait, chose incroyable, échoué aux examens; son incapacité étant par trop notoire, il avait fallu se résigner à l'équité. Mais le père du jeune garçon ayant été peu après nommé préfet, la commission d'examen de sa nouvelle résidence, qui venait de se séparer après la clôture de sa session, *se réunit à nouveau* à seule fin d'examiner le jeune cancre et lui décerna haut la main son *satisfecit*.

La vieille et unique Université, Coimbra, a conservé, sinon toutes les traditions anciennes, du moins le décor ancien. Coimbra est bien la petite ville universitaire telle qu'on l'entendait autrefois, telle qu'on la trouve encore aujourd'hui en Allemagne, en Angleterre, et, malgré les critiques que les Portugais éclairés lui adressent, on ne peut pas ne pas aimer la vieille ville pittoresque, animée par sa jeune population, poétisée par la nature enchanteresse qui l'entoure et par le prestige des souvenirs.

Comme Lisbonne et Porto, elle s'élève en amphithéâtre sur la rive droite d'un fleuve; c'est, en plus

petit, la même position, que couronnent les bâtiments de l'Université, tandis qu'au pied de la ville coule le Mondego, large, clair, riant, fleuve nain en comparaison du Tage ou même du Douro, mais le vrai fleuve national, né en Portugal et traversant la partie la plus caractéristique du pays, arrosant un paysage pittoresque, boisé, qui abonde en sites magnifiques.

En face de la ville, sur la rive gauche du Mondego, le monastère de Santa Clara garde précieusement le tombeau de la reine sainte Élisabeth, patronne du Portugal, femme de Denis le Labrador, l'un des grands édificateurs du pays. Plus loin, dans une propriété particulière qui fut domaine royal, erre l'ombre d'Inès de Castro autour de « la fontaine des Larmes » que chanta Camoens dans des vers que tout Portugais lettré sait par cœur, et qui sont pour l'oreille une musique.

Coimbra doit son cachet original et archaïque à ses rues tortueuses et escarpées, à ses vieilles maisons, ses arcades, sa porte mauresque; à l'Université qui porte l'empreinte de l'élégance discrète et vieillotte du XVIIIe siècle. Sa cathédrale est de style roman très pur et sa vieille église de Santa Cruz, à la curieuse façade, renferme d'intéressants tombeaux.

Mais l'archaïsme vient surtout du costume semi-ecclésiastique des étudiants; c'est plaisir de voir circuler dans les rues ces petits abbés XVIIIe siècle en soutanelle et long manteau noir. Ils vont ordinairement tête nue, bien qu'il y ait une coiffure réglementaire, mais comme cette coiffure est à peu près l'affreux bonnet de coton noir que nous connaissons, ils s'en dispensent, et on le comprend. Faute de

couvre-chef, ils saluent d'une façon très originale en abaissant la queue de leur manteau, relevée à l'ordinaire sur le bras.

Rien ne rappelle l'animation ou la large vie des universités allemandes ou anglaises, ni l'entrain des étudiants français. Ici ils vivotent tranquillement chacun dans leur monde, souvent s'associent à trois ou quatre, mettent leurs ressources en commun, tiennent leur petit ménage, et, partagent leur temps entre un travail modéré et des plaisirs qui le sont également. On fait des excursions, de la poésie, inspirée par ce beau paysage qui enseigne aux plus réfractaires l'amour de la nature. Ainsi se passent d'agréables années, un peu longues toutefois, car les études durent longtemps : celles de médecine se prolongent pendant sept ou huit ans.

Tout cela est très joli, mais bien des hommes de progrès trouvent que ce n'est pas suffisant et déplorent que l'enseignement soit aussi archaïque que le reste, vieux, suranné, arriéré, incomplet.

La fondation de l'Université remonte à l'an 1307, et marque les premiers efforts de la nationalité naissante. Elle compte cinq Facultés : Droit, comprenant la moitié des étudiants, Médecine, Mathématiques, Philosophie et Théologie, où se forment les futurs évêques. Récemment on y a créé des laboratoires de chimie, mais l'enseignement des sciences y est faible.

Les étudiants sont au nombre de 900 environ.

Le grade de *baccharel* ne correspond point à notre baccalauréat; il appartient à l'enseignement supérieur et correspond plutôt à la licence. Au-dessus est le grade de *doutor*, docteur, très rare en fait; mais on donne ce titre à tous les licenciés. La céré-

monie de réception au doctorat, avec sa mise en scène, les costumes, les anciennes formules latines, reporte bien loin en arrière.

Les professeurs, choisis au concours, sont au nombre de 53 lecteurs (lentes) et de 22 suppléants.

Pour satisfaire aux besoins modernes, on a établi à Lisbonne et à Porto des écoles de médecine et de chirurgie, des écoles polytechniques, et enfin à Lisbonne un cours supérieur de lettres, l'Université n'ayant pas de Faculté des lettres. Il est question aussi de créer une Faculté de droit dans la capitale. Beaucoup demandent même que l'Université y soit transférée, quoique au fond personne ne songe sérieusement à abandonner la vieille *Alma mater* où, dans le cours des siècles, s'est élaboré le Portugal intellectuel.

Je n'entends pas énumérer ici toute une élite de professeurs, de savants, d'érudits; cependant on ne peut se dispenser de citer, parmi tant d'autres, M. Consiglieri Pedroso, l'érudit professeur d'histoire à Lisbonne, M. Bensaude, le naturaliste, M. Bernardino Machado, professeur de droit à Coimbra, M. Affonso Costa, M. Théophile Braga, le savant chercheur en philologie et en littérature, au labeur colossal.

Aucun de ces noms, d'ailleurs, n'est celui d'un chef d'école, car le Portugal n'a mis sa marque sur aucune branche de la science; il n'a rien découvert, comme on dit vulgairement, sauf le Brésil, les côtes d'Afrique et la route des Indes, ce qui est bien quelque chose et peut l'autoriser à porter à son actif beaucoup de progrès scientifiques résultant de ces découvertes.

Les grandes expéditions et les grandes conquêtes eurent encore pour le Portugal une autre conséquence en inspirant le chef-d'œuvre poétique des *Lusiades*, qui a fixé la langue et achevé la séparation d'avec le castillan.

La langue portugaise n'est autre que le dialecte galicien, qui prédomine au nord-ouest de la péninsule, de même que le catalan valencien prédomine au nord-est, laissant au castillan le centre et le sud; mais tandis que le galicien se meurt en Galice, y devient un patois, par l'envahissement du castillan, il est devenu langue littéraire en Portugal.

Les premiers monuments datent du XIIIe siècle, où les légendes du cycle celtique refoulèrent les *aravias* (arabias), les chants de guerre contre les Maures. L'écart avec le castillan, insensible au moyen âge, ne fit qu'augmenter; au XVIe siècle, Sa da Miranda donna du poli à la langue, Camoens en acheva la formation.

A la lecture, les deux langues se ressemblent tellement que, sachant l'une, on peut lire l'autre couramment. Seulement, tandis que les Portugais peuvent facilement comprendre l'espagnol parlé, grâce à sa prononciation nette et franche, les Espagnols ne comprennent que difficilement la langue parlée de leurs voisins, par suite de sa prononciation étouffée, sourde, compliquée. Semblable à la nôtre dans certains cas, par exemple pour les *s* douces, les *e* muets, le *j* français, bien différent de la gutturale *jota* espagnole, la langue portugaise a des sons nasaux plus marqués encore que les nôtres, les *âo*, qu'on prononce à peu près *aong*, ce qui est bien laid.

Ainsi leur grand fleuve commun, le Tage, en

espagnol, c'est le *Tajo*, avec la dure *jota* (*j*), et les voyelles sonores *a*, *o*; en portugais, c'est le *Tejo*, avec le *j* doux, comme en français, et l'*e* sourd. Toute la différence est là.

Bien plus latine que le castillan, dont elle n'a pas l'emphase, la sonorité et l'éclat, la langue portugaise est bien plus douce, plus nuancée; et, plus indécise, moins franche, tire de cette indécision même un grand charme. Que de jolis mots, de tournures gracieuses, d'expressions charmantes et poétiques : le *saudade*, le regret, le *sensucht* allemand; le *luar*, le clair de lune; la *menina*, la jeune fille; l'adjectif *mimoso*, joli, gracieux, etc. C'est un peu à l'espagnol ce que l'italien est au français. Il ne se prête point, comme le castillan, à l'art oratoire, et les Portugais n'ont pas la facilité de parole de leurs voisins; mais il est très propre à la poésie lyrique.

Donc rien d'étonnant à ce que le monument qui consacra la langue, les *Lusiades*, soit un poème lyrique, l'épopée portugaise, l'histoire chantée de la nation et des hauts faits de ses grands navigateurs. Son auteur, de même que Cervantès en Espagne, prit part à la vie d'héroïsme et d'aventures de l'époque; elle ne réussit pas plus à l'un qu'à l'autre. Il y a entre ces deux génies une ressemblance frappante, une singulière analogie de destinée et de malheur; tous deux composèrent leur œuvre au milieu des agitations d'une existence errante et tourmentée. Camoens quitta le Portugal à la suite d'un amour malheureux pour une jeune fille de grande famille, Catherine d'Ataïde. Cervantès avait perdu un bras à Lépante; Camoens perdit un œil au Maroc. S'il n'eut pas à

endurer la captivité comme Cervantès, aux Indes il connut la disgrâce et l'exil pour avoir critiqué le gouvernement, alors comme aujourd'hui sans doute très critiquable. Tous deux enfin ne revinrent dans leur pays que pour y vivre dans la misère et l'abandon; Camoens surtout, dont la mort sur un lit d'hôpital passa si inaperçue qu'on n'en sait pas au juste la date. Ce fut en 1579 ou 1580. Il était né en 1525.

Les traductions ne donnent qu'une idée bien affaiblie des beautés poétiques des *Lusiades*. Aujourd'hui, on est quelque peu surpris d'y trouver, ce qui était de son temps, l'alliance continuelle de la mythologie païenne et du christianisme, Vénus d'un côté et le vrai Dieu de l'autre protégeant les Portugais. Mais la déesse ne fait là que son devoir envers de fervents fidèles, et cela prouve que Camoens connaissait bien ses compatriotes.

Le XIXe siècle fut fertile en écrivains de talent : le poète Garrett, mort en 1854, et dont le drame *Fra Luis de Souza* est d'une beauté grandiose; Herculano, mort en 1877, qui fut un magnifique prosateur, historien et romancier; Castilho mort en 1875, poète et prosateur classique très fécond; Ribeiro, mort en 1900; Joâo de Deus, en 1896, poètes très populaires; Julio Diniz, romancier, très bon peintre des mœurs bourgeoises qu'il reproduit fidèlement, d'une manière simple et gracieuse, mais avec trop de longueurs.

« Il est très portugais, me disait un jour un savant *doutor*.

— Mais, hasardai-je timidement, je le trouve un peu ennuyeux.

— Il est très portugais, vous dis-je », reprit sévèrement le docteur.

Le meilleur prosateur contemporain c'est Camillo Castello Branco, mort en 1890, spirituel, mordant, incisif, d'une grande richesse de tournures et d'expressions, très fécond, car il a écrit quantité de romans, de critiques, de satires où il peint admirablement ou flagelle impitoyablement les mœurs du temps, les lâchetés, les hypocrisies; son style nerveux et enlevé change du ton mou trop usuel et des fadeurs du lyrisme de second ordre, si fréquent dans le pays. Aussi y est-il resté, avec raison, un des auteurs favoris.

En 1900 mourut prématurément Eça de Queiroz, le fin romancier bien connu d'ailleurs en France, car il était consul à Paris. Ce Portugais s'était fait Parisien. Ses compatriotes lui reprochent même d'avoir trop subi l'influence étrangère, d'être trop *afrancesado,* mais c'est un défaut si commun en Portugal que par cela même on se montre national. Il a principalement le don de l'ironie. Il le porte à un point extrême dans ce roman si étrange et si original, *A Reliquia*, où les descriptions magnifiques et grandioses de la Terre sainte, des scènes naturalistes de la Passion, à un point de vue extrêmement moderne, alternent avec des drôleries d'un réalisme quelque peu risqué. C'est certainement son œuvre la plus originale, quoique d'autres soient peut-être plus admirées : *Le Cousin Basile*, les *Maïas*, peinture des mœurs aristocratiques, et son dernier ouvrage, *Ville et Montagnes*, critique amère de la vie des cités.

Dans les romans de Eça de Queiroz, comme dans

tous les romans portugais en général, on retrouve une vieille connaissance française, l'adultère, et assez fréquemment pour qu'on se demande avec effroi : « Oh mon Dieu! est-ce qu'ils nous auraient volé le sujet si cher à nos auteurs, notre adultère national? » Mais non, ils ont leur spécialité à eux, et c'est, comment l'appellerai-je? l'adultère clérical! l'histoire invariable et fort ordinaire de quelque prêtre qui s'affranchit de ses vœux. Eça de Queiroz n'a pas failli à la règle, c'est le sujet de son roman : le *Crime du Padre Amaro.*

En lisant Eça de Queiroz on se rend compte que la littérature portugaise est l'expression d'une société plus avancée; jamais un auteur comme lui n'aurait pu se former en Espagne ni y trouver le nombreux public qu'il a trouvé ici.

Je ne voudrais pas oublier les noms de deux femmes, Mme Amalia Vos de Carvalho qui a fait de très beaux travaux historiques, et Mme Caroline Michaelis de Vasconcellos, Allemande de naissance, mariée à un Portugais, érudite encore plus que littérateur et qui a fait de profonds et remarquables travaux sur la langue et la littérature portugaises anciennes; c'est un des plus savants romanistes de notre temps.

Citons parmi les jeunes auteurs dramatiques, M. Marcellino Mezquita et D. Joâo de Camara.

Le Portugal n'a jamais brillé dans l'art dramatique, comme sa voisine. Cependant son grand écrivain du XVe siècle, Gil Vicente, au talent universel, s'exerça principalement dans la comédie; mais il écrivait autant en castillan qu'en portugais.

Où le génie portugais excellera toujours, c'est dans la poésie lyrique. De nos jours, il s'est trouvé

un poète lyrique auquel il n'a manqué qu'un instrument plus répandu que la langue portugaise pour être connu au dehors. C'est Anthero de Quental, mort en 1891, et dont les odes, les sonnets révèlent un admirable poète en même temps qu'un profond penseur. Mais son cerveau, ses nerfs malades n'échappèrent au naufrage que par le suicide. Les magnifiques vers d'Anthero de Quental donnent l'idée de la beauté à laquelle peut arriver la langue et de la profondeur de pensée de l'auteur, comme ce sonnet dont voici la traduction libre :

RÉDEMPTION

Voix de la mer, des arbres et du vent,
Quand parfois dans un songe douloureux,
Me berce votre chant puissant,
Je juge votre tourment égal au mien.

Verbe crépusculaire et souffle intime
Des choses muettes, psaume mystérieux,
Ne serais-tu pas, plainte aérienne,
Le soupir du monde et sa lamentation?

Un esprit habite dans l'immensité;
Une anxiété cruelle de liberté
Agite et secoue les formes fugitives.

Je comprends, moi, votre langue étrange,
Voix de la mer, de la forêt, de la montagne,
Ames sœurs de la mienne, âmes captives.

Ne pleurez pas, ô vents, arbres et mers,
Chœur antique des voix confuses
Des voix primitives, douloureuses
Comme un pleur de larves tumulaires

De l'ombre des visions crépusculaires
Vous affranchissant un jour, vous surgirez radieuses
De ce songe, de ces angoisses effroyables
Qu'expriment vos plaintes étranges,

Ames dans les limbes encore de l'existence,
Vous vous éveillerez un jour à une conscience
Et planant, pensées pures,

Vous verrez les Formes, filles de l'Illusion,
S'évanouir comme un songe vain
Et enfin finira votre tourment.

Quelques écrivains ont ainsi exprimé et condensé le poétique sentiment portugais, qui s'épanche en détail dans d'innombrables morceaux lyriques, sans relief, il est vrai, mais non sans grâce. Le pays fourmille de ces poètes, gloires de clocher, dont la renommée ne dépasse pas celui de leur petite ville. Fréquemment la jeunesse est ici éclairée de cette flamme passagère et jolie comme un feu de Bengale. J'ai dit déjà combien les improvisations sont fréquentes dans le peuple : Quatrains avec répliques; *desafios*; tendres et gracieux couplets comme celui-ci :

Je recueillis dans ma main un sourire
De ta bouche jolie.
Quand j'ouvris la main,
Elle était toute couleur de rose.

Le charme de la musique mélancolique et douce se joint à celui de la poésie. Poésie et musique sont le plus souvent l'expression de la plainte, de la tristesse de ce peuple doux et passif, le Portugais « toujours gai », en ce sens qu'il est toujours résigné, qu'il accepte tout, qu'il se soumet sans murmure à la destinée. Aussi le chant caractéristique est-il le mélancolique *fado*, précisément le *chant à la destinée*, plainte où l'amour, le regret se mêlent au sentiment patriotique, à l'amour du sol natal, né au temps des grandes expéditions d'outre-mer, des voyages

lointains où étaient emmenés par force tant de jeunes gens du peuple, arrachés à la patrie, qu'ils ne devaient plus revoir.

Mais bientôt on trouve ces chants monotones. Un Portugais énergique et actif me disait :

« Je ne puis supporter les *fados*; ils me semblent exprimer toute notre incapacité et notre misère. »

Le fait est que certains *fados* sont si lamentables qu'on les appelle *fados chourinhos* « pleurnicheurs ». Remarquez la ressemblance du mot avec notre mot populaire *chouiner*.

On les chante avec accompagnement de guitare. Peut-être plus qu'en Espagne, c'est l'instrument national, surtout dans les provinces du nord. Aujourd'hui encore le soldat partant pour les colonies emporte avec lui l'instrument consolateur, grâce auquel le pays, les amis, les amies surtout, évoqués par les chansons sentimentales, lui paraîtront un peu moins éloignés.

Disons que les chanteurs professionnels de *fados*, les *fadistas* sont beaucoup moins poétiques que leurs chansons. Gens grossiers, appartenant à la lie du peuple, ils rappellent les *chulos* espagnols, leur costume et leurs façons. Mais depuis quelques années, les chants populaires sont devenus à la mode et ont pénétré dans les salons, grâce à des compositeurs qui y ont adapté un accompagnement et en ont fait réellement de la musique. Le distingué compositeur M. Rey Colasso en a arrangé de charmants recueils.

Le sentiment musical est très vif et le goût assez développé; on s'assimile facilement les différents genres, mais aucune originalité ne perce.

On cite quelques jolies œuvres de MM. Cyriaco de

Cardoso et Keil; M. Morera de Sá, à Porto, a entrepris une œuvre de vulgarisation par la création d'orphéons populaires. Mais tout cela ne constitue pas une musique portugaise.

« Ils ont du talent, pas de génie », me disait un étranger qui les connaissait bien.

En peinture, on a longtemps cherché à faire passer pour nationales les belles œuvres flamandes conservées dans la petite ville de Viseu; on a même créé de toutes pièces un personnage mythique le « Grão Vasco », le Grand Vasco, dont on voulait faire un ancêtre. Mais il a bien fallu se rendre à l'évidence. Les tableaux du « Grão Vasco » sont flamands. Il en est de même du beau tableau de la Miséricorde de Porto, *Fons Vitae*, représentant, agenouillés autour du Christ dont la croix sort d'une citerne, source de vie, une trentaine de personnages : le roi Manuel, son épouse, les fondateurs de l'hôpital, autant d'admirables portraits.

L'influence flamande pénétra ici, soit directement, soit plutôt par l'Espagne. Van Eyck, Antonio Moro et quantité d'artistes secondaires vinrent en Portugal, appelés par les rois, qui dépensaient à cette tâche de Mécènes l'or des Indes et du Brésil.

Sequeira est un fin aquarelliste du XVIIIe siècle. Les artistes contemporains, les portraitistes Souza Pinto, Carlos Reis, Salgado, Melloa, etc., le sculpteur Texeira Lopez aux œuvres si vraies, si pleines de vie, sont des cosmopolites, des Parisiens.

Les Portugais ont essayé de convaincre tout le monde et eux-mêmes qu'ils ont au moins une originalité en architecture, le fameux style *manolino*, du

nom du roi Manoel le Fortuné, sous lequel il fleurit. Ils voient dans cette ornementation, câbles, cordages, coquillages, des réminiscences des longues navigations ou certaines imitations de l'art de l'Inde; le genre s'étendit à la peinture, aux vitraux, aux vieilles tapisseries, à l'orfèvrerie. Une belle fenêtre au monastère de Thomar en fournit un des plus beaux spécimens, après l'église de Belem.

Batalha, le principal monument portugais, est du style gothique anglais et l'œuvre d'artistes anglais. C'est l'église de l'ancien monastère élevé au centre du pays sur le champ de bataille d'Aljubarrota en mémoire de la grande victoire remportée sur les Castillans en 1385, et qui sauva l'indépendance nationale, d'où son nom de Batalha (la bataille). D'un beau gothique et à cinq nefs, elle est grandiose, mais disparaît un peu au milieu des accessoires qui l'entourent : la chapelle dite du fondateur, de style gothique, trois cloîtres de toute beauté et, à l'abside, la chapelle inachevée et sans toit, « chapelle imparfaite », celle-là de style *manolino*. C'est la chapelle du fondateur qui offre le plus haut intérêt tant par elle-même que par les tombeaux des princes de la grande dynastie, du vainqueur d'Aljubarrota, Jean d'Aviz, et de la reine Philippa de Lancastre, son épouse; de leurs fils, le célèbre Henri le Navigateur et le « Prince parfait », avec leurs devises en vieux français. Celle du prince Henri est : *Talent de bien fère*.

L'intérêt de Batalha est encore rehaussé par le voisinage de Coimbra, de la pittoresque petite ville de Leiria au vieux château historique, de la forêt de pins plantée par le roi Denis le Laboureur. Le monument semble encore mieux ressortir dans l'harmo-

nieux paysage, si caractéristique de la nature portugaise, dans ce pays mollement ondulé, couvert de champs fertiles, de vignes, de bouquets d'arbres.

Le Portugal ne peut essayer de rivaliser avec l'Espagne ni en génie ni en richesses artistiques; il doit se contenter de l'emporter en beautés naturelles.

XXII

NOTES ET APERÇUS

L'empenho. — Une fable russe. — L'armée. — Les républicains. — Les colonies. — L'infant Henri le Navigateur. — Le Brésil. — Les sympathies pour l'Angleterre. — Les frères espagnols.

On a dit que la France d'aujourd'hui, c'est l'Espagne de demain; on pourrait dire aussi que le Portugal du matin, c'est l'Espagne de l'après midi ou vice versa, tant l'analogie est grande en politique, histoire, organisation. Les deux pays ont suivi en tout une marche presque identique et parallèle. Le système constitutionnel est pratiqué de la même façon, les élections se font avec la même irrégularité, les trucs électoraux sont aussi fréquents; enfin le fonctionnarisme à outrance et la protection, l'*empenho*, sont les rouages principaux. Le mal n'est pas nouveau; mais aujourd'hui il s'est répandu au point que l'on peut dire avec un spirituel pair du royaume que le « système consiste en un fonctionnarisme élastique, améliorant la situation d'êtres mal traités de la fortune et destinés à une vie facile, en leur procurant

le luxe par un travail modéré dans les cas extrêmes, sans travail aucun dans la plupart des cas ».

La Patrie se montre ainsi maternelle pour ses enfants préférés. Elle crée pour eux des emplois spéciaux. Et quand elle ne peut leur donner une résidence à leur gré, ils restent à Lisbonne, à se promener au Chiado, au Rocio pendant que quelque « bonhomme » de là-bas leur fait au rabais le léger travail que comportent leurs fonctions.

C'est à propos de la corruption qu'un autre pair du royaume disait, aux applaudissements de la Chambre :

« Je ne puis prouver des faits, mais je me souviens, messieurs, d'une fable russe : Un renard était enfermé avec des poules. Quand on ouvrit, les poules avaient disparu ; il se défendit de les avoir mangées. Le rat, appelé en témoignage, se montra très circonspect. « Je ne puis pas dire que je l'aie vu manger les pou- « les, dit-il, mais je lui ai vu du sang sur le museau et « des plumes sur le nez. » Moi non plus, ajouta le vieux brave, je n'ai pas vu les ministres voler, mais j'ai vu des plumes sur la tête de leurs femmes. »

Les départements, les *provincias* espagnoles, sont ici des *districtos*, aussi avec un *gobernador*. Les divisions en arrondissements n'existent pas non plus ; il n'y a pas de sous-préfets, c'est à peine croyable ; où donc les hommes politiques casent-ils leurs petits-cousins?

Rassurons-nous, on leur a trouvé des places, les nombreux postes d'*administradores* ou maires des centres municipaux, car ici l'organisation municipale, au lieu d'être émiettée comme chez nous en une foule de petites communes, est centralisée dans ce qui est notre chef-lieu de canton ; à la tête est l'adminis-

trateur comme en Algérie, fonctionnaire rétribué, sorte de petit sous-préfet. Nous pouvions donc être tranquilles, loin de manquer, les sous-préfets abondent.

Mais cette centralisation, qui ailleurs peut avoir des avantages, a lieu ici au détriment des petits villages, des « paroisses », qui sont négligées. Tout va au chef-lieu, les fonds communaux surtout ; voilà pourquoi les villages n'ont ni chemins vicinaux, ni ponts, ni sérieuse administration. Un *regedor*, sorte de maire en sous-ordre, délégué par le préfet, les administre, assisté d'un conseil *paroissial* élu, composé de trois membres et dont le curé est président de droit. *Regedor* et conseillers sont généralement de pauvres paysans ignorants, et c'est le curé qui, en fait, conduit les affaires du village.

Les choses se font généralement avec moins de cérémonial et plus de simplicité ; ainsi, au lieu de la pompeuse *guardia civil*, la gendarmerie espagnole, que l'on rencontre partout, solennelle et armée, c'est aux mains des paysans désignés par l'administrateur qu'est remis le soin de la police des campagnes. Le juge de paix est un conciliateur élu parmi les paysans, et non rétribué.

La détention ordinaire est très bénigne. Comme je descendais de diligence sur la place publique d'un bourg du *Minho*, j'entendis derrière moi des voix, des plaintes, des supplications, je me retournai ; d'une fenêtre grillée, passaient des mains, des bras tendus ; des figures inquiétantes se pressaient à la grille ; c'étaient les hôtes de la prison qui demandaient l'aumône. On retrouve cette tolérance aux portes mêmes

de Lisbonne; certains l'attribuent à la bonté d'âme des Portugais. Je crois plutôt que la raison en est, ici comme au Maroc, l'insuffisante ration des prisonniers.

La criminalité, née du tempérament violent et brutal, est moins grande qu'en Espagne, où la hideuse *navaja* entre en scène pour la moindre vétille; le Portugais, lui, se sert de bâton et il se distribue de fortes volées aux fêtes, aux réunions. Il n'est pas de bonne *romaria* sans cet échange de coups de bâton, pas toujours inoffensifs :

« Il n'y a eu que deux hommes tués cette année à la *romaria* de San Torquato, c'est peu », me disait un magistrat.

Malgré leur caractère placide, les gens deviennent querelleurs quand ils sont excités par la jalousie ou de trop copieuses libations, cas assez fréquents, en dépit de la réputation, très surfaite, de la sobriété méridionale.

La supériorité sur la nation voisine ressort principalement dans l'armée. En arrivant d'Espagne, on est agréablement impressionné par la meilleure tenue du soldat portugais, son air mieux soigné, plus propre, son uniforme plus sobre : pantalon gris-bleu, veste bleu foncé, petite toque comme celle du soldat anglais, mais sans jugulaire, emboîtant mieux la tête. Certains détails aussi ressortent tout particulièrement : des formes bien pleines, des rondeurs bien dessinées, mises en relief par le pantalon collant, au lieu du vide désolant de l'uniforme de l'autre côté de la frontière; ce qui nous prouve bien que les Portugais ne sont pas des Espagnols.

Les officiers du génie et de l'artillerie doivent faire trois ans de mathématiques spéciales, soit à Coimbra,

soit aux grandes écoles de Lisbonne ou de Porto, et ils ne sont guère en possession de leur grade avant vingt-cinq ou vingt-six ans; néanmoins la solde est très faible; aussi permet-on aux officiers de cumuler, d'être professeurs de lycée, par exemple.

La durée du service militaire est de quinze ans, dont trois dans l'armée active, cinq dans la première réserve et sept dans la seconde.

L'effectif de l'armée comprenait en 1898 : en temps de paix 30 000 hommes et près de 2 000 officiers; en temps de guerre, 140 000 hommes.

La flotte compte environ 30 bâtiments. Les équipages se composent de 5 000 matelots et 283 officiers : 1 amiral, 2 vice-amiraux, 5 contre-amiraux, etc.

C'est, on le voit, la même abondance de bien qu'en Espagne, car sous la supériorité de détail existe le même fonds d'abus. Le nombre considérable des officiers absorbe les ressources. Une même pénurie du budget oblige à n'appeler qu'une partie de la classe. On porte 30 000 hommes sur le papier; en réalité on n'en appelle que 10 000 chaque année. Enfin c'est le même mensonge quant à l'obligation du service militaire, écrite dans la loi, mais, dans la pratique, le cédant au rachat pour une somme de 500 francs.

Le plus joli, c'est qu'on ne veut pas l'avouer. J'ai entendu dire à des officiers instruits et qui savaient parfaitement à quoi s'en tenir :

« Nous avons le service obligatoire comme en France, comme en Allemagne. »

Et quand je répondais :

« Mais il me semble avoir compris qu'ici vous avez le rachat.

— Ah oui! le rachat! mais vous l'avez en France aussi! »

Et je ne pouvais pas les faire sortir de là.

Le service militaire est donc entièrement limité au peuple, qui ne s'en montre pas très enthousiaste. Dans le nord les jeunes gens parfois se mutilent pour y échapper; beaucoup cherchent à émigrer quand approche le moment du service, aussi a-t-on mis de grands obstacles à l'émigration. Mais une fois à l'armée ce sont d'excellents soldats, disciplinés braves, endurants. Dans le cours des siècles et des pénibles expéditions lointaines qui ont coûté au peuple tant de souffrances, tant de ses enfants, ils ont en effet donné des preuves de cette endurance.

La politique occupe peu les gens, avons-nous dit. Toutefois, pendant mon séjour à Lisbonne, on était fort agité au sujet des congrégations, et Porto, la ville manifestante par excellence, manifestait avec ardeur.

Je crois que les gens du peuple commencent à s'y intéresser plus qu'on ne veut bien le dire. J'ai vu parfois, dans la rue, des groupes où un homme, le « lettré » faisait à haute voix la lecture d'un journal.

Si nous en croyons des statistiques — portugaises, — le Portugal serait même le pays le mieux pourvu de journaux proportionnellement. Beaucoup ne sont que des feuilles de choux, cela va sans dire, s'occupant surtout des grands événements de leur localité.

Comme en Espagne, c'est une politique de bascule entre libéraux et conservateurs, ici *regeneradores*. Jusqu'à ces derniers temps, le parti républicain n'avait pas un représentant aux Cortès. Mais en 1904,

Coimbra a élu pour député M. Bernardino Machado, l'éminent professeur qui forme ainsi à lui tout seul un groupe très homogène. Aux récentes élections, le parti eut un grand nombre de voix à Lisbonne, mais la majorité resta au ministère, comme toujours.

Cependant, par suite de la prédominance du nord, il y a proportionnellement beaucoup plus de républicains qu'en Espagne.

« Nous sommes un peuple républicain, me disait un professeur qui, il est vrai, ajouta ce correctif : seulement la République n'est pas possible en Portugal. »

Quantité de personnes de la classe éclairée expriment la même opinion dans les mêmes termes :

« Je suis républicain, naturellement, vous disent-ils; tous les gens intelligents le sont; mais en Portugal, la République est impossible. »

J'ai entendu si souvent cette formule que je ne doute pas que le roi lui-même, si j'avais eu l'honneur de l'interviewer, ne m'eût aussi confessé son républicanisme en ajoutant, avec un rire sur sa physionomie spirituelle :

« Mais voyez-vous, la République est impossible en Portugal. »

La République serait un pas vers l'annexion à l'Espagne, vers la fin de l'autonomie. Aussi beaucoup de républicains, pour se défendre contre l'accusation d'antipatriotisme, avaient mis le fédéralisme dans leur programme, mais l'échec des idées fédéralistes les a désemparés.

En attendant de meilleurs jours, les journaux républicains s'amusent à refuser au roi son titre en l'appelant « Senhor Dom Carlos », ce qui n'est pas même original, puisqu'ils ont emprunté l'expression

aux Miguélistes. Le prince royal, lui, s'appelle : « le fils aîné de Senhor Dom Carlos ».

Si les républicains font peu de bruit, en revanche, les socialistes se montrent vaillamment une fois par an, au 1er mai, où il organisent une grande manifestation, avec cortège, déploiement de bannières, etc. Tout le monde va les voir passer, et même ce qu'il y a de plus curieux, c'est la tranquille bénévolence avec laquelle les « bourgeois » considèrent le mouvement. C'est qu'en réalité ce n'en est pas un ; le socialisme, encore embryonnaire, est tout à fait inoffensif, et même utile au gouvernement par l'opposition que sa petite fraction organisée fait, comme en Espagne, aux idées républicaines : il n'a point ici les éléments qu'il trouve en Espagne dans le monde des travailleurs agricoles et industriels.

Le Miguélisme, le Carlisme portugais, ne fait plus guère parler de lui ; fini comme parti, il n'a plus que des adhésions individuelles, des chefs sans armée.

J'eus l'honneur de connaître l'un de ceux-là, un vieux journaliste que je pourrais appeler le dernier des Miguélistes pour son dévouement absolu à la cause des vaincus. Pourtant, si fidèle qu'il fût à ses princes, la reine Amélie l'avait conquis par sa grâce et il avait passé, comme tant d'autres, à l'extrême droite gouvernementale.

Ici aussi, le clergé s'est rallié à la dynastie actuelle, et la fin du Miguélisme présente avec celle du Carlisme la même analogie que leur commencement ; jamais, en effet, la concordance historique ne fut plus complète ; elle s'étendait jusqu'aux personnes. Dans les deux pays, deux petites filles représentèrent

le parti constitutionnel, les deux nièces dépossédèrent les deux oncles qui tenaient le drapeau de l'absolutisme.

Plus heureux que son « collègue » d'Espagne, dom Miguel fut roi effectivement de 1828 à 1834. Vaincu, il signa la convention d'Evora, par laquelle il renonçait à ses droits et acceptait une rente de 70 *contos*, 350 000 francs. Mais en Autriche, où il se réfugia, il revint sur sa renonciation, refusa la rente et prit l'attitude de prétendant. Beau cavalier, chéri des dames, à cinquante ans il fit une fin ; il épousa une princesse de Lœvenstein qui vit encore, retirée dans un couvent, et dont il eut sept enfants, un fils qui est aujourd'hui le prétendant, et six filles. L'une d'elles est la femme du comte de Bardi, neveu du comte de Chambord ; une autre est la duchesse de Luxembourg ; une troisième épousa un archiduc ; une autre, dom Alfonso, frère de dom Carlos.

Le prétendant actuel, homme d'une cinquantaine d'années, n'a également qu'un fils et de nombreuses filles. Il a épousé une princesse de Thurn et Taxis.

Il y a deux ou trois ans, pendant un voyage du roi en Angleterre, l'attention publique fut attirée par un jeune visiteur étranger, de très grand air, parlant portugais, qui se montra pendant quelques jours à Lisbonne, accompagné de serviteurs en livrée pompeuse, vrais gardes du corps. Mon vieux journaliste, que je n'avais pas vu depuis plusieurs jours, arriva tout effaré :

« J'ai été retenu, me dit-il ; si vous saviez comment ! »

Je le savais, c'était la présence de son prince royal qui avait causé son retard et cet émoi. Le mysté-

rieux voyageur n'était autre que le jeune dom Miguel de Bragance, l'héritier présomptif, fils du prétendant, venu tranquillement faire une visite en Portugal, bien que la loi leur en interdise l'entrée sous peine de mort. Mais le temps des exécutions tragiques est passé, on n'inquiéta point le jeune homme; on laissa les vieux chevaliers du Miguélisme aller lui rendre de caducs hommages bien inoffensifs pour la dynastie et le gouvernement.

Tout ici se rattache à la question des colonies, ces restes du magnifique empire de jadis, beaux restes toutefois, dix fois grands comme la mère patrie : l'Angola, avec un territoire de 255 000 kilomètres carrés et 4 millions d'habitants; le Mozambique, avec 780 000 kilomètres carrés et une population égale à celle de l'Angola.

Beaucoup de gens, je le crains, ne connaissent les grandes colonisations portugaises qu'assez vaguement par *L'Africaine* et les duos de cette dame avec son fidèle Nelusko. On ne se rend pas compte de leur immensité et encore moins de la somme d'efforts et d'héroïsme dépensée par ce petit peuple dans cette œuvre de géants.

Elle est belle comme une légende, cette histoire des trois fils de João Ier, le fondateur de la grande dynastie nationale; l'aîné, Pedro, allant s'instruire chez les Vénitiens des secrets de la navigation et rapportant ses connaissances dans son pays; le second, Fernando, tombé au pouvoir des Maures dans une expédition malheureuse au Maroc, refusant d'être échangé contre la ville de Ceuta et, « Prince parfait », mourant en captivité; le troisième

enfin, le plus célèbre, l'infant Henri « le Navigateur », s'installant à la pointe extrême du pays, au cap Sagrès, pour diriger les expéditions, y faisant construire un observatoire, y installant une école de navigation où des fils de gentilshommes pauvres étaient préparés à la carrière de marins. Sous sa direction, les découvertes se succédèrent sur les côtes d'Afrique et après lui sur celles d'Asie; après lui ce furent Vasco de Gama, Albuquerque, Cabral.

Un siècle plus tard, le Maroc était encore le tombeau d'une armée et d'un prince, dom Sébastien, le roi chevalier, le dernier de sa race, resté légendaire, qui disparut dans le désastre. Pendant plusieurs générations, le peuple ne voulut pas croire à sa mort, le Portugal attendait toujours son sauveur. On prétend qu'il l'attend encore, surtout depuis l'ultimatum de l'Angleterre en 1890, qui lui a ôté toute perspective de puissance coloniale et par conséquent nationale, puisque sa vie nationale s'appuie sur les colonies.

D'ailleurs, longtemps avant l'ultimatum, c'est l'Angleterre qui, en réalité, possédait commercialement le Mozambique; Lourenzo Marquez est devenu depuis son port du Transvaal. L'Angola, plus à portée, mieux colonisé, avec d'excellents ports, Mossamédès, Lobito, Loanda, est aussi très menacé, au sud par l'Allemagne, au nord par le Congo belge, dont le chemin de fer détourne le commerce à son profit, les indigènes y portant leurs produits : gomme, caoutchouc, cacao, etc., et recevant les cotonnades belges ou anglaises; il est ainsi pris de tous côtés. Goa est également annihilé par Bombay; Macao n'est plus qu'un nom. La seule colonie vrai-

ment prospère est la petite île de San Thomé, près de la côte orientale d'Afrique, avec ses riches plantations de café.

Le plus sûr marché du Portugal et sa meilleure colonie depuis qu'elle a cessé d'en être une, c'est le Brésil, qui lui prend des produits fabriqués et beaucoup de vins, et qui vient immédiatement après l'Angleterre dans le commerce général. Les rapports sont continuels entre les deux pays, grâce à l'émigration portugaise, qui a augmenté depuis l'abolition de l'esclavage; le Portugais, qui, chez lui, manque d'initiative et d'activité, se retrouve là-bas actif, entreprenant et plein d'énergie. Le Portugal se dépouillerait-il de ses forces au profit de son ancienne colonie, ou bien faut-il un autre champ d'activité à son peuple pour déployer ses facultés? On serait tenté de le croire; il en a donné tant de preuves jadis; il en donne encore aujourd'hui.

L'attachement réciproque est peut-être très grand; toutefois il est dissimulé sous tant de pointes et d'épigrammes qu'il peut paraître douteux. Je ne sais ce que les Brésiliens disent des Portugais, mais ceux-ci caricaturent volontiers ceux-là et ne les font pas jolis, jolis, mais jaunes, fleuris, bourgeonnés, avec des végétations parfois trop réelles, dues au climat malsain. Ils se moquent de leur ostentation, de leur exhibition de bijouterie, jaloux peut-être de ne pouvoir en exhiber autant; de leur manière de prononcer la langue, quoique aux oreilles d'un étranger la prononciation brésilienne soit bien plus agréable; débarrassée des *ch ch* et de la lourdeur des *âon*, elle se rapproche de la netteté du castillan, en gardant plus de douceur.

A mesure que disparaissaient les colonies, il fallait de plus en plus recourir à l'appui de l'étranger. C'est ainsi que celui de l'Angleterre est devenu peu à peu une véritable suzeraineté, tandis que, contraste curieux, par les mœurs et la culture, on se rapproche de plus en plus de la France.

D'ailleurs les Anglais, avec leur habileté ordinaire n'ont que des louanges et des flatteries à l'adresse de « ce cher petit peuple, si différent de ces pauvres Espagnols, si supérieur à eux! »

Ils n'ont pas acquis pour cela les sympathies populaires. Autant qu'en Espagne, j'ai entendu citer les griefs, les destructions systématiques pendant les guerres de l'Empire. Les Portugais éclairés savent avec quel acharnement l'Angleterre chercha de tout temps à renverser leur puissance coloniale tandis qu'eux ont presque fondé la sienne dans l'Inde par Bombay, donné en dot à Catherine de Bragance épouse de Charles II.

Dans les sphères officielles c'est autre chose : le gouverneur de la province du Mozambique, où passèrent les troupes anglaises allant au Transvaal, me racontait avec émotion combien les Anglais lui avaient témoigné de reconnaissance, combien de lettres de remerciement il avait reçues. Son portrait, disait-il fièrement, avait paru dans tous les illustrés anglais.

Chose étonnante à première vue, le monde pieux s'intéresse particulièrement à l'hérétique Angleterre. Il m'est tombé dans les mains une petite feuille édifiante, une prière à la sainte Vierge de « jeter les yeux » sur l'Angleterre et de ramener sous l'autorité du vicaire de Jésus-Christ nos « chers frères dissi-

dents les Anglais ». Une indulgence plénière était promise à qui montrerait cette sollicitude fraternelle.

La famille royale incarne cette tendance. Elle rappelle fréquemment sa parenté par les Cobourg avec la famille royale d'Angleterre. On évoque même à l'occasion la parenté, un peu plus éloignée, par Philippa de Lancastre, la noble reine du XVe siècle, mère du Navigateur et des grands princes ses frères. On attribue ses vertus au sang anglais, comme si les familles royales, alors comme aujourd'hui, n'étaient pas tout à fait mélangées et cosmopolites. Philippa de Lancastre était fille d'une princesse de Castille. Par une de ses filles, Isabelle de Portugal, elle fut l'aïeule de Charles le Téméraire.

Il va sans dire que dans les mêmes sphères on n'est point partisan de l'union avec l'Espagne.

« Cent fois plutôt les Anglais que les Espagnols! s'écriait devant moi un haut dignitaire de la marine.

— Mais enfin, vous êtes frères?

— Oui, me répondit une dame de l'aristocratie, frères comme Caïn et Abel. »

Ils seraient plutôt demi-frères, les uns plus Celtes, les autres plus Maures, avec un mélange d'affection et d'aversion, de jalousie et de solidarité.

Au mot d'union ibérique, beaucoup de Portugais ont l'air de tomber des nues comme s'il s'agissait de quelque chose d'invraisemblable, d'absurde, en tout cas d'absolument chimérique. Ce n'est pas du tout flatteur pour ces hommes politiques du milieu du XIXe siècle, le duc de Palmella, le ministre Passos Manuel, l'historien Oliveira Martins, qui en envisageaient parfaitement la possibilité.

Mais les revirements politiques sont chose fré-

quente. On s'explique moins l'obstination des intellectuels qui, même en dehors de la politique, veulent absolument différencier le Portugal de l'Espagne, veulent être d'une autre race, éludant les analogies historiques, niant les ressemblances, grossissant outre mesure les différences. Ce parti pris évident, cette exagération donnent au patriotisme portugais un air d'enflure, de chauvinisme; on sent trop le voulu de ce patriotisme, les intérêts particuliers, les égoïsmes individuels qui l'exploitent. Et cependant on comprend la résistance du Portugal à l'union. C'est la lutte de l'élément celte contre l'élément maure, de l'Europe contre l'Afrique.

XXIII

LA RELIGION

La religion du peuple. — Les processions. — Saint Georges. — Une grande *romaria*. — Funérailles paysannes. — Le clergé et son sentiment familial. — Les congrégations. — Les Jésuites.

En Espagne, quelle que soit la manière étroite dont la religion est entendue, du moins cette manière est-elle commune à tous ou à peu près, tandis qu'en Portugal il semble qu'il y ait deux religions comme en Chine, l'une à l'usage des gens du monde, l'autre à celui du populaire.

Tout d'abord je ne vis guère ni de l'une ni de l'autre ; j'ai passé des semaines à Lisbonne sans voir autre chose, en fait de cérémonies, que la messe « galante » de midi, à l'église à la mode sur la place du Chiado, une messe basse, car, même le dimanche, il y a rarement des grand'messes et il n'y a ni vêpres ni offices l'après-midi ; les églises sont fermées. Le culte semble sans éclat, sans solennité ; les fidèles paraissent sans zèle, le clergé sans prestige ; il passe inaperçu et on ne le remarque même pas, car rien ne le dis-

tingue des laïques, puisqu'il ne porte pas la soutane. Impossible de crier : « A bas la calotte », les prêtres portant un chapeau melon et s'habillant comme tout le monde ou à peu près, en redingote ceux qui ont le plus de tenue, mais la plupart en veston. Le seul signe distinctif, c'est un col droit boutonné par derrière. Au début, quand je rencontrais, dans quelque salon tranquille, de gros messieurs en longue redingote, auxquels le susdit col et une cravate blanche donnaient un air clérical, je croyais voir des pasteurs protestants; c'étaient, au contraire, de très orthodoxes prêtres du royaume très fidèle.

Ici point de grandioses cathédrales avec leurs splendeurs artistiques. Les églises, pour la plupart petites, à une seule nef, sont pauvres, mal décorées, sans art; à Lisbonne, le tremblement de terre y est sans doute pour beaucoup, mais le manque de goût y a plus de part encore. Dans les églises les plus en vue de la capitale, on voit sur les autels des fleurs en papier devant des statues pitoyables, fréquemment celle de saint Joseph, pour qui les Portugais paraissent avoir une dévotion particulière; dans la Sainte Famille, il est toujours placé au même plan que l'enfant Jésus et la Vierge, long-voilée jusqu'aux pieds; c'est vraiment une famille.

L'incrédulité des classes éclairées, d'un côté, et la croyance du peuple de l'autre sont peut-être plus accentuées qu'en Espagne. J'entends l'incrédulité des hommes, car les femmes, elles, sont très pratiquantes; en province, on retrouve tout à fait le pendant de la *beata* espagnole. Pour les *beatas* du beau monde, le dernier cri c'est d'avoir sa chapelle à soi; cela produit un effet énorme sur le populaire. Dire

d'une femme : « Elle a sa chapelle chez elle », cela la classe comme un salon mondain. On peut, du reste, se procurer ce luxe à assez bon compte.

Le peuple des provinces du nord est le plus vraiment croyant et même religieux, à sa manière toujours. Dans le sud, il est à la fois superstitieux et sceptique; Lisbonne est compris dans cette zone, où n'en ont pas moins lieu quantité de fêtes et de cérémonies pendant la belle saison, qui est celle des processions, des pèlerinages.

Que j'en ai vu, de ces processions, à Lisbonne d'abord, se succédant presque de semaine en semaine : procession du *Senhor dos Passos*, du Christ succombant sous la croix; procession en l'honneur de *Notre-Dame* variées; processions militaires, très fréquentes, en commémoration d'événements divers; processions du saint-sacrement et enfin procession de Saint-Georges.

Ici également, la foule n'est que spectatrice, et ce sont les confréries qui seulent défilent, portant solennellement des figures saintes en bois sculpté, les *pasos* espagnols. Des petites filles avec des ailes de gaze empesée, des diadèmes de papier doré, figurent des anges. Ailleurs, on en voit en robes à longue traîne, en manteau de cour, représentant quelque reine de Saba et sa suite. Parfois quelques personnes, ayant fait un vœu, suivent pieds nus, mais le cortège est surtout composé des confréries, des autorités et des troupes, qui jouent un grand rôle dans toutes ces cérémonies; les soldats sont découverts, leur coiffure au bras, la jugulaire en anse de panier, c'est la tenue, restant ainsi exposés, tête nue pendant des heures, sous l'ardent soleil.

La plus typique est celle de Saint-Georges, en été. A Lisbonne, le roi y assiste en personne, suivant à pied, tête nue comme le plus humble soldat. A Porto, sauf l'attrait de la présence royale, le programme est le même : c'est une fête surtout militaire qui consiste à promener processionnellement la statue du saint, escortée des troupes de la garnison. C'est vraiment un beau spectacle que celui de tous ces brillants uniformes, des somptueux ornements sacerdotaux, de la lumière des cierges se reflétant sur les armes soigneusement fourbies, tout cela étincelant, resplendissant au soleil.

Et comme saint Georges était beau avec son casque doré et surmonté d'un grand panache blanc, sa cuirasse et sa lance, son long manteau de velours rouge ! De loin, aux temps d'arrêt, il faisait vraiment belle figure sur son coursier caparaçonné, entouré de ses hérauts d'armes. Mais de près et en marche, c'était un peu différent : saint Georges est en bois, on le devine, et le cheval de chair et d'os ; le raide cavalier est vissé à la selle, mais pas assez solidement pour empêcher le pauvre saint d'osciller à droite et à gauche, comme un homme ivre, à tous les mouvements du cheval ; à chaque instant, les hérauts inquiets étendaient le bras pour le retenir ; tout cela au grand détriment de la majesté du personnage, mais sans préjudice pour sa popularité.

Le réalisme est encore plus marqué qu'en Espagne par la vulgarité des détails. J'ai toujours dans les yeux ce *Senhor dos Passos*, qu'on trouve dans la plupart des églises, ce Christ succombant, accablé sous la croix, une croix énorme, lamentable et navrante figure, avec sa perruque de crin noir qui

lui tombe sur le dos. Et pourtant, au fond, il n'est pas sans poésie, ce symbole d'une humanité meurtrie, écrasée sous son fardeau ; c'est bien le Dieu douloureux qui convient au *soffredor* peuple portugais.

Pour juger de la religion populaire, il faut assister aux *romarias* du nord, ces pèlerinages ou pardons dont nous avons vu déjà la partie profane, les plaisirs un peu terre à terre : danses, mangeailles, beuveries, où se perd le côté religieux, pourtant cause première de la fête.

Comme tous les pèlerinages du monde, ceux-ci ont lieu généralement dans quelque endroit pittoresque de la montagne ou de la plaine où s'élève une chapelle avec une sainte image à vénérer. Dans la banlieue de Porto, existe une des plus célèbres, la *romaria* du *Senhor da Pedra*, de Notre-Seigneur du Rocher, à une petite chapelle qui se dresse sur un roc isolé au bord d'une vaste plage d'où la vue s'étend au loin sur l'océan. On s'y rend de la ville et de tous les villages environnants, et le spectacle de cette foule assistant au sermon en plein air, de la procession sur la grève, est des plus imposants. Mais le trop grand nombre des citadins gâte le coup d'œil, et trop de civilisation se montre : à côté de moi, dans le train de retour, un monsieur s'écrie : « On m'a pris mon porte-monnaie ! », et à l'arrivée, une pauvre femme pleure le sien, ses 30 sous, toute sa fortune.

Si ce pèlerinage quasi civilisé est quand même plein d'intérêt, à plus forte raison le sont ceux de certains endroits reculés où, dans le cadre superbe d'une nature presque sauvage et inexplorée, la foi et les mœurs ont gardé leur antique simplicité. Au

nord-est, dans un paysage splendide, au milieu des hautes roches basaltiques et des sources jaillissantes de la Serra de Gerez, j'assistai à la *romaria* d'Abadia, qui attire plus de trente mille pèlerins. Pendant quatre ou cinq jours consécutifs, j'en ai vu défiler, presque sans discontinuer, beaucoup portant des cierges, d'autres si bizarrement accoutrés que c'était à croire à quelque mascarade. Hommes et femmes avaient mis, par-dessus robes ou pantalons en drap grossier, des sortes de tuniques en tulle, en gaze, garnies de filets dorés, nouées à la ceinture par des rubans de couleurs vives; sur la tête, des couronnes de fleurs en papier aux couleurs tendres juraient singulièrement avec les visages hâlés, ridés et poussiéreux.

D'autres groupes, des riches ceux-là, ayant payé gros, 4000 *reis* — vingt francs, — étaient précédés de la fanfare de leur paroisse, qui de loin les annonçait par ses flonflons.

Plus rares, mais combien plus selects encore, étaient ceux qu'on portait dans des cercueils. On leur faisait faire dans cet équipage le tour de l'église; tandis que d'autres, plus modestement enveloppés d'un suaire, la contournaient plusieurs fois en se traînant sur les genoux.

Pour arriver, il leur avait fallu d'abord subir l'assaut de l'armée des mendiants venus de dix lieues à la ronde, échelonnés en double file sur le chemin de la chapelle, geignant, implorant, récitant des patenôtres, exhibant infirmités, difformités, plaies purulentes et sanguinolentes, ne faisant grâce ni d'un moignon ni d'un ulcère.

Et ce furent pendant des jours et des nuits, dans

un mouvement, une cohue indescriptibles, des arrivées de gens à pied, à genoux ou dans ce « coffre à porteurs », des « dévotions » entrecoupées de mangeailles et de libations, de danses et de rendez-vous, de couchées en plein air sous la claire voûte du ciel.

Le cinquième jour, fête de l'Assomption, eut lieu la clôture par une procession solennelle. Comme partout, on y portait des statues, des bannières, mais il y figurait aussi des groupes, vrais tableaux vivants. J'en remarquai un spécialement, un guerrier étrange et fantastique casqué de papier rouge, des jambières de papier blanc recouvrant ses bottes de paysan, qui, brandissant un grand coutelas, poursuivait un garçonnet de quatre à cinq ans en costume du Paradis terrestre, sauf une tunique de gaze si transparente qu'elle ne gazait rien du tout. Avait-on voulu représenter l'Ogre et le Petit Poucet? Non, c'était le sacrifice d'Abraham.

Plus loin, un groupe de jeunes filles vêtues de blanc en escortaient une, plus richement habillée, en manteau royal, la couronne sur la tête, le sceptre à la main; elles figuraient évidemment quelque reine céleste et sa cour et chantaient d'ailleurs fort agréablement. Enfin venait le clou : une immense machine roulante poussée en dessous par des paysans aux gros pieds mal dissimulés sous une draperie trop courte; dessus, de nombreuses statues peintes, habillées, bariolées, étaient groupées dans un grand vaisseau de carton, sans doute allégorie du vaisseau de l'Église; dominant le tout, une Notre-Dame de Lourdes planait dans des nuages de ouate blanche, piqués d'étoiles de papier doré. L'élégance mièvre et maniérée de la statue, de fabrication française, con-

trastait étrangement avec ces lourds et informes décors portant le cachet de l'art local.

Quand je dis que la procession fut la clôture, c'est une erreur; la vraie clôture, comme celle de toute fête portugaise qui se respecte, à la ville ou aux champs, ce fut le feu d'artifice, cette fois vraiment admirable, des fusées ayant embrasé les herbes sèches et transformé une partie du plateau en une immense nappe de feu sous le ciel pur semé d'étoiles.

Toutes ces fêtes se ressemblent, sauf quelques variantes. A certaines d'entre elles, au bord de la mer, les pèlerins passent leurs journées à s'y plonger; c'est que le prêtre ou la coutume prescrit une série de bains, une douzaine parfois, réminiscence mauresque peut-être, en tout cas mesure bien opportune. Mais la fête ne durant jamais douze jours, on prend double et triple dose, et au besoin la douzaine dans la même journée.

Malgré le côté comique de ces pratiques, la foi si vraie, si sincère, les rend néanmoins touchantes. Comment rire quand on voit de pauvres gens, manquant du nécessaire, sacrifier leurs quelques sous pour faire ces pèlerinages et en revenir éreintés pour reprendre leur éreintant travail? Ils reçoivent leur récompense, car cette foi est aussi une précieuse consolation dans leurs maux. Ils sont résignés — la résignation est la grande vertu portugaise — à la maladie, à la mort. On voit des gens se réjouir même de celle de leurs petits enfants, confiants qu'ils s'en vont être heureux au ciel au lieu de rester à peiner comme eux sur la terre.

Braga passe pour la capitale religieuse, la Rome

portugaise, titre un peu pompeux pour une petite ville de 24000 habitants, et dont le seul monument est sa vieille cathédrale, qui renferme, avec les tombeaux de Henri de Bourgogne et de son épouse, quelques fort beaux vases sacrés. Lorque je la visitai, le sacristain qui, comme tous les sacristains du monde, faisait mousser son « trésor », me montra, parmi les ornements, une précieuse broderie, travail fait aux Indes, et jadis ornée de pierreries, volées, dit-il, par les Français au temps de l'invasion. — Les Français sont chargés ici de tous les péchés d'Israël, quand ils auraient bien assez du poids des leurs. — J'horrifiai le sacristain en lui répliquant que les susdits Français avaient fait preuve d'un bien mauvais goût en ne volant pas la broderie tout entière.

Mais Braga a mieux que sa cathédrale, elle a « Bom Jesus do Monte », lieu de pèlerinage ancien, sur un monticule boisé, site ravissant que peuplent quelques hôtels et des villas. Sur le chemin montueux s'échelonnent les stations d'un calvaire, petites chapelles modernes comme l'église.

Le pèlerinage de Bom Jesus est célèbre dans tout le Portugal, de même que les fêtes de la Saint-Jean, à Braga, où des milliers de curieux viennent s'écraser pour contempler les rois mages dans leurs chars, avec leur suite de personnages en costumes multicolores. Pourquoi les rois mages à la Saint-Jean? Personne n'a pu me le dire. Je suppose que la Saint-Jean étant la fête populaire par excellence, on l'a embellie des spectacles les plus enfantins, à la portée de ce peuple enfant. Elle est célébrée partout, à la ville et à la campagne, par des réjouissances populaires, des danses, des feux d'artifice.

On fête aussi, mais moins bruyamment et moins brillamment, beaucoup d'autres saints du Paradis : saint Pierre, saint André, etc., qu'on ne chôme même plus en Espagne, mais qui, ici, prennent quantité de jours de la belle saison. En juin, le mois le plus festoyeur, il y a onze jours fériés. Ils ne sont pas toujours très saintement célébrés, et la religion finit par n'y tenir qu'une place très secondaire. Toutes ces fêtes sont plutôt, pour les populations isolées, des occasions de se réunir.

C'est pour la même raison, je pense, que les funérailles sont aussi de vraies parties de plaisir. Il semble que les enterrements pompeux jouent un grand rôle en Portugal. J'ai mentionné les beaux corbillards de Lisbonne; dans les campagnes, on ne brille pas de la même façon, mais un jour d'enterrement est, à sa manière, un jour de grand gala.

Revenant d'une excursion de montagne, nous fûmes surpris en arrivant près de l'église, d'entendre des rires, des aboiements, des cliquetis de fourchettes. En approchant, nous vîmes sous les grands chênes quantité de gens assis sur l'herbe, autour de nappes garnies de mets : morue salée, pain de maïs, pain blanc en tranches beurrées saupoudrées de sucre, miel, fromage, le tout arrosé de vin tiré au tonneau qui était là en perce. Les conversations étaient très animées; presque tout le village était présent. C'était un repas de funérailles. Poliment, un frère du défunt, qui servait à boire avec entrain, nous invita à y prendre part, mais nous nous contentâmes du coup d'œil. Tous les prêtres des environs, une quarantaine peut-être, y assistaient; c'est le nombre des prêtres

qui constitue la classe d'un enterrement et celui-ci était évidemment de première classe. La plupart des prêtres étaient bottés, équipés, leur fusil sur l'herbe, à côté d'eux, car après le pique-nique il devait y avoir une partie de chasse.

Certains historiens prétendent que ces mœurs religieuses auraient été inspirées, imposées au peuple, pour mieux l'asservir :

« Le Portugal, dit Oliveira Martins, est l'œuvre des Jésuites; plus qu'en tout autre pays, plus qu'en Espagne, ils ont trouvé dans le peuple une excellente matière première, une argile de qualité rare, facile à modeler selon les formes que les « potiers du Seigneur » voulaient lui donner. Nulle part la Compagnie ne réussit à dominer autant que là; il fut son fils bien-aimé, « le Paraguay de l'Europe ».

Sans examiner si c'est la religion qui a fait le peuple, ou si c'est le peuple qui a fait la religion à son image, on peut dire, en effet, que les Jésuites eurent une grande influence; par l'enseignement d'abord, par leur grand collège d'Evora, véritable Université; par leur ingérence dans la vie du peuple ensuite, et enfin par l'administration, les banques qu'ils dirigeaient. Leur puissance fut à l'apogée sous le règne de Joâo V, le roi dévot et vicieux qui fit bâtir Mafra.

Les Jésuites furent expulsés au XVIIIe siècle par le marquis de Pombal, et le triomphe du parti constitutionnel, en 1834, amena contre les innombrables ordres monastiques une réaction aussi violente qu'en Espagne. Elle aboutit à la suppression de tous les couvents. Ceux d'hommes furent abolis sans délai,

ceux de femmes devaient l'être par extinction. Mais malgré cette suppression, le Portugal est rempli aujourd'hui d'ordres religieux, rentrés par la tolérance des gouvernements, les Jésuites au premier rang. On pouvait voir naguère encore cette situation curieuse : deux ou trois nonagénaires, seules religieuses réellement autorisées, achevant de mourir dans leur couvent condamné, et, à côté, des milliers de nouveaux ordres florissant sans autorisation ; de même que fréquemment, non loin des ruines de monastères sécularisés et abandonnés, s'élève quelque riche couvent nouveau.

Les décrets d'abolition sont donc encore en vigueur, et cette contradiction entre la loi et son application a suscité ici la même situation qu'en Espagne, et les mêmes troubles. Des tentatives de captation aussi excitèrent contre certains ordres ; à un moment tout Porto fut en émoi.

La question des congrégations aurait mis en désaccord le libéralisme du roi et la dévotion de la reine, qui les favorise, principalement les ordres français de femmes. Je crois qu'on confond l'influence de la reine avec celle de la France, de la France catholique, « fille aînée de l'Église », dirigeant les nations sœurs au point de vue religieux.

Les ordres portugais de femmes étaient essentiellement contemplatifs. Les religieuses actuelles s'occupent d'éducation, soignent les malades, les vieillards ; elles vont remplir la même mission aux colonies. Aussi l'un des grands arguments de leurs défenseurs, c'est leur utilité au Mozambique et dans l'Angola, pour les écoles et les hôpitaux. Par contre, le parti opposé rappelle le rôle dissolvant des ordres religieux

aux anciennes colonies espagnoles d'Amérique, et récemment aux Philippines.

On fit donc beaucoup de bruit il y a quelques années au sujet des congrégations. C'est tout ce qu'on pouvait faire. Bordallo Pinheiro, le fin caricaturiste, a rendu la situation d'un de ses coups de crayon de maître dans son journal satirique *A Parodia*.

Un policier invite un moine à s'en aller, le moine lui rit au nez. Le policier se fâche, le moine rit de plus belle :

« Ah çà ! vous ne voulez pas vous en aller ? » fait le policier rouge de fureur et tirant son sabre.

Le moine, toujours souriant, se croise les bras.

« Ah ! vous ne voulez pas vous en aller ? dit le policier, eh bien !... restez ! »

Et il s'éloigne en sifflotant.

La situation des congrégations est encore fortifiée par la médiocrité du clergé paroissial. Nulle part peut-être, autant qu'en Portugal, ne ressort l'antagonisme entre le clergé séculier et les ordres monastiques, et il faut dire que le premier n'a pas toujours le beau rôle.

Par les lacunes de leur éducation et de leur instruction, les prêtres paroissiaux sont loin d'être au niveau des religieux, la faculté de théologie de Coimbra ne formant guère que de futurs hauts dignitaires ecclésiastiques.

D'un autre côté, les ordres sont véritablement à part du monde laïque, tandis que le clergé semble à peine s'en distinguer. Les prêtres portent, nous le savons, le costume laïque, ce qui est un point bien plus important qu'on ne croirait.

Où ils se rapprochent un peu trop des laïques, c'est par certaines faiblesses bien naturelles, il est vrai, mais qu'il serait de bon goût tout au moins de dissimuler, tandis qu'eux les étalent avec une regrettable absence d'hypocrisie.

On pourrait mettre dans l'épitaphe de la plupart des curés portugais : « S'ils ne purent être bons époux, au moins ils furent bons pères. » Leurs sentiments familiaux sont en effet remarquables; ce sont de vrais patriarches, et parfois aussi en ce sens qu'après Lia, c'est Rachel, sans parler des autres; les plus marquants même ne sont pas exempts de ces faiblesses avouées. J'ai entendu parler d'un prêtre distingué, orateur connu, notoirement en ménage avec une femme de bonne famille qu'il se consolait ainsi de n'avoir pu épouser. Le monde, qui savait à quoi s'en tenir, l'appelait sa gouvernante, et l'enfant qu'ils élevaient ouvertement était leur « filleul ».

Les congrégations ne se font pas faute de signaler ces écarts du clergé national, et les gens les plus fervents lancent contre lui les plus virulentes critiques.

Le pays est divisé en trois archevêchés et onze évêchés. Le haut clergé seul reçoit un traitement de l'État; le patriarche de Lisbonne — ce titre ne signifie rien que *Primat* — touche environ 60 000 francs de traitement, les évêques et archevêques de 15 à 20 000. Quant aux curés et vicaires, ils sont rétribués par des ressources particulières de l'Église et un casuel.

XXIV

LA FEMME

Un type de Portugaise. — La beauté psychique. — Les religieuses d'autrefois. — Héroïques et amoureux. — Les enfants illégitimes. — Agar et Ismaël. — L'hypocrisie. — Une femme héroïque.

Un jour, à Porto, au guichet de la poste restante, je regardais deux femmes du peuple qui se trouvaient devant moi. L'une, aux yeux noirs et durs, à l'air décidé, s'avança brusquement vers l'employé et, l'interpellant d'une voix rude, lui demanda s'il n'y avait rien pour elle. Comme il tardait à répondre, elle insista impatiemment et lui arracha presque des mains la lettre qu'il lui tendait enfin.

L'autre, petite femme à la physionomie douce et effacée, qui attendait patiemment son tour, s'avança alors, dit timidement son nom, et quand après un assez long moment, l'employé reparut au guichet pour lui dire qu'il n'y avait rien pour elle, elle balbutia un remerciment et s'éloigna.

Le hasard venait de me mettre sous les yeux l'Espagnole et la Portugaise dans leurs types extrêmes.

Bien moins jolies que les Espagnoles, dépourvues de la vivacité, du piquant de celles-ci, les Portugaises ont par contre un grand charme de douceur et de féminité. Il s'y ajoute chez les femmes des classes aisées, une distinction, une séduction intellectuelle et psychique venant d'une culture variée, de ces « clartés de tout » qu'elles savent si facilement acquérir, joignant la réceptivité de leur sexe à celle du tempérament national. En cela, comme en tout, il faut distinguer; il y a ici la « femme » et la « dame », tandis qu'en Espagne on peut confondre l'une avec l'autre.

Autrefois les Portugaises vivaient plus enfermées encore que leurs voisines; on ne leur permettait que le balcon, aussi y passaient-elles leur vie et ne sortaient presque jamais. Des religieuses françaises m'ont raconté que naguère, dans les premiers temps de leur séjour, on chantonnait dans les rues sur leur passage, on les insultait même comme pour leur dire que leur place n'était pas là, mais dans un cloître.

D'ailleurs autrefois les cloîtres de la Péninsule étaient pourvus aussi du balcon traditionnel; et on l'escaladait parfois comme le fit le bel officier français à qui la célèbre « religieuse portugaise », Mariane de Alforada, écrivit ces brûlantes lettres d'amour qui l'ont immortalisée.

Maintenant ces préjugés ont disparu, surtout dans les bonnes familles, où les jeunes filles jouissent d'une relative liberté, un peu à l'anglaise, sortent seules, font seules leurs commissions, leurs emplettes. La toute petite bourgeoisie est restée attachée aux anciens usages.

On commence aussi à reconnaître aux femmes le

droit aux professions libérales; il y a des femmes employées aux Postes, aux Télégraphes et dans quelques magasins. Si peu que ce soit, c'est un progrès énorme comparativement à l'Espagne, mais cela ne va pas très loin, et personne ne songe à faire du féminisme, contre lequel s'éditent encore les vieux clichés, démodés partout ailleurs, de la femme « fleur, bijou, déesse, etc., qui ne doit pas chercher à changer de rôle, car elle descendrait au lieu de monter ». On ne peut s'empêcher de rire en lisant cela quand on a vu dans le nord du Portugal, « ces fleurs, ces bijoux, ces déesses », les jambes dans la boue, la tête chargée de sacs, de malles, ou cassant à tour de bras des pierres sur les routes.

Plus qu'en Espagne encore, si c'est possible, l'idée, l'occupation dominante, c'est l'amour :

« Peuple héroïque et amoureux », dit le poète.

« Héroïque, hum! hum! faisait un brave Portugais; mais amoureux, oh oui! toujours! »

L'amour prend ici une forme moins romantique; les causeries aux fenêtres ne se font que dans le petit monde, et c'est bien incolore à côté des balcons andalous. Point de « fleurs » jetées aux belles qui passent; on se contente du langage des yeux; les hommes dardent leurs œillades sur les femmes, et celles-ci sont toujours prêtes à s'y brûler. Sensibles, romanesques, les jeunes filles, chez qui des lectures risquées, la fréquentation hâtive des théâtres ajoutent aux dispositions naturelles, ne rêvent que de *novios* et d'amourettes, et si le Portugais est l'amoureux par excellence, je crois bien que la Portugaise n'est pas en reste.

Amours précoces, mariages précoces, amours

avant, amours après le mariage, c'est le programme que nous connaissons déjà. L'adultère devient, après les mariages de passion, le grand passe-temps des oisifs et des oisives; et il y en a tant! Dans les petits bourgs, comment remplir sans cela les vingt-quatre heures du jour? Petits fonctionnaires, rentiers, propriétaires vont flâner de la boutique du barbier à celle du mercier, recueillent les potins, regardent passer les femmes. J'entre un jour chez un drapier où je trouve un monsieur seul qui se lève et salue poliment; je vais m'adresser à lui quand d'un coin de la boutique surgit le marchand. Le premier était un officier de la garnison venu là pour étudier les acheteuses. C'est à ces études de stratégie qu'ils passent leur temps, à la chasse aux femmes, à toutes les niaiseries, les malpropretés qu'elle comporte.

Les bâtards abondent dans les petites villes. Le bâtard est presque une institution nationale consacrée par de hauts exemples et qu'on trouve intimement mêlée à l'histoire, à ses périodes les plus saillantes : Henri de Bourgogne, le premier roi, ne le devint que comme époux de la fille naturelle du roi de Léon; bien mieux, le fondateur de la grande dynastie des Aviz, la dynastie vraiment nationale, Joâo Ier, était un bâtard.

A certaines époques de mœurs plus particulièrement déréglées, comme au XVIIIe siècle, ils pullulaient, et, parmi eux, de nombreux mulâtres, le commerce des esclaves étant alors toléré. C'est ainsi qu'une certaine quantité de sang noir serait entré dans la race, quoique les Portugais ne veuillent pas en convenir. Aujourd'hui encore, il arrive fréquemment des colonies de petites cargaisons de chair

brune, enfants métis que leurs pères envoient en Portugal pour leur faire donner quelque éducation. Les pères abandonnent rarement leur progéniture adultérine; généralement ils essaient de lui frayer un chemin dans la vie, et les lois, qui ne sont que le reflet des mœurs, donnent aux bâtards des droits à la succession paternelle pourvu que la filiation soit prouvée. La coutume est aussi libérale que la loi; il n'était pas rare autrefois de voir un enfant naturel élevé à côté des enfants légitimes, et l'on peut voir encore, dans des familles aisées, l'enfant d'Agar traité un peu en inférieur, en protégé. La mère non plus, n'a pas été abandonnée; elle revient de temps en temps travailler, faire la lessive à la maison.

D'autres fois l'adultérin remplace l'enfant légitime disparu. Un couple venait de perdre sa fille unique; le mari sort sans rien dire, et en rentrant, place silencieusement un petit garçon sur les genoux de sa femme en pleurs; et, toujours en silence, Sarah reçoit Ismaël.

De pareils exemples, rappelant les mœurs orientales, se font de plus en plus rares; la dignité féminine s'est développée; l'égoïsme aussi a grandi; les foyers et les cœurs sont devenus trop étroits pour recevoir les intrus.

Le nombre des femmes mariées dépasse celui des hommes, ce qui peut paraître étrange au premier abord, mais ne prouve nullement que la polygamie règne légalement; l'inégalité provient de l'émigration d'une assez grande quantité d'hommes mariés. Peut-être le mariage est-il pour quelque chose dans leur exode; quoi qu'il en soit, quand ils sont loin, au Brésil, ils oublient parfois de revenir. Au portail

d'une chapelle de pèlerinage au bord de la mer, une femme mûre se tenait devant moi, les yeux pleins de larmes, regardant l'océan :

« J'en ai deux là-bas, fit-elle, en réponse à mon interrogation émue.

— Ah ! pauvre mère, m'écriai-je.

— Mais non, fit une autre femme à côté ; il ne s'agit pas de ses enfants, mais de ses deux maris qui sont partis pour le Brésil et ne sont jamais revenus. »

J'ai déjà dit que les Portugais sont très amateurs des beautés espagnoles dont ils apprécient beaucoup plus les charmes physiques que la séduction psychique de leurs femmes ; cela se manifeste surtout dans le monde du vice ; mais ici ce monde se cache, n'ayant pas le champ libre ni ses coudées franches.

Ce qui existe, c'est l'immoralité cachée sous les apparences de respectabilité, la corruption entre soi, dissimulée par une hypocrisie qui d'ailleurs ne trompe personne. La démoralisation de la famille est complète, si complète qu'une bouche indulgente me l'exprimait un jour par un euphémisme bien trouvé :

« Pas de famille de la classe aisée qui ne soit « tarée », me disait-elle.

Cela expliquerait l'indécision, le malaise qui pèsent sur la société portugaise, l'atmosphère lourde, pénible à respirer, qui s'en dégage.

Toutes les Portugaises ne sont pas des « religieuses portugaises », des types d'amoureuse. Dans son histoire du duc de Palmella, Mme Vaz de Carvalho rapporte la très intéressante biographie de la mère de l'éminent homme d'État. Celle-là, si elle fut aimante, sut aussi montrer une énergie extraordi-

naire; elle seule, peut-être, sut tenir tête au marquis de Pombal. Riche héritière, elle eut le malheur d'attirer l'attention du célèbre ministre, qui la choisit pour épouse de son second fils. Les désirs de Pombal étant des ordres, toute la famille s'inclina sauf la jeune fille, qui aimait un de ses cousins. Pombal, qui ne connaissait pas d'obstacles, usa de contrainte et le mariage fut célébré; mais cette enfant de seize ans ne céda point et refusa de vivre avec son jeune mari qui, sans doute, moins intraitable que son père, se décida, après plusieurs années de lutte, à demander au pape de prononcer la nullité du mariage.

Mais le grand homme s'acharna sur sa victime, la fit enfermer dans un couvent et força son père, esprit faible et craintif, à la déshériter. La mort de Pombal vint enfin la libérer après dix années de réclusion; elle put épouser l'homme qu'elle aimait et qui lui était resté fidèle; mais, brisée par ces longues tortures et cette lutte héroïque, elle n'y survécut que peu d'années.

Ce que nous venons de dire de la femme nous ramène à la nation, car ce n'est pas seulement sur la famille, mais sur tout le peuple, que pèsent l'indécision et le malaise. Tout le pays est enveloppé de la même atmosphère un peu lourde. Il faudrait qu'un souffle plus vif, l'air des âpres plateaux et des sierras de Castille, vînt parfois s'y mêler. Il faudrait aussi que pénétrât quelquefois en Castille un peu de la douce atmosphère portugaise

TABLE DES MATIÈRES

L'ESPAGNE

I

LA VIE A MADRID

Aspect moderne de la capitale. — Les plaisirs. — La distinction native. — La rue de la Désillusion. — Les rendez-vous à la rue d'Alcala. — La fête de Noël. — Les courses de taureaux moralisatrices. — La grande loterie de *Navidad*. — Les séances au *Congreso*. — Le cléricalisme, voilà l'ennemi ! — La neige à Madrid. — La Parade. — Honnêtes pour quelques sous. — Madrid mauresque..... 3

II

MADRID

La Puerta del Sol et la rue d'Alcala. — Leur originalité. — Majesté du Palais. — Le Musée. — Le Pardo et ses horizons. — La Sierra de Guadarrama. — Charme de l'Escorial. — Les souvenirs à Aranjuez. — Tolède..... 17

III

CHERTÉ DE LA VIE. — L'ÉDUCATION

Les « privations », régal national. — Comment on jouit de la nature. — La médiocrité moyenne. — Le cigare et le crachoir. — On vit sur sa réputation. — Le petit nom.... 24

IV

LES SYMPATHIES, LE CARACTÈRE, LE MONDE

Monotonie de la vie. — Aime-t-on la France? On n'aime pas l'Angleterre. — L'*entereza* et l'affabilité espagnoles. — La susceptibilité. — Opinion d'un Allemand. — Le peuple « soufrido ». — La sobriété. — Le grand monde. — Il faut payer pour être titré..... 32

V

LA FAMILLE ROYALE

Le roi. — La reine mère. — Le mariage de la princesse des Asturies. — L'émeute à Madrid. — La reine carliste. La famille de don Carlos. — L'héritier de la princesse. — Les filles d'Isabelle II. — Les portraits de Goya. — Les républicains..... 43

VI

LE PAYS

L'Andalousie. — Le passage en bac. — Note moyenne du pays. — Les grands domaines. — L'Andalou ne joue pas toujours de la guitare. — La misère des travailleurs. — La dépopulation. — Les grands bourgs. — Leurs distractions. — Les gamins redoutables. — Cordoue et Grenade. 49

VII

LE PAYS (SUITE)

L'Espagne celtique. — Sa poésie et son charme. — Mœurs candides des Gallegos. — Saragosse. — La province de Léon et les Maragatos. — Une noce de village. — Le *Levante*..... 63

VIII

APERÇU SUR L'AGRICULTURE. — CHEMINS DE FER

Les améliorations. — Les ganaderias. — L'usure. — Les chemins vicinaux et la *caballeria*. — Les chemins de fer et les postes. — Sans-gêne des employés..... 76

IX

BARCELONE. — BILBAO

Beauté de Barcelone. — Aisance du peuple. — Caractère catalan. — Les catalanistes. — Bilbao. — Sa classe riche. — Ses ouvriers socialistes. — Les « basquisants »..... 84

X

LES VILLES DU MIDI

Séville. — Son originalité réelle. — Causes de son attrait. — Vie de *Pueblo*. — Les Andalous. — Gibraltar. — Les « *rock scorpions* ». — Tanger. — Les Maures non baptisés..... 91

XI

COUP D'ŒIL SUR LES MŒURS ADMINISTRATIVES

Les « Caciques » — Sans-gêne dans les élections. — Un parlementarisme original. — Les fonctionnaires et les patentables. — Comment on entend l'assistance. — L'armée. — Le régiment des colonels. — Ce que c'est que le service obligatoire..... 103

XII

LES ÉCOLES

La théorie de l'instruction obligatoire. — Écoles à Madrid. — Un maître d'école couronné par l'Académie. — Les universités. — Oviédo. — Salamanque. — Les universités catholiques. — L'influence française..... 115

XIII

QUELQUES NOTES SUR LA LITTÉRATURE ET L'ART

Pereda. — Blasco Ibañez. — Les *Cantares*. — Les jeux floraux. — Campoamor et sa popularité. — Perez Galdos. — Mme Pardo Bazan. — Le *genero chico*. — Le Musée moderne. — Le Prado. — Un tableau vivant par Velasquez. — Comment certains Espagnols ont fait fortune aux dépens des Français..... 122

XIV

LA RELIGION

La foi dans le nord. — Notre-Dame del Pilar. — Les nombreuses pratiques. — Accompagnant « Sa Majesté ». — Le Rosaire des jeunes filles. — Les danses à la cathédrale de Séville. — Les processions. — La pensée des libres penseurs. — Le clergé. — Les congrégations, leur influence..... 137

XV

LA FEMME

La légende. — Le mariage par surprise. — L'éducation, l'instruction. — Les chaperons. — L'amour et les *novios*. — Occupations écrasantes des *novios*. — Mariages précoces. — Le foyer. — Les distractions après le mariage. — Avenir de la femme. — Conception Arenal..... 154

LE PORTUGAL

XVI

ASPECT GÉNÉRAL. — LISBONNE

La nature. — La végétation. — Le Portugais n'est pas gai. — Beauté de Lisbonne. — Montées et descentes. — Les ascenseurs. — Calme de la ville. — Ses environs. — Le Tage..... 173

XVII

LES MŒURS

Les beaux messieurs au Chiado. — Les théâtres. — Les enterrements. — Le carnaval. — Les *touradas*. — Charme des femmes. — Le plancher, lit confortable. — Besoin d'eau. — Votre Excellence. — Caractère portugais. — Un auteur immortel. — Les Portugais peints par eux-mêmes. 187

XVIII

LES CLASSES. — LA FAMILLE ROYALE

La bourgeoisie aisée. — La vie de société. — La haute noblesse. — Le roi João VI et son épouse. — La reine Maria da Gloria. — Le roi Pedro V. — Le roi actuel. — La reine. — La famille royale..... 202

XIX

LE PAYS

Prédominance du nord. — Paysages du Minho. — Les mœurs rustiques. — Les *romarias*. — Les *varinas*. — Le sud. — Les vins de Porto..... 209

XX

PORTO ET L'INDUSTRIE

L'industrie. — L'article *nacional*. — Porto. — Sa situation pittoresque. — Les chars à bœufs. — La cité mutine. — Le commerce extérieur..... 221

XXI

COUP D'ŒIL SUR L'ENSEIGNEMENT LA LITTÉRATURE ET L'ART

« Je ne sais pas lire ». — Les recommandations. — L'Université de Coimbra. — Les petits abbés. — La langue. — Camoens. — La littérature actuelle. — Anthero da Quental. — Les *fados*. — Le Grão Vasco. — Batalha. 228

XXII

NOTES ET APERÇUS

L'*empenho*. — Une fable russe. — L'armée. — Les républicains. — Les colonies. — L'infant Henri le Navigateur. — Le Brésil. — Les sympathies pour l'Angleterre. — Les frères espagnols..... 246

XXIII

LA RELIGION

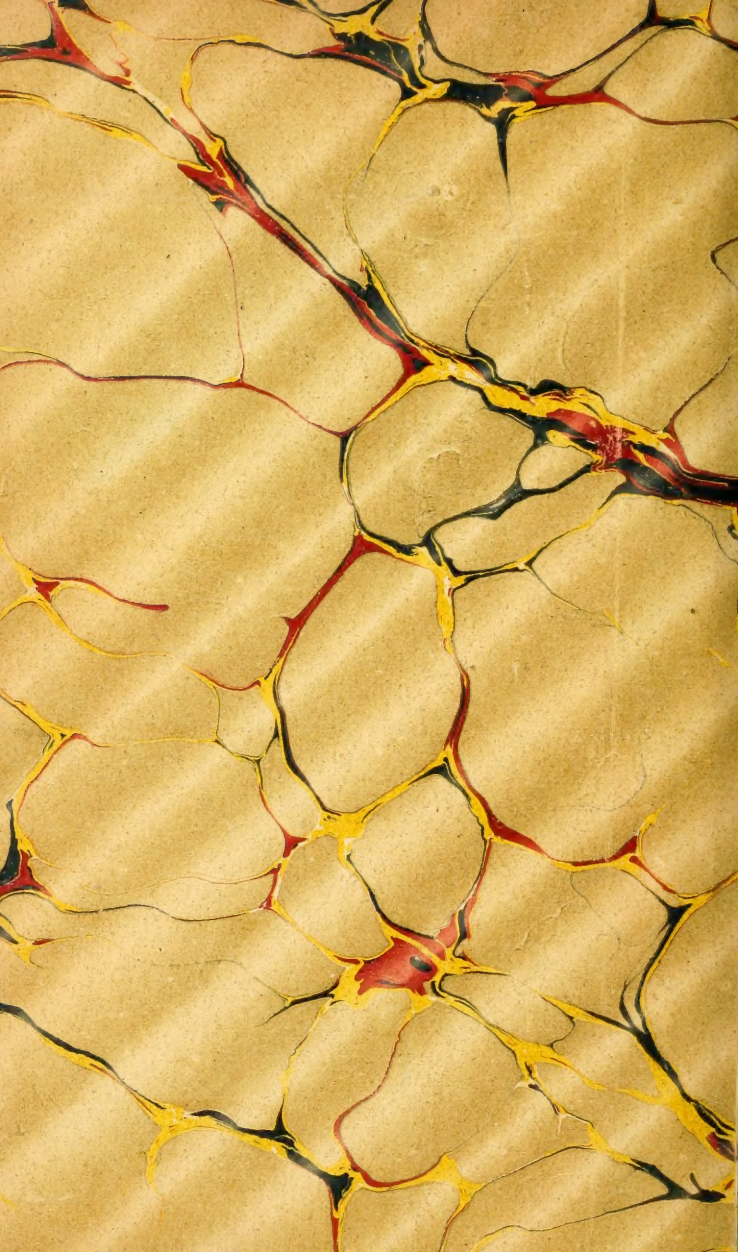
La religion du peuple. — Les processions. — Saint Georges. — Une grande *romaria*. — Funérailles paysannes. — Le clergé et son sentiment familial. — Les congrégations. — Les Jésuites..... 261

XXIV

LA FEMME

Un type de Portugaise. — La beauté psychique. — Les religieuses d'autrefois. — Héroïques et amoureux. — Les enfants illégitimes. — Agar et Ismaël. — L'hypocrisie. — Une femme héroïque..... 275

333-05. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 5-05.



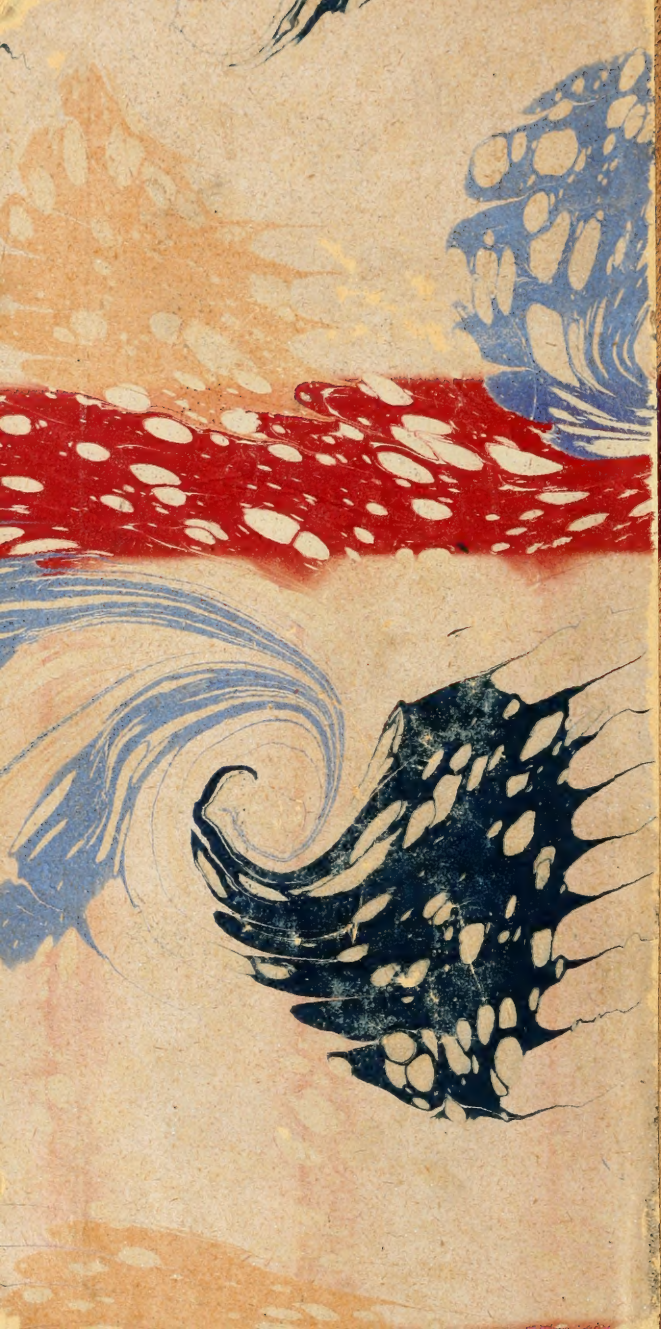
91410.
HSp
Q67e

Author Quillardet, Marie

Title Espagnols et portugais chez eux.

DATE. | NAME OF BORROWER.

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

Do not
remove
the card
from this
Pocket.

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU